

La Théorie parasit(é)e.
Discours spéculatif et altérité littéraire chez J.L. Austin, Jacques Derrida et Michel Serres.

Olivia Tapiero
Département de langue et littératures françaises
Université McGill, Montréal
Juillet 2015

Mémoire présenté à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de M.A. en langue et
littérature françaises

© Olivia Tapiero, 2015

Résumé

En prenant comme point de départ la notion de parasitisme, le présent mémoire cherche à interroger la frontière conceptuelle qui distingue l'identité d'un discours dit « philosophique » de l'identité d'un discours dit « littéraire ». Suite à une analyse de l'évolution historique et lexicale du terme « parasite », nous avons tenté de voir ce en quoi la dynamique relationnelle ambiguë et la perturbation communicationnelle qu'il implique sont, de par les enjeux simultanément éthiques et langagiers qu'elles soulèvent, propices à penser la relation entre ces deux identités discursives, ainsi que celle qu'entretient l'identité philosophique à sa métaphoricité. Nous avons ensuite choisi de nous pencher sur la fonction mouvante et l'impact conceptuel de la présence du parasite dans des discours, notamment ceux de J.L. Austin et de Jacques Derrida, qui nous permettraient d'aborder une tradition philosophique aussi bien analytique que continentale. La dernière partie de ce mémoire consiste en une analyse des répercussions stylistiques du parasite au niveau des écritures d'Austin, de Derrida et de Michel Serres.

Abstract

Taking the notion of parasitism as a starting point, this thesis aims to interrogate the conceptual boundary which underlies the distinction between « philosophical » and « literary » discursive identities. Through a historical and lexicographical analysis of the evolution of the term « parasite », we have tried to see how the ambiguous relational dynamic and the communicational perturbation implied by the parasite are, considering the simultaneously ethical and linguistic issues they raise, fruitful elements for thinking over the relationship between these discursive identities, along with the way philosophy relates to its own metaphoricity. Following this, we have chosen to address the shifting function and conceptual impact of the parasite in texts, notably those of J.L. Austin and Jacques Derrida, which allowed us to consider philosophy in both its analytic and continental traditions. The final section of this thesis examines the stylistic impact of the parasite in the writings of Austin, Derrida, and Michel Serres.

Remerciements

La rédaction de ce mémoire a été facilitée par le soutien financier des Fonds de Recherche du Québec – Société et Culture (FRQSC).

Je tiens à remercier Prof. Arnaud Bernadet, être exceptionnel qui a su diriger ce travail avec intelligence et sensibilité.

Ma mère, qui m'a appris à lire. Mon père, qui un jour m'a dit : « si tu veux aller loin, tu dois soigner ta monture. » Merci de croire en mes projets, malgré l'inquiétude et la perplexité qu'ils vous inspirent parfois.

La tribu, ses rires, ses festins et ses musiques qui me rappellent que mon combat est ailleurs.

Mme. A. de chez Maam Bolduc et mes deux amis de l'Astra Deli, pour le café.

Table des matières

INTRODUCTION.....	5
I. ÉVOLUTION DÉFINITIONNELLE ET LEXICALE DU TERME « PARASITE ».....	12
1.1. STRUCTURE RELATIONNELLE ET AMBIGUÏTÉ DE LA FRONTIÈRE HÔTE/PARASITE.....	13
1.2. PARASITISME ET COMMUNICATION.....	20
1.3. TIERS EXCLU, TIERS INCLUS : LA LOGIQUE IDENTITAIRE COMME PROCESSUS D'EXCLUSION.....	29
II. PARASITISME ET DISCOURS SPÉCULATIF.....	37
2.1. MÉTAPHORE PARASITIQUE, PARASITISME MÉTAPHORIQUE.....	37
2.2. CITATION, NON-SÉRIEUX ET LITTÉRARITÉ PARASITAIRES : DE LA MALADIE ÉNONCIATIVE À LA STRUCTURE LANGAGIÈRE.....	45
2.3. EXCLUSION MÉTAPHORIQUE, HIÉRARCHISATION MÉTHODOLOGIQUE : LE PARASITE, DU TROPE AU PHILOSOPHÈME.....	56
2.4. LECTURES PARASITES, CONTAMINANTS INSTITUTIONNELS : PENSER LE DISCOURS THÉORIQUE DANS LA RELATION PARASITE-HÔTE.....	64
III. STYLE(S) : LA THÉORIE PARASITÉE.....	72
3.1. « I MUST NOT BE JOKING », OU L'HUMOUR PARASITE.....	73
3.2. CARTE BLANCHE : LA THÉORIE COMME JEU ET LE PARASITE-JOKER.....	79
3.3. DE LA MARGE À LA MARQUE : LA POLYPHONIE GRAPHIQUE COMME ÉTHIQUE DE L'ÉCOUTE.....	84
3.4. INTERRUPTION : « CE BRUIT SOUDAIN » / « JE PARLE À PLUSIEURS VOIX ».....	100
CONCLUSION : « DÉSARMÉS, [...] IL N'Y A PLUS DE PROBLÈME », OU L'APORIE ÉTHIQUE.....	114
ANNEXE – TRADUCTIONS PROPOSÉES.....	123
BIBLIOGRAPHIE.....	130

Introduction.

Le présent mémoire cherche à interroger la frontière à partir de laquelle l'identité d'un discours dit « philosophique » se distingue d'une identité dite « littéraire », et ce en dépit de leurs conditions langagières communes. Cette distinction s'établit traditionnellement par le biais d'une mise en opposition hiérarchisée elle-même sous-tendue par une série de principes qui situent la philosophie comme discours spéculatif dont la visée de vérité suppose une univocité conceptuelle et énonciative, une démarche argumentative/propositionnelle systématique et synthétisable venant contrer l'« indéfini » de l'œuvre « littéraire » comme de la critique qui s'y rattache :

Sans doute la critique littéraire [...] implique-t-elle l'affrontement *indéfini* des opinions. Toute autre est *une rationalité critique qui est un retour obstiné aux principes, quête d'un sol natal* aussi distincte d'un *nomadisme* sceptique que d'une *errance dans l'irrationnel*. C'est elle qui fait l'unité de la tradition philosophique majeure¹.

Cette valorisation d'une univocité énonciative et conceptuelle correspond, et ce depuis l'exclusion platonicienne des poètes, à celle des notions de sérieux² et de littéralité. Or l'articulation de cette spécificité discursive n'échappe jamais tout à fait à une certaine métaphoricité (ici celle, spatiale, du « sol natal », du « nomadisme » et de l'« errance ») qui participe à l'indétermination de l'identité philosophique, voire à l'impossibilité d'une division absolument nette entre discours littéraire et discours philosophique :

le philosophe qui chasse les poètes de la Cité et prétend inaugurer la Philosophie dans son rapport à la vérité sur la base de cette excommunication est *aussi* celui qui pense par images, et qui n'hésite pas à introduire, aux moments cruciaux de son

¹ Jacques Billard, Jean Lefranc, Jean-Jacques Wunenburger, « Philosophie », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], page consultée le 16 juin 2015, url : <http://www.universalis-edu.com.proxy3.library.mcgill.ca/encyclopedie/philosophie/>. Nous soulignons.

² Platon qualifie effectivement l'activité littéraire de « badinage indigne de gens sérieux ». (Platon, *La République (livres VIII-X)*, *Œuvres complètes*, Émile Chambry (trad.), t. VII, 2^{ème} partie, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres". Coll. « Collection des Universités de France », 1967, 605c.)

argumentation, un élément narratif ou imagé, irréductible aux développements réglés de la dialectique.³

L'exclusion d'éléments rattachés à une littérarité se présente ainsi comme geste paradoxalement nécessaire à la constitution d'une identité philosophique qui n'est dès lors jamais absolue, ne pouvant être pensée qu'à partir de sa relation à des discours considérés comme autres. Cette dynamique, étant relative à une identification envisageable comme établissement d'une frontière qui permet l'exclusion plus ou moins explicite d'une altérité notamment littéraire, indique un enjeu éthique importé par l'institution d'une délimitation identitaire/discursive.

Nous avons choisi de nous attarder sur la présence récurrente, dans divers textes identifiés comme « philosophiques », de la métaphore du parasite, qui nous est apparue comme lieu propice pour penser la frontière fragile qui sépare l'identité philosophique de l'identité littéraire, et ce à la fois par la dynamique relationnelle et le rapport au langage et à la communication qu'il suppose. Fonction sacrée, personnage dramaturgique, individu payant son repas d'une parole intéressée, type de plante, de redondance rhétorique, d'espèce animale et de bruit faisant obstacle à la communication, la définition du parasite est, en dépit de sa diversité, toujours relative à un hôte social, biologique, cybernétique ou textuel. Indissociable d'une question éthique, cette dynamique relationnelle fondamentale sous-tend l'articulation d'une frontière permettant l'identification et la mise en opposition souvent hiérarchisée d'un hôte et d'un parasite, ce dernier ayant historiquement été défini comme altérité intrusive, nocive, subordonnée et/ou inutile. Le parasite implique donc une ambiguïté qui le situe entre une structure relationnelle et l'établissement d'une frontière permettant d'opposer hostilité et hospitalité, intrusion et invitation, bruit et message, constitution et perturbation d'un système. Cette ambiguïté nous permettra d'aborder la notion d'identité discursive spécifiquement spéculative, ainsi que la

³ Philippe Sabot, *Philosophie et littérature. Approches et enjeux d'une question*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophies », 2002, p. 15-16.

distinction conceptuelle entre philosophie et littérature, dans la perspective d'un démantèlement de l'opposition entre identité et altérité, désamorçage inscrit dans la logique d'un échange pouvant être envisagé comme immunité, réciprocité et réversibilité des rôles hôte/parasite. D'autre part, qu'il s'agisse de l'interférence radiotechnique, du bouffon qui offre sa parole divertissante contre un repas ou du manipulateur qui, par sa flatterie habile, s'immisce à la table de son hôte, le parasite est historiquement lié à une perturbation ou indétermination communicationnelle qui participe à sa connotation péjorative tout en le situant comme altérité langagière. En tant qu'élément constitutif de la dynamique parasitaire, ce rapport au langage situe les considérations éthiques d'une logique relationnelle dans la perspective d'un échange communicationnel à partir duquel le discours philosophique peut être abordé, en deçà de la transmission ou conceptualisation univoque qu'il revendique, comme phénomène d'écriture fondamentalement vulnérable à la perturbation.

Si l'usage métaphorique du terme « parasite » est, à travers une multiplicité de disciplines et de contextes discursifs, informé par cette structure relationnelle et cette altérité langagière, sa présence dans des discours philosophiques pose un questionnement double à ces derniers. Par sa métaphoricité, elle signale le détraquement d'une littéralité indispensable à la notion d'univocité énonciative et conceptuelle à partir de laquelle la philosophie constitue traditionnellement la spécificité de son identité discursive et, par sa dimension éthique, elle dévoile une relation, qui est aussi un procédé d'exclusion ambigu, où l'écriture philosophique cherche à se définir contre une littérarité comprise comme altérité langagière et à laquelle elle semble pourtant avoir inévitablement recours. Les enjeux langagiers et éthiques du parasite se révèlent donc indissociables.

Nous procéderons en premier lieu à une analyse historique et lexicale de l'évolution du mot « parasite » et des notions, telles l'hospitalité et l'hostilité, qui s'y rattachent, afin de dégager la structure relationnelle, communicationnelle et éthique impliquée par la dynamique parasitaire à partir de laquelle nous proposerons de penser le rapport entre l'identité du discours philosophique et sa métaphoricité, dont la dévalorisation théorique n'amoindrit pas la présence inévitable dans l'énoncé même qui l'exclut.

Cette analyse générale nous fournira des balises notionnelles pour aborder la fonction mouvante de la présence du parasite dans certains discours philosophiques, où il apparaît tour à tour comme trope et comme philosophème. Pour ce faire, nous avons choisi des textes qui nous permettraient de penser la philosophie dans son versant aussi bien analytique que continental : cette décision, qui exige une prise en considération des différences méthodologiques et linguistiques qui séparent ces deux traditions, situe le problème identitaire dont il sera ici question dans une perspective non seulement discursive et disciplinaire mais plus généralement occidentale. Nous commencerons par une lecture de *How to Do Things with Words* du philosophe du langage J.L. Austin, dont la conceptualisation d'un langage ordinaire passe par l'exclusion de l'énoncé littéraire qui, rattaché au non-sérieux, à la citation et au langage figuré, est qualifié (par une métaphoricité paradoxale) de « *parasitic upon [language's] normal use* »⁴. Il s'agira en second lieu de voir de quelle manière ce statut métaphorique prend une ampleur conceptuelle dans la lecture que propose Jacques Derrida de l'exclusion austinienne⁵, où le parasite apparaît effectivement comme philosophème permettant de rendre compte d'une itérabilité (ou citationnalité) structurelle du langage, envisagée comme condition de possibilité

⁴ J.L. Austin, *How to Do Things with Words*, Cambridge, Harvard University Press, coll. « William James lectures », 1962, p. 22.

⁵ Jacques Derrida, « Signature événement contexte », *La Communication. Actes du XV^{ème} congrès de l'association des sociétés de philosophie de langue française. Université de Montréal, Montréal, Éditions Montmorency, 1973, p. 49-76.*

commune au discours théorique et à ceux qu'il cherche à exclure pour constituer la spécificité de son identité discursive. Nous proposerons ensuite une lecture croisée de la réaction virulente⁶ de John Searle face à cet article et de la réplique derridienne⁷ à Searle, textes qui constituent un débat notoire où le parasite occupe un rôle aussi bien fondamental que divisé entre une fonction métaphorique (qui permet, chez Searle, de justifier l'exclusion austinienne en dévalorisant les discours non-théoriques) et conceptuelle (par laquelle Derrida aborde non seulement la question de l'itérabilité, mais la démarche déconstructive même en tant qu'opération venant menacer les valeurs de sérieux, d'univocité et de vérité par lesquelles se constitue l'identité spécifique du discours philosophique). Cet échange nous permettra aussi de voir ce en quoi le parasite permet de penser non seulement des phénomènes langagiers ayant lieu dans un énoncé spéculatif donné, mais le discours spéculatif même et les rapports institutionnels entre différentes approches théoriques, notamment la confrontation méthodologique, mais aussi interculturelle et interlinguistique, entre une lecture déconstructive (continentale, associée à la langue française) et une tradition philosophique analytique (anglo-saxonne). En effet, si l'identification derridienne de la déconstruction comme parasite témoigne d'une revalorisation de la notion, l'influence continentale aux Etats-Unis a également été délégitimée par le biais de l'appellation « parasite », qui, comme la catégorie douteuse de « *French Theory* », témoigne d'une méfiance hostile face à une pensée perçue comme étrangère à un niveau non seulement méthodologique mais linguistique, géographique et culturel.

⁶ John R. Searle, « Reiterating the Differences : a Reply to Derrida », *Glyph I. John Hopkins Textual Studies*, Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press, 1977, p. 198-208.

⁷ Jacques Derrida, *Limited Inc. : a, b, c...* [supplément à *Glyph II*], Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press, 1977.

La dernière section de ce mémoire consistera en une analyse du mode d'action du parasite au niveau de l'écriture philosophique, et il s'agira d'identifier quelques phénomènes stylistiques⁸ aussi bien énonciatifs que graphiques à partir desquels un discours théorique peut être simultanément conçu comme parasite et comme hôte parasité. Nous commencerons par une relecture d'Austin, afin de voir ce en quoi, malgré son exclusion théorique, le parasite humoristique/non-sérieux est un élément non seulement omniprésent mais constitutif d'une démarche dont l'identité spéculative – et la valorisation des notions de sérieux et d'univocité conceptuelle qui la sous-tend – est dès lors fondamentalement indéterminée. Par la suite, à partir d'une interprétation ni générique ni socio-historique de la notion bakhtinienne de polyphonie, que nous proposons d'envisager comme hétérogénéité stylistique et énonciative, nous nous attarderons sur deux textes de Jacques Derrida – « Tympan »⁹ et *De l'hospitalité*¹⁰ (coécrit avec Anne Dufourmantelle) – où la fonction conceptuelle de cette multiplicité perturbatrice est doublée d'une intervention graphique envisageable comme parasitage stylistique nécessaire au démantèlement identitaire du discours philosophique. Enfin, nous nous pencherons sur *Le Parasite*¹¹ de Michel Serres, où la notion d'interruption parasitaire est présentée comme indissociable d'une interruption graphique qui, en plus de participer à une théâtralisation de l'écriture serrienne, informe une conception du discours théorique comme parasite interrupteur

⁸ Pour ce qui est du style, nous nous appuyerons sur l'approche derridienne consistant à poser « la question du style comme question de l'écriture, la question d'une opération plus éperonnante que tout contenu, toute thèse et tout sens » (Jacques Derrida, *Éperons. Les Styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1978, p. 86.) Nous envisagerons le style comme notion syncrétique et donc doublement hétérogène : si elle implique en elle-même une « différence ou écarts de plumes » (*Ibid.*, p. 77), elle désignera, dans le cadre de notre analyse, des phénomènes langagiers aussi diversifiés que l'humour, la polyphonie et la mise en page.

⁹ Jacques Derrida, « Tympan », *Marges – de la philosophie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1972, p. I-XXV.

¹⁰ Jacques Derrida et Anne Dufourmantelle, *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre de l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Petite bibliothèque des idées », 1997.

¹¹ Michel Serres, *Le Parasite*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1980.

d'un réseau dynamique compris comme « bruit de fond »¹² plurivoque et antérieur à la division des discours/disciplines, indétermination menaçante à partir de (et contre) laquelle s'établit tout système et toute tentative d'abstraction.

Ces lectures nous permettront de mieux comprendre ce en quoi le style est un parasite textuel qui, en ce qu'il confronte la philosophie à son statut d'écriture, fragilise la notion d'identité discursive et met ainsi au jour une aporie de nature éthique. En effet, si l'abolissement conceptuel d'une frontière donnée ne peut échapper à la logique identitaire qu'elle implique, son désamorçage « ne peut se faire d'un geste simplement discursif ou théorique »¹³. Le parasite se révélera ainsi être non seulement une notion utile pour penser le démantèlement d'une frontière identitaire mais un phénomène textuel mettant en cause la présupposition même de cette frontière dans la formulation initiale de notre problématique – « [l]e parasite désaccorde, il bruisse. [...] Pas de théorie, je vous prie. »¹⁴

¹² *Ibid.*, p. 260.

¹³ Jacques Derrida, « Tympan », p. XV-XVII.

¹⁴ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 179.

I. Évolution définitionnelle et lexicale du terme « parasite ».

Afin de mieux situer les enjeux soulevés par la notion de parasit(ism)e, il s'agira avant tout de situer le mot « parasite » dans son évolution historique, et ce à un niveau aussi bien définitionnel que lexical et connotatif. Issu du grec ancien « παράσιτος », le terme « parasite » est composé du préfixe « para », qui signifie « à côté », et du nom « sitos », qui se réfère au grain et, par extension, à la nourriture – il désigne ainsi étymologiquement celui qui se nourrit à côté (d'un autre). En Grèce antique, les parasites assistaient les prêtres, et leur fonction sacrée consistait à veiller sur les provisions sacrifiées aux dieux – « the parasites gathered, stored and distributed the sacred grain »¹⁵ – au sein du *parasitéion*, temple où les dites provisions étaient mises en réserve¹⁶. Invités en retour à participer à des repas communs lors desquels une part de ces sacrifices était servie, les parasites étaient donc avant tout « para[s]ites des Dieux »¹⁷, représentants choisis par la communauté¹⁸ pour occuper cet espace intermédiaire « between god and men »¹⁹. Avec la disparition de ce rituel, le parasite se trouve défait de sa dimension sacrée et désigne plutôt les individus « qui allaient habituellement aux repas publics du Prytanée »²⁰, ainsi qu'un personnage-type de la comédie gréco-latine, notamment présent chez Térence (*L'Eunuque*, représentée en 166 av. J-C, et *Le Phormion*, représentée en 161 av. J-C) et Lucien de Samosate

¹⁵ Louise Bruit Zaidman, « Ritual Eating in Archaic Greece : Parasites and *Paredroi* », dans John Wilkins, David Harvey et Mike Dobson (dir.), *Food in Antiquity*, Exeter, University of Exeter Press, 1995, p. 196-203, p. 198. Traduction proposée : « les parasites rassemblaient, conservaient et distribuaient le grain sacré ». Sauf avis contraire, toutes les traductions sont celles que nous proposons. Les traductions de citations plus longues peuvent être trouvées en annexe, dans l'ordre où elles apparaissent au cours de ce mémoire.

¹⁶ Louis Cousin-Despréaux, *Histoire générale et particulière de la Grèce [...]*, Londres, Cox, Fils et Baylis, 1801, t. XI, p. 414-416.

¹⁷ *Ibid.*, p. 415.

¹⁸ « certain citizens received from the community this special function which included the duty of eating together, in the name of all citizens, near to the gods ». (*Ibid.*, p. 202). Traduction proposée : « la communauté attribuait à certains citoyens cette fonction spéciale qui incluait le devoir de manger ensemble, au nom de tous les citoyens, auprès des dieux »

¹⁹ *Ibid.* Traduction proposée : « entre les dieux et les hommes ».

²⁰ Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIXème siècle*, Paris, Administration du grand dictionnaire universel, 1874, t. XII, p. 199.

(*Le Parasite ou que le métier de parasite est un art*). Chez ce dernier, « [l]a profession de parasite est l'art de boire et de manger, de dire ce qu'il faut pour obtenir ces deux avantages »²¹. Quoique la désignation de l'activité parasitique comme art par Lucien ne soit peut-être pas dénuée d'ironie, elle souligne deux aspects récurrents et indissociables de la notion de parasite : une altérité fondamentale envisageable comme structure relationnelle (celle, chez Lucien, de l'échange et de l'intersubjectivité), et un rapport au langage spécifique (qui est ici celui de la parole flatteuse, « le riche se trouv[ant] relevé par le parasite »²²) – éléments qui, en français, apparaissent dès la fin du XVI^{ème} siècle, dans le *Dictionnaire françois-latin* de Jean Nicot, où le parasite est défini comme celui « [q]ui dit et fait tout au gré d'autrui, et lui accorde tout pour avoir la repue franche »²³.

1.1. Structure relationnelle et ambiguïté de la frontière hôte/parasite.

À partir de la fin du XVII^{ème} siècle, la figure du parasite se trouve rattachée à celle de l'écornifleur, et son altérité structurelle est dès lors comprise comme dépendance nocive – le *Dictionnaire françois* de Pierre Richelet définit le parasite comme « écornifleur. Celui qui vit aux dépens d'autrui »²⁴, et ce passage du « gré » aux « dépens » témoigne effectivement d'une connotation péjorative grandissante du terme :

si le parasite avait un caractère très honorable, il y a eu dégradation et dévalorisation du mot, qui fut ensuite appliqué à tout coureur de table, à tout écornifleur qui, pour satisfaire son ventre, consentait à divertir la compagnie et à souffrir patiemment les injures dont l'abreuvait le maître de maison. [...] Étymologiquement celui qui mange

²¹ Lucien de Samosate et Eugène Talbot (trad.), « Le Parasite ou que le métier de parasite est un art », *Œuvres complètes de Lucien de Samosate*, Paris, Hachette, 1912, t. II, p. 172-194, p. 176.

²² *Ibid.*, p. 193.

²³ Jean Nicot, *Dictionnaire françois-latin* [...], Paris, J. Du Puys, 1584, p. 509. Cette définition est conservée dans *Le Thesor de la langue françoise* de Nicot (Jean Nicot, *Thesor de la langue françoise* [...], Paris, David Douceur, 1606, p. 457.)

²⁴ Pierre Richelet, *Dictionnaire françois* [...], Genève, J-H Widerholt, 1680, p. 121. De même, dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise*, le parasite est défini comme « escornifleur, qui fait mestier d'aller manger à la table d'autrui » (*Le Dictionnaire de l'Académie françoise*, Paris, Veuve Coignard et J.B. Coignard, 1694, t. II [L-Z], p. 177. Cette définition sera maintenue jusqu'en 1835).

"à côté de", le parasite, en est donc venu à désigner celui que mange "aux dépens de".²⁵

Cette connotation péjorative de la relation parasitaire se maintient au XVIII^{ème}, où sa dimension intrusive est explicitée : le parasite n'est plus seulement celui qui vit aux dépens des autres, mais celui qui se nourrit chez ces derniers « sans être invité »²⁶. Cette dynamique d'intrusion nocive est reprise, entre le XVIII^{ème} et le XIX^{ème} siècle, dans le champ de la botanique, où le terme désigne une relation d'abus qui est aussi un détournement perturbateur : les plantes parasites « s'approprient les [s]ucs de[s]tinés à nourrir l'arbre sur lequel elles s'implantent »²⁷, et ce « aux dépens de la sève de celui-ci »²⁸.

En plus d'être progressivement défini comme un intrus nocif, le parasite est, à partir du XVIII^{ème} siècle, compris comme élément inutile et supplémentaire, ce dont témoigne sa définition rhétorique, qui renvoie aux « *[m]ots parasites, expressions parasites, pour dire, [d]est mots, des expressions qui reviennent trop souvent dans un même ouvrage* »²⁹. Cette identification d'éléments superflus comme parasites est également manifeste dans la reprise métaphorique du terme en linguistique : quand Saussure mentionne que la lettre « x » se présente « dans certains cas exceptionnels [...] comme un son parasite »³⁰, « une sorte d'excroissance récente, dépourvue de valeur étymologique »³¹, la notion de parasitisme permet de désigner un élément marqué par une superfluité (sa présence étant « dépourvue de valeur ») elle-même indissociable d'une altérité structurelle (signalée par le terme « excroissance »). De même, Elisabet Engdahl définit le

²⁵ Myriam Roman, Anne Tomiche *et al.* (éd.), *Figures du Parasite*, p. 18.

²⁶ Abbé Brillant, *Dictionnaire universel françois et latin* [...], Paris, Compagnie des libraires associés, 1771, t. VI [Mithridate-Proféides], p. 520. Cette définition note toutefois le caractère « honorable » du mot chez les Grecs anciens (*Ibid.*, p. 521).

²⁷ *Ibid.*, p. 521.

²⁸ Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle*, t. XII, p. 199.

²⁹ *Dictionnaire de l'Académie françoise* [4^{ème} éd.], Paris, Veuve Brunet, 1762, t. II [L-Z], p. 223.

³⁰ Ferdinand de Saussure, « Les Formes du nom de nombre "six" en indo-européen », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, Paris, Émile Bouillon, 1892, t. VII, p. 73-93, p. 73.

³¹ *Ibid.*

« parasitic gap »³² comme « a certain type of null anaphors »³³ dont la spécificité réside en une « dependen[ce] on the existence of another gap »³⁴. Le terme « parasite » renvoie ici à un élément dépendant d'un autre élément lui-même ineffaçable et, chez Saussure comme chez Engdahl, le phénomène parasitique, consonne ou anaphore, se caractérise, tout comme dans sa définition rhétorique, par son inutilité, sa dimension excessive³⁵ et dépendante. Cette inutilité trouve une résonance particulière entre le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle : tout comme le parasite rhétorique « occupe inutilement sa place »³⁶, les parasites humains « consomment sans produire, ou ne produisent que des choses nuisibles ou inutiles »³⁷. L'altérité structurelle du parasite social se double effectivement, à cette époque, d'une connotation morale, le terme « parasite » visant dès lors « à dénoncer une inutilité sociale et une moralité pervertie »³⁸ : cette notation d'une nuisibilité immorale du parasite s'inscrit dans une conception organiciste de la société qui se traduit notamment, dans la définition du terme « parasitisme », par la concomitance d'une condamnation relative à un comportement social/moral (l'« [h]abitude de vivre en parasite : [u]n parasitisme honteux »³⁹) et de la description d'un phénomène biologique (l'« état d'un être organisé qui vit sur un autre corps vivant, et en tire sa nourriture »⁴⁰). Cette coexistence des

³² Elisabet Engdahl, « Parasitic Gaps », *Linguistics and Philosophy. An International Journal*, vol. VI, n°1, Reidel Publishing Company, Dordrecht (Hollande) et Boston (USA), février 1983, p. 5-34, p. 5. Traduction proposée : « interstice parasitaire ».

³³ *Ibid.*, p. 29. Traduction proposée : « un certain type d'anaphores dénuées de valeur ».

³⁴ *Ibid.*, p. 5. Traduction proposée : « dépendance relative à l'existence d'un autre interstice ».

³⁵ On retrouve également cette conception du parasite comme supplément linguistique chez Roman Jakobson et Morris Halle, qui notent que, dans une perspective algébrique du langage et de l'écriture, « [t]here is no such thing in human society as the supplantation of the speech code by its visual replicas, but only a *supplementation of this code by parasitic auxiliaries* ». (Roman Jakobson et Morris Halle, *Fundamentals of Language*, Mouton & Co., La Haye, 1956, p. 17. Nous soulignons. Traduction proposée : « aucun élément, dans la société humaine, ne se rapporte à la supplantation d'un code oral par ses répliques visuelles. »

³⁶ Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle*, t. XII, p. 199.

³⁷ Claude Augé (dir.), *Larousse universel en 2 volumes*, Paris, Larousse, 1922, t. II, p. 494.

³⁸ Myriam Roman, Anne Tomiche *et al.* (éd.), *Figures du Parasite*, p. 44.

³⁹ Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle*, t. XII, p. 201.

⁴⁰ *Ibid.*

dimensions sociales/morales et biologiques apparaît également au niveau du terme « parasitaire », qui désigne ce « qui se comporte en parasite. [...] On appelle ainsi les maladies qui sont dues à la présence des parasites dans l'organisme malade »⁴¹. De même, après avoir désigné, au XVIII^{ème} siècle, l'« art du para[s]ite »⁴², le terme « parasitique » renvoie, au XIX^{ème}, à un phénomène aussi bien moral (« [q]ui appartient aux parasites : [m]œurs parasitiques »⁴³) que naturel (« [q]ui est produit par les parasites : [m]aladies parasitiques »⁴⁴). Si l'inutilité et la dépendance nocive du parasite se trouvent ainsi chargées d'une connotation (im)morale péjorative, cette dernière s'estompe néanmoins progressivement dans l'utilisation biologique du terme, ce dont témoigne l'insistance, dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle*, sur la naturalité d'une structure de dépendance parasitique :

En histoire naturelle, les *parasites* sont les êtres que leur état d'organisation oblige à puiser chez des espèces différentes les éléments de vie. Cette manière de vivre est, non pas un accident, mais un fait régulier découlant directement des lois naturelles. Les *parasites* sont animaux ou végétaux. [...] Le parasitisme constitue une phase des plus remarquables de la vie tant animale que végétale.⁴⁵

Cette naturalisation se poursuit au début du XX^{ème} siècle, où le parasite biologique est presque exclusivement défini par une relation à l'hôte dont on souligne la nuisibilité variable : si l'animal ou la plante parasite vit « aux dépens d'un autre animal, d'une autre plante »⁴⁶, « leur hôte [...] souffre plus ou moins de cette présence »⁴⁷. Au XXI^{ème} siècle, le parasite est, le plus souvent, d'abord défini en termes biologiques⁴⁸, et la structure de dépendance et l'inutilité du parasite

⁴¹ Pierre Larousse et Claude Augé, *Nouveau Larousse illustré*, Paris, Larousse, 1898, t. VI, p. 672.

⁴² Abbé Brillant, *Dictionnaire universel français et latin* [...], p. 521.

⁴³ Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle*, t. XII, p. 201.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle*, t. XII, p. 200.

⁴⁶ Claude Augé, *Larousse universel en 2 volumes*, t. II, p. 494.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ C'est notamment le cas dans le *Dictionnaire français Larousse* et le *Dictionnaire de l'Académie française*. L'importance grandissante de cette acception est particulièrement manifeste dans l'*Encyclopaedia Universalis*, qui ne fait aucune mention du parasitisme humain/social. (Louis Euzet,

social demeurent moralement chargées, le parasite humain étant, entre le XIX^{ème} et le XXI^{ème} siècles, identifié comme celui qui « vit dans l’oisiveté, aux dépens d’autrui ou de la société »⁴⁹.

De cette évolution sémantique du terme se dégage une structure relationnelle fondamentale⁵⁰, le parasite étant avant tout identifié par son lien à un hôte, que ce dernier soit social, biologique ou textuel : « [q]u’il s’agisse d’un commensal [...] de l’animal ou de la plante [...], [...] des éléments superflus [...], le parasite se définit en tant qu’il agit dans une maison ou dans un milieu d’accueil »⁵¹. Or ces définitions, en faisant de l’hôte à la fois un lieu d’accueil et un habitat naturel pour le parasite, qui est dès lors à la fois chez lui et pas tout à fait, indiquent une ambiguïté fondamentale relative à l’extériorité de ce dernier ainsi qu’à la frontière qui le distingue de l’hôte. Cette ambiguïté, qui, nous tenterons de le montrer, est inhérente à la relation qui nous intéresse, s’articule, dans les définitions du parasite humain, par la variabilité de la notion d’invitation, le parasite étant à la fois l’intrus qui se nourrit chez autrui « sans être invité »⁵² et le convive qui « sa[it] se faire inviter chez les autres »⁵³. De la même manière, si le parasite biologique « vit aux dépens d’un autre (appelé *hôte*) »⁵⁴, il entretient avec ce dernier « une relation d’habitat »⁵⁵ tout en appartenant à « une espèce différente »⁵⁶, et apparaît donc

Claude Combes et Georges Mangenot, « Parasitisme », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 2002, vol. XVII [orogénèse-phonation], p. 355-360, p. 355).

⁴⁹ « Définitions : parasite », *Dictionnaire français Larousse* [en ligne], page consultée le 11 novembre 2014. [url: <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/parasite/58023>]. La formule « aux dépens d’autrui », que l’on retrouve dans la définition contemporaine que propose le *Dictionnaire de l’Académie française* [url : <http://atilf.atilf.fr/academie.htm>], est aussi présente au XIX^{ème} siècle, où le parasite humain est identifié comme celui qui « vit aux dépens d’autrui ». (Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle*, t. XII, p. 199.)

⁵⁰ Selon Anders M. Gullestad, « parasitism [...] is relational, through and through ». (Anders M. Gullestad, « Literature and the Parasite », *Deleuze Studies*, vol. V, n° 3, 2011, p. 301-323, p. 307.) Traduction proposée : « le parasitisme [...] est entièrement relationnel ».

⁵¹ Myriam Roman, Anne Tomiche *et al.* (éd.), *Figures du Parasite*, p. 54.

⁵² Abbé Brillant, *Dictionnaire universel françois et latin* [...], p. 520

⁵³ Paul Robert, Alain Rey et Josette Rey-Debove (dir.), *Le Nouveau Petit Robert*, p. 1842.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ Louis Euzet, Claude Combes et Georges Mangenot, « Parasitisme », *Encyclopaedia Universalis*, vol. XVII [orogénèse-phonation], p. 355.

comme élément à la fois interne et externe/étranger au fonctionnement d'un organisme identifié comme hôte. Cette ambiguïté relative à l'altérité se retrouve aussi au niveau de l'hôte : en effet, si « l'hospitalité est fondée sur la notion d'altérité et sur un rapport à un autre perçu comme tel »⁵⁷, cette altérité n'est jamais absolue – tout comme le parasitisme ne peut se définir que dans le cadre d'une structure relationnelle, la notion d'hôte (*hostis, hospes*) renvoie à une « mutualité et des liens de réciprocité »⁵⁸, une forme d'« engagement qui lie à l'étranger (au *xenos*) et qui lie l'étranger »⁵⁹. Le terme même de *xenos* présente une ambivalence identitaire relative aux statuts de communauté et d'étranger – d'une part, ce dernier est défini comme étant extérieur à la communauté :

En grec, *xénos* désigne l'"étranger", et le verbe *xeinízō*, le comportement d'hospitalité. [...] C'est toujours parce que celui qui est né au dehors est *a priori* un ennemi, qu'un engagement mutuel est nécessaire pour établir [...] des relations d'hospitalité qui ne seraient pas concevables à l'intérieur même de la communauté.⁶⁰

D'autre part, puisqu'elle participe à la constitution d'une communauté, la logique de l'hospitalité vient déstabiliser cette extériorité de l'étranger : « *mūnus* est un don qui oblige à un échange [...], il détermine une "communauté", un ensemble d'hommes unis par ce lien de réciprocité. »⁶¹ La logique relationnelle de l'échange réciproque qu'implique la notion de *xenos* comme celle d'hospitalité souligne ainsi l'indissociabilité de la structure relationnelle hôte-parasite et de l'ambiguïté fondamentale des notions d'altérité, d'extériorité ou d'étrangéité par lesquelles s'effectue pourtant l'identification même du parasite.

⁵⁶ « Définitions : parasite », *Dictionnaire français Larousse* [en ligne], url: <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/parasite/58023>, page consultée le 11 novembre 2014.)

⁵⁷ Myriam Roman, Anne Tomiche *et al.* (éd.), *Figures du Parasite*, p. 55.

⁵⁸ Émile Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. I, p. 100. Selon Benveniste, si le terme était d'abord lié à un droit/devoir d'hospitalité, « le mot *hostis* a pris une acception "hostile" et désormais ne s'applique qu'à l'"ennemi" » (*Ibid.*, p. 95.).

⁵⁹ Myriam Roman, Anne Tomiche *et al.* (éd.), *Figures du Parasite*, p. 62.

⁶⁰ Émile Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. I, p. 361.

⁶¹ *Ibid.*, p. 97.

Qu'elle soit comprise comme intrusion à une tablee, détournement des vivres ou nuisance sociale/biologique dépendante et/ou inutile, l'altérité perturbatrice du parasite apparaît comme étant inhérente à une dynamique d'échange réciproque par laquelle une communauté se constitue et, puisque « la notion de "changer" en général conduit à celle d'"altérer" »⁶², se transforme. Cette altération, dans la relation hôte-parasite, prend la forme d'une réversibilité des rôles, introduite par une communication réciproque elle-même envisageable comme dynamique immunitaire :

The exchange of value may first seem to be unilateral in that the host serves only as sender (*expéditeur*) and the parasite receiver (*destinataire*); but one could expand the realm of value to include other information-contents or messages, such as immunity, then the communication becomes bilateral or reciprocal. In fact, the relationship of sender and receiver can be reversed [...] in the interfacial space of two Umwelten, and is performed by two *actants* in a reciprocal operation.⁶³

Le pacte mutuel qui sous-tend la notion d'hospitalité (et d'hostilité) engendre ainsi une réversibilité structurelle des rôles hôte/parasite – « [l]hôte (*guest*) devient l'hôte (*host*) de l'hôte (*host*). Ces substitutions font de tous et de chacun l'otage de l'autre »⁶⁴, et cette substituabilité perturbatrice, tout comme la relation où elle prend place, marque chacun des termes. L'hôte désigne effectivement celui qui est reçu et celui qui reçoit : « [a] host is a guest, and a guest is a host. A host is a host. The relation of [...] host and parasite [...] is inclosed within the word 'host' itself »⁶⁵. De même, l'ambiguïté de l'extériorité du parasite est présente dans son

⁶² *Ibid.*, p. 100.

⁶³ Han-liang Chang, « Notes towards a semiotics of parasitism », *Sign Systems Studies*, vol. XXXI, n° 2, 2003, p. 421-439, p. 435. Pour la traduction de ce passage, voir l'annexe 1. Tout comme le terme « communauté », l'« immunité » est étymologiquement liée au « mūnus » latin, qui implique à la fois don et échange.

⁶⁴ Jacques Derrida et Anne Dufourmantelle, *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Petite bibliothèque des idées », 1997, p. 111.

⁶⁵ J. Hillis Miller, « The Critic as Host », *Critical Inquiry*, vol. III, n° 3, printemps 1977, p. 439-447, p. 442. Traduction proposée : « un hôte est un invité et un invité est un hôte. Un hôte est un hôte. La relation entre [...] hôte et parasite [...] est comprise dans le mot « hôte » lui-même ».

étymologie même – le préfixe « para » pouvant désigner une proximité et un « écart à l'équilibre »⁶⁶, il renvoie simultanément à ce qui est à côté et à l'extérieur :

"Para" is an "uncanny" double antithetical prefix signifying at once proximity and distance, similarity and difference, interiority and exteriority, something at once inside a domestic economy and outside it, something simultaneously this side of the boundary line, threshold or margin, and at the same time beyond it [...]. A thing in "para" is [...] also the boundary itself, the screen, which is at once a permeable membrane connecting inside and outside, confusing them with one another, [...] forming an ambiguous transition between one and the other.⁶⁷

Ainsi, comme le note le « boa deconstructor »⁶⁸ J. Hillis Miller, du *para* à l'*hospis/hospes*, si la structure relationnelle est constitutive des statuts d'hôte et de parasite, elle signale également une fragilité fondamentale de la frontière à partir de laquelle s'articulent les rapports d'hostilité, d'hospitalité, de perturbation et de parasitage, ainsi que les identités mêmes qu'elle permet de définir : « both word and couterword subdivide and reveal themselves each to be fissured already within themselves »⁶⁹.

1.2. Parasitisme et communication.

Jusqu'ici, nous avons tenté de montrer que la structure relationnelle, qu'elle soit comprise comme dépendance nocive, inutile ou amoral, relève d'une altérité indissociable de la notion de parasite, et ce à un niveau aussi bien social que biologique, rhétorique et linguistique. Si le parasite se présente à la fois comme un intrus nocif dans un intérieur (tablée, texte, corps vivant) et comme une altérité pouvant en être exclue (par le mot effacé, le jugement moral d'inutilité ou autre processus de purification), son identification comme altérité se fonde sur l'établissement d'une frontière hôte/parasite (ou intérieur/extérieur) qui, issue d'un processus d'exclusion, est

⁶⁶ Michel Serres, *Le Parasite*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1980, p. 47.

⁶⁷ J. Hillis Miller, « The Critic as Host », p. 441. Pour la traduction, voir l'annexe 2.

⁶⁸ Han-liang Chang, « Notes towards a semiotics of parasitism », *Sign Systems Studies*, vol. XXXI, n° 2, 2003, p. 421-439, p. 429. Traduction proposée : « boa déconstructeur ».

⁶⁹ J. Hillis Miller, « The Critic as Host », p. 441. Traduction proposée : « les deux mots se divisent et se révèlent d'emblée être fissurés en eux-mêmes ».

marquée par une ambiguïté fondamentale notamment manifeste dans la logique de réversibilité des identités d'hôte et de parasite, dont le brouillage est signalé d'emblée à un niveau étymologique. Il s'agira à présent d'explorer ce que nous considérons être un autre élément constitutif du parasite : la spécificité de son rapport au langage, rapport qui, nous tenterons de le montrer, est marqué par un brouillage communicationnel relevant aussi bien de la bouffonnerie intéressée que de l'interférence acoustique.

Le parasite humain est celui qui sait utiliser ses bons mots pour obtenir de bons mets, et cet usage manipulateur du langage participe à la connotation péjorative du terme, qui renvoie, dès le XVI^{ème} siècle, à celui « [q]ui *dit* et fait tout au gré d'autrui, et lui accorde tout pour avoir la repue franche, un patelin »⁷⁰. C'est à partir de son rapport spécifique au langage que le parasite, à la fin du XVIII^{ème} siècle, se différencie de l'écornifleur – dans ses *Nouveaux synonymes françois*, l'Abbé Roubaud note que le terme d'écornifleur est « plus injurieux et plus avili[ss]ant que celui de *para[s]ite* »⁷¹, et propose de définir ce dernier comme celui qui « sait se faire donner ce qu'il convoite, et du moins on le souffre : l'*écornifleur* e[s]croque [s]ouvent ce qu'on n'a pas envie de lui donner »⁷². Ce lien entre parole et parasitisme est maintenu au XIX^{ème} siècle, le parasite étant défini comme celui qui, chez autrui, « s'empres[s]e de manger et de parler »⁷³, ce qui permet de le discerner de l'écornifleur : « [l]e parasite paie en empressements, en complaisances, en bassesses, sa commensalité. L'écornifleur mange; voilà tout. »⁷⁴ À l'intersection dynamique d'une matérialité alimentaire et d'une symbolique langagière, la structure relationnelle de l'échange apparaît donc comme indissociable d'une parole parasitaire qui participe à l'ambiguïté des rôles hôte-parasite en situant leur rapport entre l'intrusion et l'invitation, l'hostilité et l'hospitalité. La

⁷⁰ Jean Nicot, *Dictionnaire françois-latin* [...], Paris, J. Du Puys, 1584, p. 509. Nous soulignons.

⁷¹ Abbé Roubaud, *Nouveaux synonymes françois*, Paris, Moutard, 1785, t. III, p. 387.

⁷² *Ibid.*

⁷³ Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, t. III, Paris, Hachette, 1873, p. 942.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 943.

distinction parasite/écornifleur souligne également quelques aspects caractéristiques d'une langage parasitaire : d'une part, la parole du parasite, qui se fait « au gré d'autrui », s'inscrit dans une logique de dépendance envisageable à la fois comme subordination au maître de la table et comme ruse habile, manipulation intéressée et donc possiblement menaçante ou mensongère – d'où le rapprochement, présent dès l'Antiquité, entre les « parasites et [l]es flatteurs »⁷⁵. La parole du parasite n'est toutefois pas uniquement flatteuse : elle s'apparente, dès l'apparition du personnage type de la comédie gréco-latine, à celle du « buffoon who offers foolery in exchange for a place at the meal »⁷⁶, et ce caractère amusant la situe dans l'ordre d'un divertissement qui, comme la flatterie, s'inscrit dans une logique de l'échange, le parasite étant celui qui, « pour satisfaire son ventre, consen[t] à divertir la compagnie »⁷⁷. La flatterie et la plaisanterie divertissante peuvent donc être considérées comme deux facettes d'un langage parasitaire qui, dans tous les cas, n'est pas à prendre à la lettre – cette altérité langagière douteuse, indétermination relative à la valeur d'une parole bouffonne/flatteuse, est, au XIX^{ème} siècle (époque où le parasitisme social est fortement connoté comme amoral), rapprochée de celle du poète : « [m]aint poète, maint rhéteur aux abois recherchait volontiers une table de *parasite* »⁷⁸.

Cet usage divertissant et/ou manipulateur du langage, qui vient s'ajouter à une altérité structurelle souvent comprise comme relation de dépendance nocive/abusive, fait du parasite un

⁷⁵ Athénée de Naucratis et Benoît Loyest (trad.), *Mots de poissons. Le banquet des sophistes, livres 6 et 7*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Cahiers de philologie », vol. XXVI, série *Les Textes*, 2009, p. 37. Selon Athénée de Naucratis, « [l]e terme de "flatteur" n'est guère éloigné de celui de "parasite". » (*Ibid.*, p. 77.)

⁷⁶ Louise Bruit Zaidman, « Ritual Eating in Archaic Greece : Parasites and *Paredroi* », p. 202. Traduction proposée : le « bouffon qui offre des pitreries en échange d'une place à la table ». De même, Athénée de Naucratis rapproche les parasites de ces « compagnons de banquet [...] appelés des "bouffons" » (Athénée de Naucratis et Benoît Loyest (trad.), *Mots de poissons. Le banquet des sophistes, livres 6 et 7*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Cahiers de philologie », vol. XXVI, série « Les Textes », 2009, p. 73.).

⁷⁷ Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle*, t. XII, p. 199.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 200. Ce rapprochement est d'autant plus significatif que le poète s'apparente, à cette époque, à la figure du jeune bohème et du littéraire maudit, soit à la valorisation symbolique de la pauvreté et de la maladie.

élément perturbateur à un niveau non seulement social et biologique, mais communicationnel – d'où l'apparition du terme, au XX^{ème} siècle, dans le champ radiotechnique : les « *[s]ignaux parasites* »⁷⁹ renvoient aux « perturbations causées dans l'appareil de réception de télégraphie sans fil par suite des variations de potentiel de champ terrestres »⁸⁰, les « *[b]ruits parasites* »⁸¹ sont ces « [p]erturbations qui troublent la réception des signaux et des sons dans la télégraphie sans fil. »⁸² Dans le cas du verbe « parasiter », la perturbation biologique consistant à « [e]nvahir un organisme animal ou végétal »⁸³ trouve sa réplique dans celle, acoustique et communicationnelle, qui en revient à « [p]erturber (une émission) par des parasites »⁸⁴. Cette définition du parasite radiotechnique s'inscrit dans un paradigme classique de la communication, où cette dernière est comprise comme lien entre (au moins) deux points, soit comme processus de transmission, par l'intermédiaire d'un canal, d'information entre un émetteur et un récepteur. Selon Claude Shannon et Warren Weaver, toute structure communicationnelle requiert une source d'information « which produces a message or sequence of messages to be communicated to the receiving terminal »⁸⁵, un transmetteur « which operates on the message in some way to produce a signal suitable for transmission over the channel »⁸⁶, canal qui est « merely the medium used to transmit the signal from transmitter to receiver »⁸⁷, et un destinataire, « the person (or

⁷⁹ Claude Augé, *Larousse universel en 2 volumes*, t. II, p. 494.

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ *Dictionnaire de l'Académie française* [en ligne], 8^{ème} édition, page consultée le 11 novembre 2014. [url : <http://atilf.atilf.fr/academie.htm>].

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Le Grand Larousse encyclopédique*, t. VIII, p. 160.

⁸⁴ Paul Robert et Alain Rey (dir.), *Le Grand Robert de la langue française*, t. VII, Paris, Le Robert, 1985, p. 81.

⁸⁵ Claude E. Shannon et Warren Weaver, *The Mathematical Theory of Communication* [1949], Urbana, The University of Illinois Press, 1964, p. 33. Traduction proposée : « qui produit un message ou une séquence de messages devant être communiqués au terminal qui reçoit ».

⁸⁶ *Ibid.* Traduction proposée : « qui opère sur le message de manière à produire un signal assez convenable pour être transmis par le canal ».

⁸⁷ *Ibid.*, p. 34. Traduction proposée : « seulement le médium utilisé pour transmettre le signal d'un émetteur à un destinataire. »

thing) for whom the message is intended »⁸⁸. Cette présentation du canal comme étant « merely the medium », soit comme intermédiaire ou facilitateur d'une transmission entre éléments donnés, est caractéristique d'un modèle communicationnel classique :

Classic theories of channels, infrastructure, and institutions are eerily convergent. Each is understood as a kind of bridge that delimits a landscape, facilitates a passage, and forestalls a loss. [...] Delimiting landscape, each helps constitute the poles so related : speakers and addressees, producers and consumers, selves and others. Finally, forestalling loss, each ensures that some medium endures⁸⁹.

Chez Shannon et Weaver, la notion d'information ne se rapporte pas aux messages individuels mais « to the situation as a whole, the unit information indicating that in this situation one has an amount of freedom of choice, in selecting a message »⁹⁰. Dans cette optique, « [t]he fundamental problem of communication is that of reproducing at one point either exactly or approximately a message selected at another point »⁹¹, et le *noise*⁹² est compris comme erreur relative au canal, obstacle à cette reproduction/transmission (presque) inaltérée d'un message :

If noise is introduced, then the received message contains certain distortions, certain errors, certain extraneous material, that would certainly lead one to say that the received message exhibits, because of the effects of the noise, an increased uncertainty.⁹³

Or si la présence de bruit dans un canal amplifie l'incertitude, cette dernière se distingue de celle, souhaitable, qui caractérise la transmission contrôlée d'un message : « [u]ncertainty which arises

⁸⁸ *Ibid.* Traduction proposée : « la personne (ou la chose) à qui le message est destiné ».

⁸⁹ Paul Kockelman, « Enemies, Parasites, and Noise : How to Take Up Residence in a System Without Becoming a Term in It », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. XX, n°2, 2010, p. 406-421, p. 406. Pour la traduction, voir l'annexe 3.

⁹⁰ Claude E. Shannon et Warren Weaver, *The Mathematical Theory of Communication*, p. 9. Traduction proposée : « à la situation totale, l'information comme unité indiquant, dans cette situation, une certaine liberté relative au choix, à la sélection d'un message ».

⁹¹ *Ibid.*, p. 31. Traduction proposée : « le problème fondamental de la communication est de reproduire en un lieu, de manière exacte ou approximative, un message sélectionné en un autre lieu. »

⁹² La distinction que nous proposons d'établir entre *noise* et bruit parasite n'en est pas une de contenu (les deux notions étant très proches dans leur définitions), mais vise plutôt à rester fidèle au fait que la métaphore du parasite n'apparaît pas dans le discours de Shannon et Weaver. « *Noise* » se réfère donc, dans le présent travail, à une pensée anglophone du bruit parasite.

⁹³ *Ibid.*, p. 19. Pour la traduction, voir l'annexe 4.

because of errors or because of the influence of noise is undesirable uncertainty. »⁹⁴ Cette définition du *noise* comme élément indésirable, superflu et externe au message (« errors, [...] extraneous material ») correspond à celle, radiotechnique, du bruit parasite – ainsi qu’à celles du parasite rhétorique et social, supplément externe et inutile – et indique, comme celle du canal-intermédiaire, un schéma communicationnel classique :

noise in the realm of "old" landscape of knowledge is an error of relation between the transmitter and receiver and it is being introduced by channel into the system. [...] Simply, in the realm of old knowledge noise is the unwanted additional data without meaning in the system; noise is an anti-life force and an "enemy" of information⁹⁵

Le bruit se présente ainsi à la fois comme excès (« additional », « extraneous ») et comme obstacle (« undesirable », « unwanted ») à la communication, nuisance inutile dont il s’agirait, afin d’atteindre une transmission/communication idéale, de se débarrasser : « [t]o get the useful information in the received signal we must subtract out this spurious problem. »⁹⁶

À cette conception du *noise* viennent s’opposer diverses critiques subséquentes qui proposent de le lire non comme obstacle externe à un canal mais comme condition de possibilité du canal et d’une communication comprise comme hôte parasitable :

the channel should be understood in terms of its capacity to fail, in the sense of being subject to a variety of parasites (e.g., interference and interception, among other things). Thus, to go back to Shannon, the fact of enemies and noise was the condition of possibility for the design and functioning of the channel.⁹⁷

⁹⁴ *Ibid.* Traduction proposée : « l’incertitude qui advient par erreur ou à cause de l’influence du bruit est une incertitude indésirable. » Notons que cette précision présuppose une monovalence du message et du sens, compris comme éléments déterminés et déterminables.

⁹⁵ Che Mahzan Ahmad, « From Noise to Bruit in Organization Communication: Roaming with French Knowledge/Theory », *Middle-East Journal of Scientific Research*, vol. XIX, n. 9, p. 1226-1234, 2014, p. 1227. Pour la traduction, voir l’annexe 5.

⁹⁶ Claude E. Shannon et Warren Weaver, *The Mathematical Theory of Communication*, p. 19. Traduction proposée : « pour obtenir l’information utile dans le signal reçu, nous devons retrancher ce problème néfaste. »

⁹⁷ Paul Kockelman, « Enemies, Parasites, and Noise : How to Take Up Residence in a System Without Becoming a Term in It », p. 412. Pour la traduction, voir l’annexe 6.

Cette approche du *noise*/bruit propose d'envisager le parasitisme communicationnel à partir d'une inévitabilité déjà indiquée par Shannon et Weaver. Si ces derniers considèrent le *noise* comme excès perturbateur à exclure, ils notent toutefois qu'il s'agit d'une menace persistante ne pouvant jamais être complètement neutralisée – « the minimum undesirable or spurious uncertainties cannot be reduced further, no matter how complicated or appropriate the coding process »⁹⁸ – et le *noise* s'insinue d'emblée comme ensemble de « perturbations or distortions of meaning [...] which *inescapably affect the destination.* »⁹⁹ C'est à partir de ces remarques que le *noise* est redéfini, après Shannon et Weaver, comme fondement structurel et condition de possibilité de la notation et du fonctionnement d'un canal dans un système plutôt que comme accident externe, « extraneous », à éliminer. Dans cette perspective, le *noise* sous-tendrait non seulement le canal mais, plus généralement, le système communicationnel dans sa totalité, et ce passage d'un *noise* compris comme perturbation à exclure à un bruit parasite envisagé comme condition de possibilité générale du système et de son renouvellement témoigne d'une réhabilitation du bruit qui s'articule notamment dans le *Parasite* de Michel Serres, pour qui « [i]l n'y a pas de système sans parasite [...], le bruit est de la communication, il est de la maison. Mais, plus encore, est-il la maison elle-même ? »¹⁰⁰.

À partir de cette redéfinition du bruit parasite comme fondement du canal, Serres propose d'envisager ce phénomène comme fondement inévitable de toute relation : « [I]e bruit de fond est le fond de l'être, le parasitisme est le fond de la relation. Le bruit de fond est l'espace de fond, le

⁹⁸ Claude E. Shannon et Warren Weaver, *The Mathematical Theory of Communication*, p. 22. Traduction proposée : « le minimum d'incertitudes indésirables ou néfastes ne peuvent être réduites davantage, peu importe le degré de complexité ou d'adaptation du processus de codage ».

⁹⁹ *Ibid.*, p. 26. Nous soulignons. Traduction proposée : « perturbations ou distorsions de sens [...] qui affectent inéluctablement la destination. »

¹⁰⁰ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 21.

parasite est le fond du canal tracé sur cet espace. »¹⁰¹ Dès lors, le parasitisme communicationnel se présente comme puissance modificatrice à partir de laquelle un système de communication donné se redéfinit : « le bruit suscite un système nouveau »¹⁰², il « transforme un système ou un ordre en un autre »¹⁰³. Tout comme Shannon et Weaver l'avaient remarqué, le *noise* est générateur d'une plus grande quantité d'information et si, dans le schéma classique, cette complexification est qualifiée d'indésirable, elle apparaît chez Serres, comme chez les critiques subséquentes de ces schémas, non plus comme erreur mais comme condition de constitution et de transformation d'un système donné :

Ce parasite-là interrompt à première vue, il consolide à la seconde [...] : tel parasite est responsable de la croissance du système en complexité, tel parasite le supprime. [...] sommes-nous ici dans la pathologie des systèmes ou dans leur émergence et leur évolution ?¹⁰⁴

À partir du moment où la conceptualisation d'un système communicationnel incorpore un canal inévitablement parasité, la notion de *noise*/bruit parasite permet de désigner, plus généralement, tout phénomène de bifurcation dans une relation : « [t]he parasite is any perturbation of a relation : whatever deflects the achievements of an aim, for better or for worse »¹⁰⁵. L'altération provoquée par un parasite peut ainsi être comprise comme nécessaire à l'évolution et à l'adaptation indéterminable de tout système :

noise aka bruit = parasite = [...] opening up new paths where a new kind of exchange is possible [...], the noise aka bruit is re-directing the flow of production and creates a new direction for a system. The turbulence creates a pocket where the local flows are being cut off from their uniform paths¹⁰⁶

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 72-73.

¹⁰² *Ibid.*, p. 24.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 34.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 24.

¹⁰⁵ Paul Kockelman, « Enemies, Parasites, and Noise : How to Take Up Residence in a System Without Becoming a Term in It », p. 412. Traduction proposée : « le parasite est n'importe quelle perturbation d'une relation : tout ce qui détourne l'accomplissement d'une visée, pour le meilleur ou pour le pire ».

¹⁰⁶ Che Mahzan Ahmad, « From Noise to Bruit in Organization Communication: Roaming with French Knowledge/Theory », p. 1229. Pour la traduction, voir l'annexe 7.

Enfin, ce passage d'un *noise* conçu comme nuisance dont l'exclusion permettrait une communication réussie à un bruit parasite compris comme condition de possibilité et de transformation d'un système souligne une dynamique (déjà présente chez Shannon et Weaver) où l'identification du *noise*/bruit parasite est relative à un processus d'exclusion : « to be or not to be noise relates with certain markers or lines of inclusion and exclusion in a certain space of acceptance or rejection. »¹⁰⁷ Cette définition par l'exclusion implique, comme c'est le cas dans la relation hôte-parasite, une frontière marquée par une structure de réversibilité, le bruit pouvant être message et le message bruit selon ce que l'on considère être le « chez-soi » communicationnel – cette substituabilité, si elle peut être envisagée dans une logique immunitaire d'échange réciproque et de défense à la frontière, s'articule chez Serres à la fois en termes temporels et selon la position d'un observateur : « [d]ans le système, bruit et message échangent leur rôle, selon, par la position de l'observateur et l'action de l'acteur, mais ils se transforment aussi, l'un dans l'autre, en fonction du temps, du système. »¹⁰⁸

L'indissociabilité d'une structure relationnelle et d'une altérité altérante (élément qui, s'il est défini comme externe, implique un brouillage, une bifurcation/perturbation et une logique de réversibilité) se manifeste ainsi, en plus que dans les définitions socio-historiques/biologiques des notions d'hôte et de parasite, dans le rapport qu'entretient ce dernier à la langue et à la communication en général. Qu'il soit social ou radiophonique, le parasite « *détourne* la communication, [...] introduit dans la communication un *principe de perturbation* »¹⁰⁹ et implique une altérité communicationnelle :

Figure du bruit perturbateur, le parasite incarne donc ce(lui) qui, dans la langue, interrompt la communication et perturbe la langue, ce qui ne relève pas d'une

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 1228. Traduction proposée : « le fait d'être ou de ne pas être un bruit est relatif à certains marqueurs ou délimitations d'inclusion et d'exclusion dans un certain espace d'acceptation ou de rejet. »

¹⁰⁸ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 89.

¹⁰⁹ Myriam Roman, Anne Tomiche *et al.* (éd.), *Figures du Parasite*, p. 227.

linguistique de communication et d'information. En ce sens, il incarne une forme d'altérité dans la langue. Perturbateur de la langue, le parasite est donc aussi révélateur d'une dimension de la langue qui ne se réduit pas au discursif et au rationnel.¹¹⁰

1.3. Tiers exclu, tiers inclus : la logique identitaire comme processus d'exclusion.

La critique d'un paradigme classique de la communication qui conçoit le parasite comme élément externe et omissible et le canal comme intermédiaire et non comme médiation ou intervention à part entière se fonde également sur la notation du parasite comme tiers exclu à inclure :

[C]irculation and interpretation have been all too often reduced to seconds (qua "codes" and "channels") rather than thirds, [...] circulation and interpretation are themselves just two facets of thirdness that get separated for the sake of an analytic framing [...]. Such reductions are conditioned by, if not concomitant with, this separation.¹¹¹

C'est cette exclusion du canal comme tiers qui aurait engendré une conception du parasite comme élément subordonné et inessentiel plutôt que comme bifurcation transformatrice et condition d'un système relationnel. Une redéfinition du canal comme tiers à inclure permet ainsi d'envisager les systèmes communicationnels par l'entremise d'une logique nouvelle, dans laquelle le parasite occupe un rôle essentiel :

An object (action or sign) considered as a means to an end (or infrastructure considered as a path to a destination) is a second (or intermediary), but insofar as it implies (embodies or indexes) other ends it might be diverted to serve, or indeed implies any way it may fail to serve an end (whether original or diverted), it is a third (or mediator). The parasite is whatever inhabits such implications.¹¹²

Une fois l'espace du parasite situé comme celui du tiers, du médiateur, de la relation, son intervention peut être définie par une possibilité de ratage qui est aussi celle de l'évolution imprévisible d'un système. La notation du lien entre le parasite-tiers et une réversibilité des rôles

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 232.

¹¹¹ Paul Kockelman, « Enemies, Parasites, and Noise : How to Take Up Residence in a System Without Becoming a Term in It », p. 418. Pour la traduction, voir l'annexe 8.

¹¹² *Ibid.*, p. 413. Pour la traduction, voir l'annexe 9.

(« second » et « third », canal ou message et bruit) est elle-même inscrite dans une critique générale, notamment représentée par les travaux de Stéphane Lupasco, des « principes de non-contradiction, du tiers exclu et d'identité qui fondent [la] logique [classique] »¹¹³. Le principe de non-contradiction, selon lequel « [u]ne chose est ce qu'elle est et ne peut être en même temps autre chose, et encore moins ce qui la contredit »¹¹⁴, est sous-tendu par la loi du tiers exclu qui « énonce qu'il ne peut y avoir d'intermédiaire entre le oui et le non [...] : ou c'est A ou c'est non-A, ce qui entraîne une disjonction absolue entre ces deux termes »¹¹⁵. Le principe du tiers exclu peut toutefois être envisagé comme n'étant pas simplement logique et relevant plutôt, avec la notation du bruit comme nuisance, d'un procédé d'exclusion : « [l]a question purement logique revient, celle du tiers exclu. [...] C'est une question d'exclusion, qui n'est pas purement logique. »¹¹⁶ C'est effectivement parce qu'elle révèle un rapport à une altérité/altération que l'exclusion du tiers-parasite, qui sous-tend la séparation absolue d'identités hétérogènes, consiste selon Serres en une prise de position dont les implications éthiques sont irréductibles à une pureté logique :

Ici les étrangers ne comprennent rien, les signaux ne sont pour eux que parasites. Le signal propre est bruit pour un tiers, celui-ci est exclu. [...] Tout centre, distribué, produit son pouvoir local, par identification à l'intérieur, expulsion à la frontière¹¹⁷

À l'encontre de cette logique classique marquée par l'absolutisme régulateur d'une identité comprise comme « force totalisante »¹¹⁸, la critique du principe du tiers exclu cherche à

¹¹³ Stéphane Lupasco, *La Tragédie de l'énergie. Philosophie et sciences du 20^e siècle*, Tournai, Casterman, coll. « Mutations. Orientations. », 1970, p. 9. Le principe de non-contradiction est effectivement présent dès Aristote : « [i]l est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps, au même sujet et sous le même rapport [...]. Tel est donc le plus certain de tous les principes ». (Aristote, *Métaphysique*, J. Tricot (trad.), t. I [livres A-Z], Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 1991, p. 121-122.)

¹¹⁴ Stéphane Lupasco, *La Tragédie de l'énergie. Philosophie et sciences du 20^e siècle*, p. 8-9.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 9.

¹¹⁶ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 277.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 187.

¹¹⁸ Stéphane Lupasco, *La Tragédie de l'énergie. Philosophie et sciences du 20^e siècle*, p. 64.

« embrasser à la fois la contradiction et la non-contradiction »¹¹⁹, ce qui, nous le verrons, engendre des conséquences majeures relatives à des notions telles que l'identité (et sa pureté), la possibilité, ainsi qu'à la manière de penser les rapports entre homogénéité et hétérogénéité, mêmeté et altérité. En effet, selon la logique antagoniste proposée par Lupasco, tout élément ou événement est « lié, antagonistement et contradictoirement, à un anti-événement, qu'il implique et qui l'implique, lié constitutivement »¹²⁰ et, dès lors qu'un élément/événement « est actuel ou s'actualise, [son contraire] est potentiel ou se potentialise, et inversement »¹²¹. Cette logique remplace la formule classique en liant, par la notion de possibilité, l'identité/homogénéité et la non-identité/hétérogénéité dans une perspective dynamique et transformative qui déstabilise l'idée de pureté des identités « en indiquant que leur absoluité est impossible »¹²². En ce qu'elle implique la réinsertion d'un tiers exclu par la logique classique, la logique antagoniste se présente comme stratégie conceptuelle permettant d'aborder les ambiguïtés (dont la réversibilité des rôles) propres à la structure relationnelle hôte-parasite :

The Third is probably a conceptual strategy on a higher level, whether the name is mutualism, commensalisms, symbiosis, parasitism, or even Umwelt, which serves to define the host/parasite relationship.¹²³

Serres exprime d'ailleurs une gratitude face à cette nouvelle approche, qui permet selon lui d'ancrer la question du parasite dans une logique située « [e]ntre le oui et le non »¹²⁴ – la réhabilitation du tiers-parasite est effectivement indissociable de sa conception du système comme réseau relationnel dynamique plutôt qu'ensemble de rôles distincts et d'éléments identifiables :

¹¹⁹ *Ibid.*, 25.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 82-83.

¹²¹ *Ibid.*, p. 83.

¹²² *Ibid.*, p. 88.

¹²³ Han-liang Chang, « Notes towards a semiotics of parasitism », p. 431. Pour la traduction, voir l'annexe 10.

¹²⁴ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 78.

L'action du parasite est d'aller à la relation. Il va, d'instinct, aux relations et les occupe toutes. [...] Il intercepte tous les liens entre toutes les places. Il capte tous les flux. Il est le tiers inclus. [...] A-t-il même une identité ? Peut-on dire qu'il s'agit là de l'explosion du principe d'individuation ?¹²⁵

Cette inclusion du tiers, par laquelle « il y a toujours un médiateur, un milieu, un intermédiaire »¹²⁶, engendre une déstabilisation des identités fixes comprise, chez Serres, comme manifestation d'un parasitisme qui interrompt et reformule à la fois un système donné :

Nous savons depuis quelque temps que [...] le parasite est un tiers inclus. Qu'il est en tiers dans une relation et qu'il y entre. [...] Qu'il obéit donc à *deux logiques, celle du tiers exclu, celle du tiers inclus*. Et qu'il traverse le spectre du flou. Qu'il est donc producteur, inducteur, non pas d'un sens, comme je viens de le dire, mais exactement d'une direction, et, *sur cette direction, de deux sens opposés*. La même direction, excluant les autres, inclut le sens qui amène à l'effondrement du système et à son renouvellement perpétuel. La même direction amène le désordre et la haute complexité, la haute complexité, parfois, fait désordre, le désordre, parfois, fait complexité.¹²⁷

Si un système se constitue par l'exclusion du tiers, l'intervention de ce dernier consiste en une perturbation qui permet également le renouvellement de ce système. L'ambivalence relative à l'identité d'un tiers dont la réinsertion dépend d'une exclusion préalable s'apparente à une dynamique immunitaire signalée, chez Serres, par une bidirectionnalité envisageable comme duplicité interne-externe de la frontière hôte-parasite, et cette substituabilité/réversibilité correspond à une logique antagoniste qui engendre un démantèlement, par la notation de leur coexistence, des contradictions entre ordre et désordre, identité et altérité, inclusion et exclusion, construction et destruction (d'un système), ainsi que de l'opposition des concepts de nécessité et de possibilité.

L'impureté des identités est effectivement indissociable de la dimension dynamique et relationnelle d'une logique antagoniste qui tient compte de possibilités contradictoires à l'actualisation (précédemment comprise comme identité pure) qu'elles sous-tendent :

¹²⁵ *Ibid.*, p. 278.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 85.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 252. Nous soulignons.

Si un non peut intervenir dans le oui, si le oui et le non sont inscrits dans les mêmes données, le oui qui se réalise, qui est probable, constitue une non-contradiction, mais celle-ci n'est pas pure, n'est pas absolue, puisqu'un non aurait pu et pourrait, de par la nature même de la chose, intervenir à son tour.¹²⁸

De par la mutabilité (ou impureté) des identités qu'elle implique, la logique antagoniste se rapproche de celle que nous avons précédemment analysée dans la relation hôte-parasite. Compte tenu de sa relativité dynamique, la loi antagoniste de Lupasco apparaît comme étant toujours ouverte à un risque de perturbation, d'actualisation ou de potentialisation contradictoires¹²⁹ – tout comme la loi classique qu'elle perturbe, celle de la logique antagoniste est toujours exposée à un risque d'interception, d'altération, et la réinsertion dynamique/relative du tiers sur laquelle elle se fonde peut ainsi être comprise comme « interaction perturbatrice »¹³⁰, relation parasitée. D'autre part, à la manière de la relation hôte-parasite, la logique antagoniste du tiers inclus s'inscrit dans le cadre relationnel d'une dynamique immunitaire, conflit qui est aussi un processus d'exclusion marqué par une frontière fragile entre identités contradictoires :

L'expression et la notion de répression, de répresseur, veulent bien dire une actualisation antagoniste, ce qui est intéressant et exact, car un processus, un dynamisme répresseur repousse, empêche d'agir un processus, un dynamisme forcément antagoniste; mais répression des énergies veut dire aussi justement l'état de celles-ci, c'est-à-dire l'état de potentialisation. Il y a là une équivoque.¹³¹

Le principe d'antagonisme désamorce par ailleurs une notion de vérité pure ou univoque, en ce qu'il va à l'encontre d'une conception classique où « la notion de vrai est logiquement définie par

¹²⁸ Stéphane Lupasco, *La Tragédie de l'énergie. Philosophie et sciences du 20^e siècle*, p. 56.

¹²⁹ « une loi qui n'est valable que statistiquement et probabilitairement [...] signifie que, logiquement, quelque chose l'empêche d'être rigoureuse, [...] vient altérer minoritairement [...] sa permanence, son identité, [...] l'empêch[e] d'être toujours elle-même » (*Ibid.*, p. 55-56).

¹³⁰ *Ibid.*, p. 21.

¹³¹ *Ibid.*, p. 73.

la non-contradiction »¹³² et propose une « vérité [qui] ne peut être absolue, puisqu'elle ne peut être rigoureusement actualisée »¹³³.

Qu'il s'agisse des notions d'hôte et de parasite, de nécessité et de possibilité, ou de vérité et de fausseté, le dynamisme d'une logique antagoniste relève d'une structure relationnelle qui démantèle la pureté des identités et de leurs oppositions. Cette indissociabilité du tiers et de la structure relationnelle qu'il implique (et qui l'implique) avait été identifiée, près d'un siècle avant les travaux de Lupasco, par le sémiologue américain Charles S. Peirce dans sa critique des logiques binaires :

Three conceptions are perpetually turning up at every point in every theory of logic, and in the most rounded systems they occur in connection with one another. [...] I call them the conceptions of First, Second, Third. First is the conception of being or existing independent of anything else. Second is the conception of being relative to, the conception of reaction with, something else. Third is the conception of mediation, whereby a first and second are brought into relation. [...] A philosophy which emphasizes the idea of the One is generally a dualistic philosophy in which the conception of Second receives exaggerated attention¹³⁴

Comme chez Lupasco, le tiers désigne chez Peirce tout phénomène de relation entre identités absolues ou relatives, phénomène qui aurait été selon lui trop souvent ignoré par les logiciens et dont la réinsertion se situe contre l'exclusion fondatrice d'une logique identitaire qualifiée de « completely degenerate »¹³⁵. Face cette logique classique, Peirce postule « the indispensableness and irreducibility of thirdness »¹³⁶ et, chez lui comme chez Lupasco, l'inclusion du tiers apparaît comme loi des relations : « so far as the idea of any *law* or *reason* comes in, Thirdness comes

¹³² Stéphane Lupasco, *Le Principe d'antagonisme e la logique de l'énergie*, Monaco, Le Rocher, coll. « L'Esprit et la matière », 1987, p. 15.

¹³³ *Ibid.*, p. 16.

¹³⁴ Charles S. Peirce, « The Architecture of Theories », *The Monist*, vol. I, janvier 1891, p. 161-176, p. 175. Pour la traduction, voir l'annexe 11.

¹³⁵ Charles S. Peirce, « Letters to Lady Welby », Charles S. Peirce et Philip P. Wiener (dir.), *Selected Writings. Values in a Universe of Chance*, New York, Dover Publications, 1958, p. 381-432, p. 386-387. Traduction proposée : « complètement dégénérée ».

¹³⁶ *Ibid.*, p. 387. Traduction proposée : « l'indispensabilité et l'irréductibilité du tiers ».

in. »¹³⁷ Si les éléments considérés comme seconds sont marqués par une relation, cette dernière, quand on exclut le tiers, n'existe qu'entre éléments fixes et distincts/identifiables, tandis que la relation impliquée par le tiers se présente comme relation aux relations, loi venant redéfinir les éléments de la chaîne relationnelle :

Secondness cannot compass Thirdness. [...] Analyze for instance the relation involved in "A gives B to C." Now what is giving ? It does not consist in A's putting B away from him and C's subsequently taking B up. [...] It consists in A's making C the possessor according to *Law*. There must be some kind of law before there can be any kind of giving¹³⁸

C'est donc également chez Peirce que le tiers se présente comme condition de possibilité de la relation, et son recours à l'exemple du don, pratique inscrite dans l'ambivalence hostile/hospitalière qui marque la notion de communauté, suggère un certain parasitisme de cette condition relationnelle¹³⁹.

L'inclusion du tiers est non seulement envisageable dans le cadre d'une logique classique qui vise à l'exclure, mais dans celui de la communication : dans le modèle proposé par Shannon et Weaver, l'introduction du bruit fait que le « received message exhibits, because of the effects of the noise, an increased uncertainty. But if the uncertainty is increased, the information is increased »¹⁴⁰. De même, selon la logique antagoniste de Lupasco, plus il y a de « probabilités d'écart, de modification, en un mot, d'hétérogénéisation, et plus l'information sera grande »¹⁴¹, et

¹³⁷ *Ibid.*, p. 385. Traduction proposée : « dès lors qu'apparaît quelconque idée de *loi* ou de *raison*, le Tiers apparaît. »

¹³⁸ *Ibid.*, p. 388. Pour la traduction, voir l'annexe 12.

¹³⁹ Selon Olli Pyyhtinen, « community significantly depends not only on the inclusion achieved by the circulating gift and the related obligation to give – *munus* – but also equally in exclusion », et la structure relationnelle du don comporte ainsi une dimension parasitaire : « the gift is placed in the beginning of any relation, as their initiative. [...] The system of parasites is not very different from the system of the gift. » (Olli Pyyhtinen, *The Gift and its Paradoxes : Beyond Mauss*, Farnham, Ashgate Publishing, coll. « Classical and Contemporary Social Theory », 2014, p. 74 et p. 76. Pour les traductions, voir l'annexe 13.

¹⁴⁰ Claude E. Shannon et Warren Weaver, *The Mathematical Theory of Communication* [1949], p. 19. Traduction proposée : « le message reçu présence, à cause des effets du bruit, une incertitude augmentée. Mais si l'incertitude est augmentée, l'information est augmentée ».

¹⁴¹ Stéphane Lupasco, *La Tragédie de l'énergie. Philosophie et sciences du 20^e siècle*, p. 95.

le risque d'altération, de déstabilisation de l'identité du message par un tiers, serait le fondement à partir duquel s'érige tout système cybernétique :

le système cybernétique est destiné à maintenir une constante, à la corriger et à la réactualiser, c'est-à-dire à réparer une homogénéité altérée par une hétérogénéité. [...] La plupart des systèmes, sinon tous les systèmes, sont conçus de la sorte. Le but est une identité, et le *feed-back* est une opération de refoulement et de suppression des altérations de cette identité.¹⁴²

En tant qu'élément introduisant une hétérogénéité (possible) dans des identités homogènes, le tiers apparaît comme bruit parasite que la logique classique et les systèmes cybernétiques cherchent à exclure pour se constituer, soit comme perturbation qui est aussi la condition de possibilité des identités comme de la transmission d'information. En ce qu'elle implique des notions d'identités et de vérités relatives et mouvantes dans une dynamique d'opposition, l'inclusion du tiers, comme celle du bruit, s'inscrit dans la structure relationnelle par laquelle, si un parasite n'existe qu'à partir d'un hôte qui cherche à l'exclure, cette exclusion dévoile à son tour une vulnérabilité à un parasitisme potentiel et possiblement constitué par le processus même d'exclusion qui visait à éviter une altérité altérante.

¹⁴² *Ibid.*, p. 96.

II. Parasitisme et discours spéculatif.

2.1. Métaphore parasitique, parasitisme métaphorique.

Si l'acception biologique domine à l'heure actuelle les définitions contemporaines du terme « parasite », il importe de souligner la métaphoricité de cet usage scientifique : « the foundation upon which the scientific study of non-human parasites rests was adapted from relations among humans »¹⁴³. De même, dans le cadre de discours axés sur des processus communicationnels, que ces derniers appartiennent aux champs de la linguistique, de la rhétorique ou de la radiotechnique, c'est un usage métaphorique de la notion de parasitisme qui sous-tend l'apparition du terme pour désigner tour à tour un excès et une perturbation venant brouiller la réception d'un message. Ainsi, dans une perspective communicationnelle, « l'hospitalité et, corollairement, le parasitisme [peuvent] avoir lieu *dans* la langue, [...] la langue [peut] ainsi être pensée comme un lieu d'accueil, hospitalier et/ou parasité »¹⁴⁴. Dans le domaine de la rhétorique comme dans celui de la radiotechnique, l'expulsion du parasite est traditionnellement souhaitable, ce dernier étant compris comme obstacle à une communication réussie, et la notation du parasite comme altérité/altération apparaît comme indissociable d'une volonté de purification (d'une langue, d'un style, d'un discours, d'un message) par l'exclusion : « [I]a langue, le style sont donc des lieux d'accueil menacés de parasitage [...], la langue est pensée comme un milieu pur, que certaines impuretés – les parasites – menacent de polluer »¹⁴⁵.

Or l'usage métaphorique du terme « parasite » pour désigner des phénomènes venant déstabiliser l'échange communicationnel est lui-même perturbateur, et ce au-delà de la logique – celle de la relation hôte/parasite et de la frontière qui les sépare – qu'il implique et déstabilise

¹⁴³ Anders M. Gullestad, « Literature and the Parasite », p. 305-306. Traduction proposée : « la fondation sur laquelle repose l'étude scientifique des parasites non-humains s'est ajustée à partir de relations entre humains ».

¹⁴⁴ Myriam Roman, Anne Tomiche *et al.* (éd.), *Figures du Parasite*, p. 232.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 236.

simultanément. La métaphore du parasite, par laquelle on cherche à expulser un élément indésirable d'un discours, est elle-même indissociable d'un parasitisme de la structure métaphorique même qui, puisqu'elle consiste en l'insertion d'un élément/réseau considéré comme autre dans un discours d'accueil, brouille la distinction entre discours hôte et étranger :

[L]es segments métaphoriques sélectionnent et réagencent des éléments qu'ils empruntent à des domaines de référence métaphorique, ils importent au sein du discours d'accueil, les références construites par ces domaines.¹⁴⁶

D'autre part, si les notions de littéralité et de métaphoricité sont définies par leur opposition l'une à l'autre, cette opposition est elle-même fondée sur une métaphoricité spatiale qui fait d'une langue ou d'un discours un lieu d'accueil/d'origine, et le brouillage, par la métaphore, de la frontière qui sépare un lieu/discours d'accueil d'un élément discursif étranger/externe correspond effectivement à celui de « l'opposition du lieu d'origine, de l'*etymon*, du propre et de leurs autres »¹⁴⁷. C'est sur la métaphoricité des notions d'importation, de « domaines » de déplacement et de « lieu d'accueil » que se fonde le concept même de métaphore comme celui de sens littéral : « la demeure empruntée [...] signifi[e] la métaphore; c'est une métaphore de la métaphore; expropriation, être-hors-de-chez-soi »¹⁴⁸. La notion de sens propre est donc à la fois une métaphore (voire la fiction idéalisante) d'un état ordinaire/littéral compris comme origine/premier degré du langage, et une manière d'exclure la métaphoricité même sur laquelle elle se fonde.

Quoique l'articulation de la notion de métaphore indique une fragilité fondamentale de la frontière qui permettrait d'opposer un sens propre/lieu d'origine à un sens figuré/domaine étranger, la tradition philosophique aurait, selon Derrida, effacé cette ambiguïté par la

¹⁴⁶ Frédéric Cossutta, « Fonction des métaphores dans les textes philosophiques », *Éléments pour la lecture des textes philosophiques*, Paris, Bordas, 1989, p. 99-134, p. 132.

¹⁴⁷ Jacques Derrida, *Marges – de la philosophie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1972, p. 262.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 302.

maintenance d'une opposition entre sens littéral et sens métaphorique : « l'opposition du sens [...] à son signifiant métaphorique [...] est sédimentée – autre métaphore – par toute l'histoire de la philosophie »¹⁴⁹. Malgré l'exclusion fragile de l'ambiguïté métaphorique par laquelle il se constitue, le concept de sens propre aurait justement permis au discours philosophique de défendre son univocité conceptuelle et, cette dernière étant comprise comme condition de sa visée de vérité, de constituer la spécificité de son identité spéculative : « [l']univocité est l'essence, ou mieux, le *telos* du langage. Cet idéal aristotélicien, aucune philosophie, en tant que telle, n'y a jamais renoncé. Il est la philosophie. »¹⁵⁰ Ainsi, l'identité spéculative et l'univocité discursive/conceptuelle qu'elle implique n'est possible qu'à partir de l'exclusion d'une métaphoricité qui, envisagée comme « menaçante et étrangère au regard [...] du *concept* (saisie ou présence propre du signifié) »¹⁵¹, apparaît comme parasite de la philosophie. Dans le cadre d'un discours spéculatif, le parasitisme de la métaphore peut effectivement être envisagé comme perturbation communicationnelle – en plus d'une ambiguïté relative à la notion de sens propre, la métaphore implique une indétermination conceptuelle par l'ouverture d'un réseau dynamique de significations, une mise en relation qui « risque d'interrompre la plénitude sémantique »¹⁵² de la démarche argumentative :

[l]e fonctionnement de la métaphore transgresse les règles de construction du philosophique et risque d'importer ce contre quoi elle lutte. La logique de la métaphore relève du symbolique, ouvre un monde de correspondances et d'analogies, alors que la conceptualité démonstrative écarte la polysémie et les connexions flottantes. [...] Cette profusion *risque d'interrompre la chaîne argumentée et de produire des effets parasites*.¹⁵³

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 271-272.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 295.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 323.

¹⁵² *Ibid.*, p. 287.

¹⁵³ Frédéric Cossutta, « Fonction des métaphores dans les textes philosophiques », p. 128-129. Nous soulignons.

Face à ce risque d'interruption de son univocité conceptuelle et argumentative, le discours philosophique présente « une résistance à la dissémination du métaphorique [...] Désir philosophique – irrépressible – de résumer-relever-intérioriser-dialectiser-maîtriser l'écart métaphorique »¹⁵⁴.

Cette résistance se traduit traditionnellement par celle que la philosophie adopte face à la littérature : en effet, tout comme celle de l'hôte, l'identité spéculative n'est pas absolue, et s'articule plutôt en opposition (forme de relation) avec d'autres types de discours, notamment le discours littéraire, rattaché à un langage figuré dont elle cherche à se distinguer. Au-delà de la métaphoricité importée par les notions de langage figuré et de langage littéral, cette distinction fait problème compte tenu des conditions langagières communes à ces deux types de discours, ainsi que du fait que le discours littéraire ne s'articule pas nécessairement par le biais d'un langage « figuré », tout comme le langage « littéral » n'est pas exclusivement relatif à un discours philosophique (où peuvent également apparaître des éléments métaphoriques) :

Les formes figurées, métaphores, images, tropes, offrent un support tantôt discret tantôt patent à l'effort pour conceptualiser, définir, analyser, poser des thèses, construire des synthèses. Les traits attachés à la littéarité sont donc présents au cœur du dispositif d'écriture des philosophes, non de façon contingente ou aléatoire mais de façon structurelle, dans le mouvement même de son déploiement, de son mode de constitution, quand bien même l'effort philosophique consisterait à réduire, effacer ou nier ces contraintes.¹⁵⁵

L'exclusion, par le discours philosophique, d'un langage métaphorique/figuré lié à une littéarité dont il cherche à se défaire, est indissociable d'une représentation du discours littéraire comme subordonné, non-sérieux et axé sur le divertissement plutôt que l'énonciation d'une vérité univoque. Cette représentation, fortement discutable dans la perspective où une fonction politique, heuristique ou autre de la littérature peut être défendue, apparaît dès l'exclusion

¹⁵⁴ Jacques Derrida, *Marges – de la philosophie*, p. 321.

¹⁵⁵ Frédéric Cossutta, « Littérature, philosophie, dire la différence ? », *La Quinzaine littéraire*, n° 997, août 2009, p. 18-19, p. 19.

platonicienne des poètes, représentés comme « toujours à une distance infinie de la vérité »¹⁵⁶, dans la mesure où leur activité littéraire est réduite à un « badinage indigne de gens sérieux »¹⁵⁷, un « art frivole »¹⁵⁸, soit à une occupation parasitaire : aussi inutile que divertissante. Cette identification du littéraire comme non-sérieux, qui s'ajoute à celle de la métaphore comme perturbation énonciative et contextuelle, souligne un autre aspect parasitique de la relation qu'entretient la philosophie à ce qu'elle considère être son altérité discursive – qu'il s'agisse de la métaphore ou de la littérature, cette altérité s'apparente effectivement à la figure du convive bouffon ou flatteur dont la parole douteuse perturbe l'identité et le lieu d'un discours spéculatif compris comme hôte :

Cette distinction [...] entre littérature et philosophie fait alors fond sur une hiérarchisation implicite de leurs activités respectives, conduisant à minorer le travail des écrivains au regard de celui que poursuivent les philosophes : entre les deux se joue ainsi la différence et l'opposition qui sépare, d'une part, une activité réputée sérieuse qui nécessite [...] la concentration et la rigueur intellectuelle d'un esprit attentif et, d'autre part, une activité artistique, de l'ordre du divertissement¹⁵⁹

Si la spécificité du discours philosophique se définit par l'exclusion du parasite, ce dernier est concevable non seulement comme métaphoricité ou littérarité discursive mais comme le phénomène même de l'écriture, « trace perdue, [...] incapable de se régénérer soi-même »¹⁶⁰, dont le statut traditionnel de supplément nuisible n'est pas sans rappeler celui du parasite rhétorique. L'analyse que propose Derrida du « pharmakon », métaphore qui, chez Platon, désigne l'écriture, éclaire cette dynamique par laquelle l'exclusion d'une altérité qui menace « la

¹⁵⁶ Platon et Émile Chambry (trad.), *La République (livres VIII-X)*, *Œuvres complètes*, t. VII, 2^{ème} partie, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", coll. « Collection des Universités de France », 1967, 605c.

¹⁵⁷ *Ibid.*, 602b.

¹⁵⁸ *Ibid.*, 607b.

¹⁵⁹ Philippe Sabot, *Philosophie et littérature. Approches et enjeux d'une question*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophies », 2002, p. 6.

¹⁶⁰ Jacques Derrida, « La Pharmacie de Platon », *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972, p. 72-197, p. 176.

domesticité du *logos* »¹⁶¹ permet la constitution d'une pureté identitaire relative au discours spéculatif :

La pureté du dedans ne peut [...] être restaurée qu'en *accusant* l'extériorité sous la catégorie d'un supplément, inessentiel et néanmoins nuisible à l'essence, d'un surplus qui *aurait dû* ne pas venir s'ajouter à la plénitude inentamée du dedans. La restauration de la pureté intérieure doit donc reconstituer, *réciter* – et c'est le mythe lui-même [...] – ce à quoi le *pharmakon* aurait dû ne pas se surajouter, venant ainsi la *parasiter littéralement* : lettre s'installant à l'intérieur d'un organisme vivant pour lui prendre sa *nourriture* et *brouiller* la pure audibilité d'une voix. Tels sont les rapports entre le supplément d'écriture et le *logos-zôon*. Pour guérir ce dernier du *pharmakon* et chasser le parasite, il faut donc remettre le dehors à sa place. Tenir le dehors dehors. Ce qui est le geste inaugural de la 'logique' elle-même¹⁶²

Cette logique de purification par l'exclusion du parasite se présente également dans le rituel antique qui consistait à sacrifier les *pharmakoï* pour guérir la cité, la collectivité – apparentée à celle du bouc émissaire, la figure du *pharmakos* souligne, comme celle du parasite, une ambiguïté relative à la frontière intérieur/extérieur, ici celle de la cité :

Le corps *propre* de la cité reconstitue donc son unité, se referme sur la sécurité de son for intérieur, se rend la parole qui la lie elle-même dans les limites de l'agora en excluant violemment de son territoire le représentant de la menace ou de l'agression extérieure. Le représentant représente sans doute l'altérité du mal qui vient affecter et infecter le dedans, y faisant imprévisiblement irruption. Mais le représentant de l'extérieur n'en est pas moins *constitué*, régulièrement mis en place par la communauté, choisi, si l'on peut dire, dans son sein, entretenu, nourri par elle, etc. Les parasites étaient, comme il va de soi, domestiqués par l'organisme vivant qui les héberge à ses propres dépens.¹⁶³

Tout comme c'est bien la cité, le lieu de l'hôte, qui constitue le *pharmakos* qu'elle expulse et sacrifie, le parasitisme de la métaphore ou de la littérature est un phénomène langagier, désigné par l'hôte parasité d'une communication univoque visée par le discours philosophique. Si le parasite – qu'il soit métaphore, littérature ou écriture – est représenté comme excédent ou perturbation (du sérieux, de l'univocité conceptuelle, d'une visée de vérité) dont l'exclusion

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 91.

¹⁶² *Ibid.*, p. 147.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 152. Notons la présence, dans cet extrait et dans le précédent, d'un paradigme organiciste indiqué par la formule « organisme vivant » et dont la présence dans un discours spéculatif, nous le verrons, sert tour à tour à défendre et à démanteler la notion d'une spécificité spéculative.

apparaît comme condition de l'identité spéculative, « [l]a cure par le *logos*, [...] cette annulation [...] doit faire appel à cela même qu'elle chasse, et au surplus qu'elle *met dehors* »¹⁶⁴, et la notation d'un parasite indésirable a effectivement recours à la métaphoricité même que le discours philosophique cherche à exclure pour atteindre la pureté discursive d'une univocité énonciative (apparentée au sérieux et au sens littéral) et conceptuelle (liée à une visée de vérité) :

Selon un schème qui dominera toute la philosophie occidentale, [...] la bonne [écriture] ne peut être désignée que dans la métaphore de la mauvaise. La métaphoricité est la logique de la contamination et la contamination de la logique.¹⁶⁵

Le statut parasitique de la métaphore comme de la littéarité et de l'écriture dans le discours philosophique relève donc de l'exclusion d'une altérité altérante, et cette exclusion, malgré la hiérarchisation (notamment celle entre discours sérieux et non-sérieux) et la discréditation (du discours littéraire, de l'écriture, etc.) qu'elle implique, est marquée par l'ambiguïté (analysée plus tôt à un niveau historique et étymologique) d'une mise en opposition qui est aussi une forme de relation, le discours spéculatif pouvant effectivement être conçu comme « continuous with the language of literature. [...] there is no conceptual expression without figure, and no intertwining of concept and figure without an implied story, narrative or myth »¹⁶⁶. Tout comme l'hôte, de par sa structure même, ne se définit que par rapport à un parasite, la pureté du discours spéculatif est fondée sur une métaphoricité (rattachée à une littéarité et à une écriture) qui problématise la frontière à partir de laquelle se construit sa spécificité spéculative, ainsi que l'altérité (métaphorique ou plus généralement parasitique) dont elle cherche à se distinguer :

le philosophe qui chasse les poètes de la Cité et prétend inaugurer la Philosophie dans son rapport à la vérité sur la base de cette excommunication est *aussi* celui qui pense par images, et qui n'hésite pas à introduire, aux moments cruciaux de son

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 147.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 172.

¹⁶⁶ J. Hillis Miller, « The Critic as Host », p. 443. Traduction proposée : « en continuité avec le langage de la littérature. [...] il n'y a pas d'expression conceptuelle sans figure, et aucun entrelacement du concept et de la figure qui n'implique une histoire, une narration ou un mythe ».

argumentation, un élément narratif ou imagé, irréductible aux développements réglés de la dialectique.¹⁶⁷

Nous tenterons à présent d'examiner plus spécifiquement ce en quoi la notion de parasitisme apparaît, dans ce type de discours, comme lieu d'articulation d'une frontière plus ou moins fragile entre l'identité spéculative et les discours (littéraires, figurés, non-sérieux) qu'elle considère être ses autres. Pour ce faire, il s'agira d'analyser la fonction et l'impact conceptuel de cette notion dans des énoncés spéculatifs, qu'elle se présente chez ces derniers à titre de trope ou de philosophème. Nous nous pencherons d'abord sur la présence de la métaphore du parasite chez le philosophe du langage J.L. Austin, qui l'introduit dans son discours afin d'exclure certains énoncés (notamment fictionnels et non-sérieux) de sa théorie générale et d'ériger, à partir de cette exclusion, une série d'oppositions conceptuelles tranchées par lesquelles son discours spéculatif se définit à la fois contre ses parasites et à travers eux. Nous verrons ensuite ce en quoi la lecture que propose Derrida du parasitisme austinien témoigne du passage d'un parasite métaphorique à un parasite conceptuel permettant de rendre compte des conditions langagières communes au discours théorique et à ceux qu'il cherche à exclure. Nous tenterons par ailleurs de montrer que, dans ces deux discours, la notion de parasitisme souligne l'articulation fragile d'une frontière, non seulement entre identité spéculative et altérité discursive, mais entre les deux (représentations) de traditions philosophiques majeures que sont la pensée analytique et la pensée continentale, dont la confrontation interlinguistique, manifeste dans la lecture derridienne d'Austin et poursuivie dans le débat entre Searle et Derrida, témoigne de l'enjeu plus général du parasitisme qu'est le rapport à l'étranger. Enfin, nous nous attarderons à la présence, chez J. Hillis Miller, du parasite comme concept permettant de penser les rapports non seulement entre identités discursives mais entre différentes lectures et approches théoriques.

¹⁶⁷ Philippe Sabot, *Philosophie et littérature. Approches et enjeux d'une question*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophies », 2002, p. 15-16.

2.2. Citation, non-sérieux et littérarité parasites : de la maladie énonciative à la structure langagière.

Afin de mieux comprendre le statut ambigu du parasite comme métaphore (et de la métaphore comme parasite) dans l'écriture philosophique, il s'agira de voir ce en quoi la présence de ce trope dans le discours spéculatif de J.L. Austin témoigne de la constitution conceptuelle d'une pureté langagière et d'une identité spéculative par l'exclusion d'une altérité langagière toujours relative, puisque nommée et donc incorporée, du moins métaphoriquement, par le discours théorique. Dans *How to Do Things with Words*, ouvrage posthume qui réunit les notes d'une série de conférences donnée à Harvard en 1955, Austin tente d'établir des critères définitionnels qui permettraient d'effectuer une distinction entre les usages performatifs du langage – « [which] do not "describe" or "report" or constate anything at all, are not "true" or "false" »¹⁶⁸ et dont l'énonciation « is the performing of an action »¹⁶⁹ – et les usages constatifs du langage, définis comme énonciations de « true or false statements »¹⁷⁰. Cette démarche s'inscrit dans une critique de ce qu'Austin nomme le « descriptive fallacy »¹⁷¹, soit le fait que les philosophes aient traditionnellement privilégié l'étude d'usages constatifs, dans l'optique ou « the buisness of a "statement" can only be to "describe" some state of affairs, or to "state some fact", which it must do either truly or falsely »¹⁷², et il s'agit donc pour Austin de remettre en question « an age-old assumption in philosophy – the asumption that to say something, at least in all cases

¹⁶⁸ J.L. Austin, *How to Do Things With Words*, Cambridge, Harvard University Press, coll. « William James lectures », 1962, p. 5. Traduction proposée : « [qui] ne "décrivent", ne "rapportent" ou ne constatent rien du tout, ne sont ni "vrais" ni "faux" ».

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 6. Traduction proposée : « est la performance d'une action ».

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 3. Traduction proposée : « déclarations vraies ou fausses ».

¹⁷¹ *Ibid.* Traduction proposée : « erreur descriptive ».

¹⁷² *Ibid.*, p. 1. Traduction proposée : « la fonction d'une "déclaration" ne peut être que de "décrire" un état de fait, ou de "déclarer un fait", ce qu'elle doit faire d'une manière soit vraie, soit fausse ».

worth considering, i.e. all cases considered, is always and simply to *state* something. »¹⁷³ Malgré sa volonté de donner une légitimité théorique aux énoncés performatifs, Austin situe son propre discours spéculatif dans l'ordre du constatif en admettant sa visée de vérité : « [w]hat I shall have to say here is neither difficult nor contentious; the only merit I should like to claim for it is that of being true »¹⁷⁴. La notion de vérité étant à la fois annoncée comme constitutive du discours d'Austin et de sa définition des énoncés constatifs, la distinction performatif/constatif concerne non seulement un problème conceptuel relatif à la philosophie du langage mais l'articulation d'une identité spéculative axée sur l'énonciation de vérités, opposée à des énoncés performatifs définis comme n'étant ni vrais ni faux. Afin d'isoler leur spécificité, Austin tente d'abord d'examiner ce en quoi les énoncés performatifs, à défaut de pouvoir être évalués comme vrais ou faux, peuvent être pensés comme réussis ou « not indeed false but in general *unhappy* »¹⁷⁵, substituant au critère vérité/fausseté « the doctrine of the *Infelicities* »¹⁷⁶. Pour ce faire, Austin dégage ce qu'il considère être les conditions nécessaires à la réussite d'un performatif et, lors de cet essai de définition, note un type d'infélicité qui affecterait à la fois les performatifs et les constatifs, et qu'il propose donc d'exclure de ses analyses subséquentes, dans la mesure où il cherche à préserver la distinction constatif/performatif :

as *utterances* our performatives are *also* heir to certain other kinds of ill which infect *all* utterances. And these [...], though again they might be brought into a more general account, we are deliberately excluding. I mean, for example, the following : a performative utterance will be *in a particular way* hollow or void if said by an actor on the stage, or if introduced in a poem, or spoken in soliloquy. This applies in a similar manner to any and every utterance – a sea-change in special circumstances. Language in such circumstances is in special ways – intelligibly – used not seriously,

¹⁷³ *Ibid.*, p. 12. Traduction proposée : « une présupposition philosophique vieille comme l'histoire – la présupposition qui dicte que dire quelque chose, du moins dans tous les cas dignes d'être considérés, i.e. tous les cas considérés, c'est toujours et simplement *constater* quelque chose. »

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 1. Traduction proposée : « ce que j'aurai à dire ici n'est ni difficile ni litigieux; le seul mérite que j'aimerais y attribuer est celui d'être vrai ».

¹⁷⁵ *Ibid.* Traduction proposée : « effectivement pas faux mais généralement *malheureux* ».

¹⁷⁶ *Ibid.* Traduction proposée : « la doctrine des *Infélicités* ».

but in ways *parasitic* upon its normal use – ways which fall under the doctrine of the *etiologies* of language. All this we are *excluding* from consideration.¹⁷⁷

Comme l'indique la présence des termes « ill » et « infect », c'est la définition biologique/pathologique du parasite qui est ici métaphoriquement adoptée par Austin, ainsi que son acception botanique, signifiée par le terme « *etiologies* », qui renvoie, en français et en anglais, à un affaiblissement concernant d'abord les plantes, puis les êtres humains¹⁷⁸. La métaphore austinienne du parasite s'inscrit donc dans un paradigme organiciste qui, hérité du XIX^{ème} siècle, tend à déshistoriciser le langage en le naturalisant : Austin conçoit effectivement le langage comme corps propice à être affaibli par la présence de parasites ici caractérisés par une certaine littéarité. Cette dernière, qu'elle soit comprise comme poétique (« introduced in a poem ») ou théâtrale (« on the stage »), se rattache à une notion de non-sérieux (« not seriously, but in ways *parasitic* ») qui la rapproche du personnage antique, parasite dramaturgique à la parole bouffonne. Ce rapprochement entre littéarité et non-sérieux, « joking or writing poetry »¹⁷⁹, traverse le texte d'Austin, qui semble les voir comme éléments équivalents (ou du moins substituables), ce dont témoigne leur juxtaposition récurrente: « "in saying "p" I was

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 21-22. Pour la traduction, voir annexe 14.

¹⁷⁸ En anglais, le terme « etiolate » appartient avant tout au lexique de la botanique, où il renvoie au fait de « cause (a plant) to develop with reduced levels of chlorophyll [...], causing bleaching of the green tissues, elongated internodes, weakened stems, deficiencies in vascular structure, and abnormally small leaves », avant de s'étendre à la définition médicale « [t]o become pale or paler ; (also) to become physically weak or sickly » (« etiolate, v. », *Oxford English Dictionary. The definitive record of the English language* [en ligne], page consultée le 17 novembre 2014, [url : <http://www.oed.com/view/Entry/64847>]. Le terme est issu du français « étioier » qui, de même, renvoie d'abord au phénomène qui rend « une plante grêle et décolorée en la faisant pousser dans un endroit obscur et en la privant d'air » puis, dans un contexte médical, au fait de « [r]endre une personne chétive et pâle en la faisant vivre dans un endroit où la lumière et l'air lui arrivent d'une manière insuffisante ». (*Dictionnaire de l'Académie française* [en ligne], 8^{ème} édition, page consultée le 17 novembre 2014, [url : <http://atilf.atilf.fr/academie.htm>].

¹⁷⁹ J.L. Austin, *How to Do Things With Words*, p. 105. Traduction proposée : « plaisanter ou écrire de la poésie ».

joking" or "acting a part" or "writing poetry" »¹⁸⁰. De même, tout comme le signalait Derrida à propos du statut de la métaphore dans la tradition philosophique, le parasite comme trope est, chez Austin, indissociable d'une conception du trope comme parasite qui présuppose une séparation entre sens propre et sens figuré – les « *non-literal uses of language* »¹⁸¹ se trouvent effectivement rapprochés du « joking (and other *non-serious* uses of language) »¹⁸², ce qui établit une logique par laquelle le sens propre est sérieux, tandis que l'usage littéraire ou figuré du langage est assimilable à la plaisanterie :

Surely the words must be spoken "seriously" and so as to be taken "seriously" ? This is, though vague, true enough in general – it is an important commonplace in discussing the purport of any utterance whatsoever. I must not be joking, for example, nor writing a poem.¹⁸³

C'est par cette association du parasite littéraire et du non-sérieux, ainsi que par l'exclusion théorique de ces deux composantes que se constitue, dans *How to Do Things with Words*, l'idée de langage ordinaire et de contexte énonciatif normal :

we may speak of [...] "the use of language in poetry". [...] For example, if I say "Go and catch a falling star" [...]. These are *aetiologies*, *parasitic uses*, etc., *various "not serious" and "not full normal" uses*. *The normal conditions of reference may be suspended*, or no attempt to make you do anything, as Walt Whitman *does not seriously* incite the eagle of liberty to soar.¹⁸⁴

À partir du privilège qu'il accorde à une normalité énonciative et contextuelle, Austin envisage aussi la citation comme parasitisme langagier étioquant : « the possibility of "etiolation" as it occurs when we use speech in acting, fiction and poetry, quotation and recitation. »¹⁸⁵ La citation/réitérabilité du langage, puisqu'elle implique la possibilité d'un déplacement contextuel

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 104. Traduction proposée : « "en disant "p" je plaisantais" ou "je jouais un rôle" ou "j'écrivais de la poésie" ».

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 122. Traduction proposée : « usages *non-littéraires* du langage ».

¹⁸² *Ibid.* Traduction proposée : « la plaisanterie (et autres usages *non-sérieux* du langage) ».

¹⁸³ *Ibid.*, p. 9. Pour la traduction, voir l'annexe 15.

¹⁸⁴ *Ibid.* Nous soulignons. Pour la traduction, voir l'annexe 16.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 92 (note en bas de page). Traduction proposée : « la possibilité d'"étiolement" telle qu'elle advient quand nous utilisons la parole en jouant un personnage, en fiction et en poésie, citation et récitation. »

qui complique la distinction performatif/constatif (« the *same* sentence is used on different occasions of utterance in *both* ways, performative and constative »¹⁸⁶), est considérée comme anormale et se trouve donc, avec la littérarité non-sérieuse, exclue de l'analyse austinienne.

L'énonciation normale est donc avant tout, chez Austin, sérieuse et littérale, ce qui la distingue du parasite littéraire (poétique/théâtral) et citationnel. Cette opposition entre langage normal/contexte ordinaire et parasitisme littéraire/citationnel est toutefois brouillée à plusieurs niveaux. Puisque les usages parasitiques du langage peuvent « infect *all* utterances », la spécificité et la pureté conceptuelles du contexte énonciatif normal est d'emblée mise en doute par une vulnérabilité générale du langage face aux parasites :

we could be issuing any of these utterances, as we can issue an utterance of any kind whatsoever, in the course, of example, of *acting a play or making a joke or writing a poem* – in which case of course *it would not be seriously meant* and we shall not be able to say that we seriously performed the act concerned. [...] *Considerations of this kind apply to any utterance at all, not merely to performatives.*¹⁸⁷

Compte tenu de cette vulnérabilité générale (« infelicity is an ill to which *all* acts are heir »¹⁸⁸), l'infélicité parasitique, quoiqu'elle s'articule dans un contexte théorique où Austin tente de définir la spécificité des énoncés performatifs, met en cause la frontière qui permet de les distinguer d'énoncés constatifs. Le brouillage de cette frontière, s'il est admis par Austin au fil de sa théorie, n'est toutefois pas directement généré par la possibilité d'un parasitisme généralisé : ce n'est qu'après plusieurs tentatives de distinctions fondées sur l'exclusion de ce parasitisme que le théoricien renonce au « belief in the dichotomy of performatives and constatives, which we see has to be abandoned »¹⁸⁹, et le passage à une théorie des actes de langages, dont l'esquisse

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 67. Traduction proposée : « la *même* phrase est utilisée à des occasions différentes des *deux* manières, performative et constative ».

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 228. Nous soulignons. Pour la traduction, voir l'annexe 17.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 18. Traduction proposée : « l'infélicité est une maladie dont *tous* les actes sont héritiers ».

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 150. Traduction proposée : « une croyance en la dichotomie des performatifs et des constatifs qui, nous le voyons, doit être abandonnée ».

constitue l'ouverture finale de *How to Do Things with Words*, reste axé sur les « normal conditions of reference » que délimitent l'exclusion du parasite. Cette impossibilité de distinguer le constatif du performatif met également en péril l'opposition entre, d'une part, la félicité performative et la vérité constative et, d'autre part, l'infélicité performative et la fausseté constative. Avec le désamorçage de la frontière performatif/constatif, c'est donc la notion de vérité, fondement de la spécificité du discours théorique d'Austin comme de la constitution traditionnelle d'une identité énonciative philosophique, qui se trouve déstabilisée, et ce brouillage, s'il n'est pas explicitement attribué au parasitisme, est annoncé par la généralité contagieuse de ce dernier : « the ills that have been found to afflict statements can be precisely paralleled with ills that are characteristic of performative utterances »¹⁹⁰.

C'est précisément la persistance de l'exclusion austinienne d'un parasitisme général que Derrida problématise dans « Signature événement contexte »¹⁹¹, article qui marque le passage du statut du parasite comme trope à celui de concept permettant d'aborder le langage dans sa structure. Cette lecture derridienne ne traite toutefois ni du non-sérieux ni de la théâtralité et aborde plutôt le versant citationnel du parasitisme – quoique Derrida n'annonce ni ne justifie explicitement sa restriction de la notion à la citation, cette dernière lui permet d'aborder la question du parasitisme langagier en évitant des oppositions et catégorisations génériques préalables (discours littéraire/ordinaire, énoncé sérieux/ non-sérieux, littéral/figuré), distinctions qui se trouvent justement défaites, ou du moins fragilisées, par l'indétermination contextuelle qu'implique la citationnalité – « citing something decenters it. [...] It transports, transposes. It

¹⁹⁰ J.L. Austin, « Performative Utterances », *Philosophical Papers*, Londres, Oxford University Press, 1961, p. 220-239, p. 236. Traduction proposée : « les maux qui se sont révélés comme affectant les constats correspondent précisément aux maux caractéristiques des énoncés performatifs. »

¹⁹¹ Jacques Derrida, « Signature événement contexte », *La Communication. Actes du XV^e congrès de l'association des sociétés de philosophie de langue française. Université de Montréal, Montréal, Éditions Montmorency, 1973, p.49-76, p. 51.*

shifts. »¹⁹² Par ailleurs, si la notion de parasitisme s'applique chez Austin au langage parlé (il s'agit bien de « speech act » et de « speech situation »¹⁹³), la lecture qu'en propose Derrida témoigne d'un glissement de la parole à l'écriture – comme dans « La Pharmacie de Platon », Derrida effectue dans sa lecture d'Austin un rapprochement entre parasitisme et écriture tout en situant cette mise en lien comme geste propre à la tradition philosophique : « c'est aussi comme un "parasite" que l'écriture a toujours été traitée par la tradition philosophique, et le rapprochement n'a ici rien de hasardeux »¹⁹⁴. Ce passage de la parole à l'écrit est notamment explicable par la perspective citationnelle du parasite qu'adopte Derrida, la citationnalité étant bien inhérente à la notion derridienne d'« écriture comme structure itérative »¹⁹⁵. Il importe donc de souligner que le parasite dont il est question dans la lecture derridienne d'Austin diffère profondément du parasite austinien que nous venons de décrire.

Malgré ces écarts définitionnels, le parasite se présente, chez Austin et Derrida, comme élément relatif à un processus d'exclusion et à une remise en question des frontières du discours spéculatif. L'exclusion du parasite, explicite chez Austin, est effectivement le phénomène à partir duquel Derrida analyse la conceptualisation d'un parasite superflu et omissible comme geste théorique consistant à « exclure ce risque [des infélicités], au nom d'une régulation idéale, comme risque accidentel, extérieur, et ne nous apprenant rien sur le phénomène de langage considéré. »¹⁹⁶ L'exclusion austinienne du parasite est problématique dans la mesure où sa généralité est admise d'emblée, le parasitisme étant à la fois présenté comme « ill which infect[s]

¹⁹² Constantine V. Nakassis, « Para-s/cite. Part I. The Parasite. », *Semiotic Review* [en ligne], vol. I, mai 2013, p. 14 (page consultée le 10 mars 2015). [url : http://www.semioticreview.com/pdf/parasites/nakassis_theparasite.pdf]. Traduction proposée : « citer une chose la décentre. [...] Cela transporte, transpose. Ça remue. »

¹⁹³ J.L. Austin, *How to Do Things with Words*, p. 52 (pour les deux citations). Traductions proposées : « acte de langage » et « situation énonciative ».

¹⁹⁴ Jacques Derrida, « Signature événement contexte », p. 70.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 59.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 68.

all utterances » et comme « sea-change in special circumstances », soit comme phénomène langagier général qui est toutefois abordé comme anormal (« *parasitic upon [language's] normal use* »). Même si on envisage le caractère contagieux du parasite austinien comme possible plutôt que nécessaire, l'exclusion théorique de ce phénomène reste frappante compte tenu de la généralité, indiquée par Austin à plusieurs reprises, de cette possibilité – à partir de cette ambiguïté aux apparences contradictoires, Derrida propose de lire le parasitisme austinien comme « prédicat essentiel ou comme *loi* »¹⁹⁷, soit comme « risque [...] *toujours* possible – [...] possibilité nécessaire »¹⁹⁸. Si la notion de normalité énonciative et contextuelle se constitue, chez Austin, par le biais de l'exclusion de formes anormales (parasitaires)¹⁹⁹, cette opposition normal/anormal est également relativisée par la généralité d'un parasitisme compris comme loi ou possibilité nécessaire – d'où le fait que Derrida interroge la présence, chez Austin, d'un concept de « langage "ordinaire" défini par l'exclusion de la loi même du langage »²⁰⁰. Tout comme c'est l'identification du parasitisme langagier comme anormal qui justifie l'exclusion austinienne, c'est en soulignant sa dimension générale que Derrida propose de considérer le parasitisme non seulement comme possibilité nécessaire dont l'exclusion permet d'établir une notion de langage normal, mais comme condition de possibilité de toute énonciation, structure langagière fondamentale :

Qu'en est-il du *parasitage* ? [...] la généralité du risque admise par Austin *entoure-t-elle* le langage comme une sorte de *fossé*, de lieu de perdition externe dans lequel la locution pourrait toujours ne pas sortir, qu'elle pourrait éviter en restant chez soi, à l'abri de son essence ou de son telos ? Ou bien ce risque est-il au contraire sa

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 68.

¹⁹⁸ *Ibid.*

¹⁹⁹ Selon Derrida, « [Austin] insiste sur le fait que cette possibilité reste *anormale, parasitaire*, [...] le concept de l'"ordinaire", donc de "langage ordinaire" auquel il fait alors recours est bien marqué par cette exclusion. » (*Ibid.*, p. 69.)

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 70.

condition de possibilité interne et positive ? ce dehors son dedans ? la force même et la loi de son surgissement ?²⁰¹

Cette conception du parasite comme possibilité nécessaire se rapproche de la réinsertion du tiers dans la logique antagoniste de Lupasco, où « [t]out système, toute structure impliquent, afin qu'ils soient possibles et réalisables, des potentialités et des actualisations antagonistes »²⁰² – dans les deux cas, la contradiction possible/nécessaire est abolie au profit d'une loi générale comprise comme potentialité²⁰³.

L'utilisation, par Derrida, de termes relatifs au parasitage ne consiste donc pas simplement en une figure de style et marque plutôt un statut intermédiaire entre le parasite comme trope – la métaphore filée du parasite austinien, qui se prolonge dans une métaphoricité organiciste du langage présente dans l'idée « d'exténuation, [...] d'agonie du langage »²⁰⁴ – et comme phénomène permettant de penser l'entreprise spéculative même dans son rapport aux éléments venant menacer sa spécificité énonciative notamment univoque :

Est-ce qu'en excluant la théorie générale de ce parasitage structurel, Austin, qui prétend pourtant décrire les faits et les événements du langage ordinaire, ne nous fait pas passer pour de l'ordinaire une détermination téléologique et éthique (univocité de l'énoncé [...] – présence à soi d'un contexte total [...], etc.) ?²⁰⁵

Puisque cet article aborde spécifiquement le phénomène de la citation(nalité) – englobée, avec la littérarité et le non-sérieux, par la métaphore austinienne du parasite – , le parasitage apparaît aussi chez Derrida à titre de concept permettant d'aborder l'itérabilité comme composante langagière structurelle et condition de possibilité de toute énonciation, et de « poser la structure

²⁰¹ *Ibid.*

²⁰² Stéphane Lupasco, *La Tragédie de l'énergie. Philosophie et sciences du 20^e siècle*, p. 49.

²⁰³ En effet, selon Lupasco, « toute loi, générale ou particulière, est une potentialité du comportement des événements. Cette nouvelle conception l'arrache à qui sait quel domaine transcendant et séraphique et la ramène au sein même des faits dont elle constitue la zone potentielle, cependant que les faits en constituent la zone d'actualisation. » (*Ibid.*, p. 72).

²⁰⁴ Jacques Derrida, « Signature événement contexte », p. 69.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 70.

graphématique générale de toute communication »²⁰⁶. En tant que structure, le parasitisme viendrait neutraliser l'aporie constatif/performatif qui avait incité Austin à abandonner ces catégories – selon Derrida, la distinction de ces deux types d'énonciation ne reste possible que dans le cadre d'une logique parasitaire qui permettrait de dégager la « spécificité relative »²⁰⁷ des effets performatifs comme des « effet[s] de langue ordinaire »²⁰⁸, dans une perspective où

ces effets n'excluent pas ce qu'en général on leur oppose terme à terme, le présupposent au contraire [...] comme l'espace général de leur possibilité. [...] [C]et espace général, c'est d'abord l'espacement comme disruption de la présence dans la marque, ce que j'appelle ici l'écriture.²⁰⁹

Tout comme celui de la métaphore, le parasitisme de cette citationnalité générale disloque la notion de « chez soi » locutoire comme celle de lieu ou de contexte d'origine (et donc celle de lieu/contexte étranger), et cette (ré)itérabilité parasitique dévoile une vulnérabilité de l'hôte (ici, le langage) qui brouille l'extériorité (ou anormalité) du déplacement citationnel – selon Constantine V. Nakassis, c'est à partir de ce brouillage qu'est rendue possible l'expulsion du parasite et la volonté de constituer un langage pur, hôte dénué de parasite citationnel ou métaphorique:

[T]he citation is already anticipated by the cited event that precedes it; that is, the parasite is always already *in* the host. It is precisely this outside-on-the-inside that provokes and justifies the policing of this border, [...] the anxious need to protect and reconstitute what is always impossible, the host without its parasites.²¹⁰

Dans *How to Do Things with Words*, le parasite prend la forme d'un trope par lequel Austin tente de construire la notion de « normal conditions of reference » en excluant une série de phénomènes (littérarité, citation, non-sérieux) qui participent à l'ambiguïté de la frontière qu'il veut établir entre constatifs et performatifs, et il atteint, chez Derrida, un statut presque

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 73.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 73.

²⁰⁸ *Ibid.*

²⁰⁹ *Ibid.*

²¹⁰ Constantine V. Nakassis, « Para-s/cite. Part I. The Parasite. », p. 3-4. Pour la traduction, voir l'annexe 18.

conceptuel qui permet de penser l'itérabilité générale dans laquelle s'inscrit tout langage. Si, comme l'indique Paul Ricoeur, « [i]l y a philosophème parce qu'un concept peut être actif en tant que pensée dans une métaphore »²¹¹, la présence même du parasite comme trope chez Austin est également envisageable comme lieu d'une réflexion détournée sur le langage dévoilant un « discours spéculatif [qui] a sa *possibilité* dans le dynamisme sémantique de l'énonciation métaphorique »²¹² tout en ayant « sa *nécessité* en lui-même, dans la mise en œuvre des ressources d'articulation conceptuelle »²¹³. Dans cette optique, toute métaphore présente dans un discours spéculatif révèle la constitution de ce dernier dans cette tension entre, d'une part, possibilité métaphorique et, d'autre part, nécessité d'une spécificité conceptuelle. Toutefois, dans le contexte des discours d'Austin et de Derrida, la métaphore du parasite, parce qu'elle implique une possibilité nécessaire, brouille cette distinction entre possibilité métaphorique et nécessité conceptuelle, parasitage et langage univoque. La perturbation de ces frontières identitaires, tout comme la notion de loi possible/possibilité nécessaire, rapproche le parasite derridien du tiers inclus – d'où le fait que Nakassis propose de lire la citationnalité comme tiers potentiel venant relativiser l'identité de toute énonciation : « citationality is the Thirdness of a First, the law that all signs must be *able* to be cited, even if they happen, in any particular context, not to be. »²¹⁴ Chez Austin et Derrida, la métaphore, comme (le) parasite, se trouve interrogée par le discours spéculatif, mais c'est aussi le statut de ce dernier qui se voit mis en cause par la métaphore qui vient le parasiter – tout comme le parasite austinien venait fragiliser la frontière entre félicité et vérité, performatif et constatif, l'écriture/itérabilité, parasite derridien, désamorçait l'idée de vérité

²¹¹ Paul Ricoeur, « Métaphore et discours philosophique », *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », p.323-399, p. 371.

²¹² *Ibid.*, p. 375.

²¹³ *Ibid.*

²¹⁴ Constantine V. Nakassis, « Para-s/cite. Part I. The Parasite. », p. 4. Traduction proposée : « la citationnalité est le Tiers d'un Premier, la loi qui dicte que tous les signes sont *aptés* à être cités même si, dans un contexte particulier, ils ne le sont pas. »

(« [l]’écriture [...] ne donne pas lieu, "en dernière instance", à un déchiffrement herméneutique, au décryptage d’un sens ou d’une vérité »²¹⁵) comme celle d’« univocité de l’énoncé ». Dans les deux cas, la notion de parasitisme participe à une mise en crise de l’activité/identité philosophique même et de la visée de vérité par laquelle elle se définit.

2.3. Exclusion métaphorique, hiérarchisation méthodologique : le parasite, du trope au philosophème.

Au niveau du texte philosophique, l’enjeu du parasitisme textuel (jusqu’ici défini comme métaphorique, non-sérieux, littéraire ou citationnel) est donc bien l’identité même du discours qui l’incorpore : compris comme possibilité nécessaire, le parasite apparaît effectivement, chez Austin et Derrida, comme fragilisation d’un discours spéculatif qui constitue sa spécificité, envisageable comme visée de vérité, par le biais d’une univocité énonciative et conceptuelle. C’est cette menace que le philosophe du langage John Searle cherche à enrayer dans sa critique virulente de l’article de Derrida, en affirmant que ce dernier a mal compris le statut de la métaphore du parasite dans sa lecture d’Austin²¹⁶. Afin de défendre cette idée et de restituer la spécificité du discours spéculatif, Searle adopte deux stratégies possiblement contradictoires.

La première consiste en une interprétation (méthodo)logique selon laquelle l’exclusion austinienne du parasite serait stratégique plutôt qu’ontologique : « Austin’s exclusion of these parasitic forms from consideration in his preliminary discussion is a matter of research strategy;

²¹⁵ Jacques Derrida, « Signature événement contexte », p. 75.

²¹⁶ « Derrida has completely mistaken the status of Austin’s exclusion of parasitic forms of discourse from his preliminary investigations of speech acts. » (John R. Searle, « Reiterating the Differences : a Reply to Derrida », *Glyph I. John Hopkins Textual Studies*, Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press, 1977, p. 198-208, p. 204). Traduction proposée : « Derrida s’est complètement trompé quant au statut de l’exclusion des formes de discours parasitaires que propose Austin dans son investigation préliminaire des actes de langage. »

[...] but it is not a metaphysical exclusion »²¹⁷. Cette proposition est, selon Searle, d'autant plus justifiée qu'elle répond à une subordination logique du parasite langagier à son hôte, le langage normal :

such utterances are "parasitical" on the standard cases [...]. The existence of the pretend form of the speech act is logically dependent on the possibility of the nonpretended speech act [...], and in that sense the pretended forms are *parasitical* on the nonpretended forms.²¹⁸

Ici, Searle resitue l'usage austinien du parasite comme métaphore, ce qui est notamment indiqué par les guillemets²¹⁹ puis la mise en italiques de « parasitical », et propose de voir, dans cette métaphore, la désignation d'une relation de dépendance qui, nous l'avons vu, est une caractéristique récurrente dans l'évolution définitionnelle et la circulation lexicale du terme. Les deux éléments typographiques signalent également une mise à distance par laquelle Searle situe son discours comme littéral – les marques typographiques isolant l'usage autre, figuré – et cette dynamique est soulignée par son recours à des exemples tirés du champ mathématique, qui appuient simultanément l'idée de subordination/dépendance logique et la visée de vérité univoque (soit l'autorité objective et le statut de « serious literal speech »²²⁰) du discours spéculatif de Searle :

The sense in which, for example, fiction is parasitic on nonfiction is the sense in which the definition of the rational numbers in number theory might be said to be parasitic on the definition of the natural numbers, or the notion of one logical constant in a logical system might be said to be parasitic on another, because the former is defined in terms of the latter.²²¹

²¹⁷ *Ibid.*, p. 205. Traduction proposée : « Si Austin exclut ces formes parasitaires de ce qu'il choisit de considérer dans son rapport préliminaire, c'est une question de stratégie de recherche ; [...] mais il ne s'agit pas d'une exclusion métaphysique ».

²¹⁸ *Ibid.* Pour la traduction, voir l'annexe 19.

²¹⁹ Les guillemets ne sont effectivement pas utilisés pour citer Austin, qui utilise le terme « parasitic ».

²²⁰ *Ibid.*, p. 202. Traduction proposée : « discours littéral sérieux ».

²²¹ *Ibid.*, p. 205. Pour la traduction, voir l'annexe 20.

Dans *Limited Inc*²²², article qui répond à la *Reply* de Searle²²³, Derrida refuse cette distinction entre méthodologie et métaphysique en réitérant l'impact conceptuel du parasitisme citationnel : l'itérabilité étant « essentielle et nécessaire, *comme possibilité* (et même si elle est possible de ce qu'on appelle *négativement* l'absence, l'"infelicity", le parasite, le non-sérieux, [...] etc.) »²²⁴, son exclusion est à la fois « illégitim[e] »²²⁵ (puisqu'elle cherche à contrer une loi structurelle) et impossible, « fût-ce "stratégiquement" [...]. Car cette racine est double et on ne peut arracher ce qui produit le "parasite" sans arracher le "propre". »²²⁶ Le débat témoigne ainsi, d'emblée, d'un passage qui est aussi une lutte entre un parasite métaphorique (chez Searle, l'usage figuré du terme et la fonction analogique qu'il y voit) et un parasite conceptuel (que Derrida définit principalement par ses composantes structurelles/implications/relation (onto)logiques). L'impact conceptuel du parasite derridien est également souligné par la reprise de la structure de réciprocité inhérente à la relation parasite/hôte : Derrida pose, afin de contrer la notion de subordination impliquée par le principe de dépendance logique de Searle, un rapport de réciprocité et de vulnérabilité entre les énoncés standards et les énoncés parasites – si ces derniers « ne peuvent être "pretended" que dans la mesure où le so-called "standard" qui s'y reproduit, mime, simule, parasite, etc., y est reproduit [...], parasité *comme* standard reproductible, etc.,

²²² Jacques Derrida, *Limited Inc. : a,b,c...* [supplément à *Glyph 2*], Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press, 1977.

²²³ Désigné dans *Limited Inc.* comme « Sarl », acronyme pour « Société à responsabilité limitée », dans l'optique d'une contestation des notions d'auteur/signataire et d'intentionnalité comme origines de l'énonciation.

²²⁴ *Ibid.*, p. 20.

²²⁵ *Ibid.*, p. 39.

²²⁶ *Ibid.*, p. 62.

parasitable »²²⁷, un « acte standard dépend autant de la possibilité d'être répété, [...], cité, joué, simulé, parasité, etc. »²²⁸

L'analogie mathématique et la distinction méthodologie/métaphysique de Searle font aussi problème dans l'optique où, comme le suggère Ricoeur, « [l]a prétention de tenir l'analyse sémantique dans une sorte de neutralité métaphysique exprime seulement l'ignorance du jeu simultané de la métaphysique inavouée et de la métaphore »²²⁹. Cette « métaphysique inavouée » constitue la deuxième stratégie de Searle, soit une valorisation des notions de langage sérieux et de contexte ordinaire qu'il tente de rétablir « in a perfectly straightforward sense »²³⁰, et qui sous-tend la relation logique par laquelle les « standard cases » précèdent les formes parasites²³¹. Si Searle définit le parasitisme comme relation de dépendance logique, celle-ci est effectivement marquée par un jugement de valeur relatif à la notion de discours sérieux : « [i]n the case of the distinction between fiction and nonfiction, the relation is one of *logical dependency*. One could not have the concept of fiction without the concept of *serious discourse*. »²³² Cette priorisation du discours sérieux, qui viendrait justifier le choix méthodologique d'Austin, est indissociable de l'association, chez Searle, entre antécédence logique et sérieux : « Austin correctly saw that it was necessary to hold in abeyance one set of questions, about parasitic discourse, until one has

²²⁷ *Ibid.*, p. 62.

²²⁸ *Ibid.*, p. 64. Cette citation, comme la précédente, marque l'indétermination d'une frontière aussi bien linguistique (puisque « so-called », comme plusieurs autres termes anglais, n'est pas typographiquement signalé) que conceptuelle (c'est bien le discours de Searle qui est ici imité « *comme standard reproductible, [...] parasitable* »).

²²⁹ Paul Ricoeur, « Métaphore et discours philosophique », p. 362.

²³⁰ John R. Searle, « Reiterating the Differences : a Reply to Derrida », p. 205. Traduction proposée : « de manière simple, claire et nette ».

²³¹ Derrida souligne cette tension entre priorité logique et « les effets d'évaluation (valorisation/dévalorisation) massivement présents aussi bien chez Austin que chez Searle. [...] Quel logicien, quel théoricien en général aurait-il osé dire : B dépend logiquement de A, donc B est parasite, non-sérieux, anormal, etc. ? » Dans *Limited Inc. : a,b,c...* [supplément à *Glyph 2*], p. 64.

²³² John R. Searle, « Reiterating the Differences : a Reply to Derrida », p. 207. Nous soulignons. Traduction proposée : « pour ce qui est de la relation entre fiction et non-fiction, la relation en est une de *dépendance logique*. On ne pourrait pas avoir le concept de fiction sans concept de *discours sérieux*. »

answered a *logically prior set of questions about "serious" discourse.* »²³³ Dans cette perspective, le parasite apparaît comme altération d'une norme à laquelle il est subordonné, détournement d'autant moins menaçant qu'il est précédé par ce dont il dérive, origine qui, chez Searle, prend à la fois la forme du discours sérieux (« [p]arasitism [...] is a modification of the rules of serious discourse »²³⁴) et du contexte ordinaire, puisque les énoncés parasitiques « are *not produced in ordinary circumstances* »²³⁵, contrairement aux « *standard cases* [...]». We do not [...] hold the actor responsible today for the promise he made on stage [...] in the way that we *normally* hold people responsible for their promises »²³⁶. La part « inavouée » que Ricoeur propose de lire dans toute métaphysique peut aussi être comprise comme ce que Derrida nomme l'« inconscience structurelle »²³⁷ de toute énonciation – selon ce dernier, la théorie des speech acts « paraît même construite pour tenir à distance l'hypothèse d'un tel Inconscient, comme d'un grand Parasite. »²³⁸ Le parasite apparaît donc ici comme inconscience condamnée par « le verrou de sécurité [...] à l'intérieur du système »²³⁹, phénomène par lequel tout énoncé présente la vulnérabilité « de significations ouvertes au grand parasitage »²⁴⁰. Or, pour Derrida, ce que les discours d'Austin et

²³³ *Ibid.*, p. 205. Nous soulignons. Traduction proposée : « Austin a bien vu qu'il était nécessaire de suspendre une série de questions relatives au discours parasitaire, jusqu'à ce que les *questions logiquement antécédentes qui se rapportent au discours "sérieux" aient trouvé réponse.* »

²³⁴ *Ibid.*, p. 206. Traduction proposée : « le parasitisme [...] est une modification des règles du discours sérieux ».

²³⁵ *Ibid.*, p. 202. Nous soulignons. Traduction proposée : « qui ne sont *pas produits dans des circonstances ordinaires* »

²³⁶ *Ibid.*, p. 204. Nous soulignons. Traduction proposée : « *cas standards* [...]. On ne [...] considère pas l'acteur comme responsable aujourd'hui de la promesse qu'il a effectuée sur scène [...] de la même façon dont on considère *normalement* les gens comme responsables de leurs promesses. » Notons que le parasitisme dont il est principalement question chez Searle n'est pas l'itérabilité, mais bien la fiction/littérarité, énoncés « produced on a stage or in a fictional text » (« produits sur scène ou dans un texte fictif »).

²³⁷ Jacques Derrida, *Limited Inc. : a,b,c...* [supplément à *Glyph 2*], p. 45

²³⁸ *Ibid.*

²³⁹ *Ibid.*

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 48.

de Searle « interdis[en]t de *prendre au sérieux* »²⁴¹, ce verrou que « Signature événement contexte » visait à « faire apparaître (et sauter) »²⁴², c'est

[n]on seulement l'Inconscient comme le grand Parasite de tout modèle idéal de speech act (simple, sérieux, littéral, strict, etc.), mais l'Inconscient comme un parasite qui déjoue, en le parasitant, jusqu'au concept de parasite tel qu'il a cours dans la stratégie théorique préconisée par Austin ou par Searle.²⁴³

La portée conceptuelle du parasite derridien est donc multiple. D'une part, la notion de parasite désigne une itérabilité qui « altère, elle parasite et contamine ce qu'elle identifie et permet de répéter, elle fait qu'on [...] dit autre chose que ce qu'on dit *et voudrait dire* »²⁴⁴, et qui

ne laisse intacte aucune des oppositions philosophiques qui règlent l'abstraction idéalisante (par exemple sérieux/non-sérieux, littéral/métaphorique ou ironique, propre/parasitaire, strict/non-strict, etc.). L'itérabilité brouille *a priori* la limite linéaire qui passerait entre ces valeurs opposées, elle la "corrompt" si l'on veut, la contamine ou la parasite elle-même en tant que limite. [...] Même si elle *ne faisait que menacer* d'un parasitage toujours possible, cette menace est inscrite *a priori* dans la limite.²⁴⁵

D'autre part, le parasite renvoie dans *Limited Inc.* au phénomène d'inconscience verrouillée par les discours d'Austin et de Searle, et permet de penser non seulement le « verrou » mais la déconstruction même en tant que processus qui « le fai[t] apparaître (et sauter) ». Face à la remarque de Searle selon laquelle, entre Austin et Derrida, « the confrontation never quite takes place »²⁴⁶, Derrida propose effectivement d'envisager ce « never quite » comme étant inhérent au statut parasitaire de son approche :

la définition du parasite, c'est de n'être jamais simplement *extérieur*, de ne pouvoir être exclu ou tenu dehors, hors du prétendu corps propre, hors de la table ou de la maison prétendûment domestiques. Il y a parasitage quand le parasite [...] en vient à vivre *de la vie* du corps qu'il parasite – et qui réciproquement, jusqu'à un certain point, l'incorpore, lui offre, bon gré malgré, l'hospitalité : a de la place pour lui même

²⁴¹ *Ibid.*, p. 45

²⁴² *Ibid.*

²⁴³ *Ibid.*, p. 45-46.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 33.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 42.

²⁴⁶ John R. Searle, « Reiterating the Differences : a Reply to Derrida », p. 198. Traduction proposée : « la confrontation n'a pas tout à fait lieu ».

s'il ne veut pas simplement la lui donner. Le parasite alors "takes place". Et au fond, ce qui violemment "takes place", prend place ou a lieu, c'est toujours *un peu* un parasite. *Never quite* taking place fait alors partie de sa performance, de la réussite de son événement et de son avoir-lieu.²⁴⁷

Le parasite derridien témoigne donc du passage d'un usage métaphorique à une notion comprise comme objet d'analyse (« [l]a structure parasitaire est celle que je tente d'analyser partout sous les noms d'écriture, de marque, [...] de différance, de greffe, d'indécidable, de supplément, de pharmakon »²⁴⁸) et comme méthode consistant à déconstruire les valeurs de sérieux et de normalité, les manières dont « le sérieux, ou le littéral, ou le strict, vienne[nt] régler la *valeur* du discours théorique lui-même »²⁴⁹. Ainsi, comme le note Nakassis, « "[p]arasite" [...] is not simply a term within this hierarchically ordered grid of binaries [...]. It is also an analytic within Derrida's reading of that grid. »²⁵⁰ La notation derridienne d'un parasitisme de la déconstruction sous-tend, d'une part, un questionnement relatif au statut spéculatif des discours d'Austin et de Searle : « en quoi le discours philosophique traditionnel, et singulièrement celui de la théorie des speech acts, relève-t-il de la fiction ? »²⁵¹ Elle situe, d'autre part, l'écriture même de Derrida comme « parasite [qui] parasite les limites qui assurent la pureté des règles »²⁵², ou encore comme « fiction (parasite) [qui] peut toujours retraverser, remarquer *tout* autre type d'itération »²⁵³, en l'occurrence celles de l'article de Searle. Tout comme dans sa définition austinienne, le parasitisme de la démarche derridienne prend la forme d'une déstabilisation, par le biais d'une littérarité/fictionnalité/itérabilité, des notions de vérité (sous-tendue par une fixité conceptuelle/contextuelle) et de sérieux (rattaché à une autorité du langage littéral) qui

²⁴⁷ Jacques Derrida, *Limited Inc. : a,b,c...* [supplément à *Glyph 2*], p. 62.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 75.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 43.

²⁵⁰ Constantine V. Nakassis, « Para-s/cite. Part I. The Parasite. », p. 3. Traduction proposée : « "parasite" n'est pas simplement un terme dans ce schéma binaire hiérarchiquement ordonné [...]. Il s'agit aussi d'un moyen d'analyse dans la lecture derridienne de ce schéma. »

²⁵¹ Jacques Derrida, *Limited Inc. : a,b,c...* [supplément à *Glyph 2*], p. 49.

²⁵² *Ibid.*, p. 70.

²⁵³ *Ibid.*, p. 72.

constituent l'identité du discours spéculatif. Compte tenu du fait que, dans son approche, Derrida cherche à se défaire du « régime prétendûment constatif de la théorie ou de la philosophie »²⁵⁴, il est possible d'envisager que son discours ne vise pas la vérité : selon Derrida, Searle aurait dû se demander si « la visée principale de *Sec*, est-ce d'être *vrai* ? de paraître vrai ? de dire le vrai ? »²⁵⁵. Ce parasitisme auto-avoué se présente aussi dans le détournement de la valeur de sérieux, détournement à la fois conceptuel/argumentatif (qui s'attaque, à travers Searle, à la tradition philosophique²⁵⁶) et formel/énonciatif, manifeste dans les références ironiques constantes au sérieux de *Limited Inc*: « [m]ais soyons sérieux. Pourquoi ai-je tant de mal à garder mon sérieux dans ce débat auquel je suis invité à mon tour ? »²⁵⁷, « je m'engage sur l'honneur à être de bonne foi dans l'argumentation. Je le promets sincèrement et sérieusement, littéralement »²⁵⁸, « [s]oyons sérieux. [...] J'ai promis d'être très minutieux et très sérieux »²⁵⁹, « [m]ais suis-je ici sérieux ? »²⁶⁰, « enfin, soyons sérieux »²⁶¹.

Comme chez Austin, le parasite s'oppose chez Searle à la notion de sérieux, et sa métaphoricité permet, chez ce dernier, de penser le rapport de subordination logique qui le lie au langage normal. Compte tenu des enjeux soulevés par la métaphore du parasite dans le discours spéculatif, une fonction possible de la notation de cette subordination serait de conserver la valeur de vérité qui s'était trouvée menacée à partir du moment où le parasitisme était conçu comme

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 13.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 15. « *Sec* » désigne ici l'article « Signature événement contexte ».

²⁵⁶ « isoler le "serious literal speech", cela suppose [...] tout un système d'idéalisations et d'exclusions théorico-méthodologiques », consiste en un « projet dont je [Derrida] ne méconnais pas la nécessité classique et profondément philosophique » (*Ibid.*, p. 40).

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 7.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 17. Notons ici l'humour, par un recours rhétorique et littéraire de la polémique, de l'utilisation de l'adverbe « littéralement » dans le cadre d'un texte visant notamment à démanteler « l'abstraction idéalisante » qui sous-tend l'opposition « littéral/métaphorique ou ironique, propre/parasitaire » (*Ibid.*, p. 42).

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 37.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 43.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 64.

condition de possibilité langagière générale. Avec Derrida, le parasite conserve son statut métaphorique tout en devenant un concept permettant de situer la déconstruction comme ce qui vient, justement, menacer les valeurs de sérieux et de vérité qui constituent le discours spéculatif, soit la « métaphysique la plus traditionnelle »²⁶², celle « qui oppos[e] des valeurs autour d'une limite idéale et introuvable [et] *subordonnent* ces valeurs l'une à l'autre (normal/anormal, propre/parasite, [...] sérieux/non-sérieux, littéral/non-littéral [...]) »²⁶³.

2.4. Lectures parasites, contaminants institutionnels : penser le discours théorique dans la relation parasite-hôte.

Il s'agira désormais de voir ce en quoi la métaphore du parasite, en plus de renvoyer à certaines catégories d'énoncés dans le cadre d'un discours comme celui d'Austin ou de Searle, permet de désigner des types de lectures et d'écritures spéculatives, et se présente dès lors comme lieu d'articulation de confrontations théoriques (mais aussi culturelles et interlinguistiques) entre différentes approches, traditions et institutions philosophiques, notamment entre la déconstruction et la philosophie analytique. C'est effectivement le rapport de subordination logique proposé par Searle qui, avec la métaphore du parasite, sera repris par plusieurs théoriciens pour désigner la démarche déconstructive et expliquer son refus de la notion de vérité, ainsi que ses dimensions fortement intertextuelles et citationnelles²⁶⁴, soit sa relation à des textes dès lors conçus comme hôtes. Selon Wayne Booth, la déconstruction est « plainly and simply parasitical on the work of people like [M.H.] Abrams, whose solidity, even when rejected as

²⁶² *Ibid.*, p. 65.

²⁶³ *Ibid.*

²⁶⁴ Cette intertextualité et cette citationnalité sont notamment manifestes dans *L'Écriture et la différence* de Derrida (Paris, Seuil, 1967) texte-phare de l'approche déconstructive : parmi les onze essais qui constituent l'ouvrage, cinq sont explicitement (dès le (sous-)titre) annoncés comme analyse de textes autres, et tous sont marqués par une quantité remarquable de citations. De la même manière, *Limited Inc.* cite presque intégralement la « Reply » de Searle.

obvious or dull, is relied upon in every act of deconstruction »²⁶⁵. Le fait de qualifier la déconstruction de parasite permet effectivement de souligner son recours à d'autres textes – « [a]s a method (if not theory), deconstruction [...] is marked in the academic trade by its reflexivity to its own citational/parasitic practices »²⁶⁶. C'est à travers ce rapprochement, également présent chez Austin et Derrida, des notions de parasitisme et de citation, que Joseph Hillis Miller propose d'interroger les rapports entre un discours théorique et une littérature représentée, comme chez Austin, par le poème : « [i]s a citation an alien parasite within the body of its host, or is it the other way around, the interpretative text the parasite which surrounds and strangles the citation which is its host ? »²⁶⁷ Malgré la possibilité d'une réversibilité structurelle des rôles hôte/parasite, l'identification – aussi métaphorique soit-elle – de la citation comme parasite participe à une représentation binaire/polarisée qui oppose une lecture « obvious » et une approche déconstructive :

sad love stories of a domestic affection which nevertheless introduces the uncanny, the alien, the parasitical into the closed economy of the home, the *Unheimlich* into the *Heimlich*, no doubt describe well enough the way some people may feel about the relation of a "deconstructive" interpretation to "the obvious and univocal reading". The parasite is destroying the host. The alien has invaded the house²⁶⁸

Par ailleurs, la notation d'un parasitisme citationnel de la déconstruction sous-tend sa représentation comme théorie non-généralisable et subordonnée, ce qui neutralise la menace qu'elle porte à la valeur de vérité : « [d]econstruction is rigorously parasitic on the corpus of

²⁶⁵ Wayne C. Booth, « M.H. Abrams : Historian as Critic, Critic as Pluralist », *Critical Inquiry*, vol. II, n° 3, printemps 1976, p. 411-445, p. 441. Traduction proposée : « purement et simplement parasitaire par rapport au travail de gens comme [M.H.] Abrams, dont la solidité, même si elle est rejetée comme évidente ou ennuyeuse, est au fondement de tout acte de déconstruction. »

²⁶⁶ Constantine V. Nakassis, « Para-s/cite. Part I. The Parasite. », p. 10. Traduction proposée : « [e]n tant que méthode (sinon théorie) la déconstruction [...] est, dans les affaires académiques, caractérisée par sa réflexivité face à ses propres pratiques citationnelles/parasitaires. »

²⁶⁷ J. Hillis Miller, « The Critic as Host », p. 439. Traduction proposée : « [l]a citation est-elle un parasite étranger dans le corps de son hôte, ou est-ce le contraire, le texte interprétant comme parasite qui entoure et étouffe la citation-hôte ? »

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 440. Pour la traduction, voir l'annexe 21.

other texts, idioms [...], deconstructive practice guards against an immediate application as a general theory of meaning, reference or truth. »²⁶⁹

L'extension, dans le discours théorique, de la métaphore du parasite pour désigner des rapports non seulement entre différents types de discours (sérieux/non-sérieux, littéraire/spéculatif, figuré/littéral) mais entre différentes approches théoriques témoigne d'une confrontation dont la portée est à la fois méthodologique et institutionnelle : selon Avital Ronell, qui perçoit une « logique immuno-pathologique »²⁷⁰ du système universitaire, ce dernier est « assez fort pour tolérer quelques parasites »²⁷¹, « des parasites, des parricides et des "parisianismes" »²⁷² dont la déconstruction (et ses reprises américaines, qui constituent entre autres la « *French Theory* ») fait partie, en tant que « site qui accueille les contaminants qui ne devraient pas être assis à table en présence des adultes »²⁷³. Dans cette dernière remarque, qui reprend l'image d'une table à laquelle s'invite un étranger, c'est la « présence des adultes » qui tient lieu d'hôte, présence qui indique le sérieux de ce dernier et, par extension, la bouffonnerie (ou du moins le non-sérieux) du convive parasite. D'autre part, la notion de contamination s'inscrit dans un registre organiciste ici étendu aux rapports entre institutions, et la métaphore du parasite (qui implique celle de l'hôte) permet donc de penser ces rapports dans une perspective à la fois sociale et biologique. Présente chez Austin, qui situe le langage en tant que corps vulnérable à l'infection, l'étiollement et la maladie, comme chez Ronell, qui représente la

²⁶⁹ Clive Barnett, « Deconstructing Context : Exposing Derrida », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. XXIV, n° 3, septembre 1999, p. 277-293, p. 278-279. Traduction proposée : « la déconstruction est rigoureusement parasitaire par rapport au corpus d'autres textes, idiomes [...], la pratique déconstructive empêche son application immédiate comme théorie générale du sens, de la référence ou de la vérité. »

²⁷⁰ Avital Ronell et Anne Dufourmantelle, « French Theory », *American Philo*, Paris, Stock, 2006, p. 179-208, p. 200.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 181.

²⁷² *Ibid.*, p. 200.

²⁷³ *Ibid.*, p. 184.

« *French Theory* » comme contaminant institutionnel, la métaphore de la contamination sert tour à tour à délégitimer et à défendre une approche théorique considérée comme perturbatrice de l'énonciation (dont l'univocité contextuelle est brouillée par la citation) et de l'identité (constituée autour des valeurs de vérité et de sérieux) du discours philosophique, ainsi que des structures institutionnelles qui l'encadrent. L'idée de contamination du domaine universitaire américain par une déconstruction qui passerait par la « *French Theory* »²⁷⁴ – terme qui renvoie à un « system of ideas intended to explain something as put forward or suggested by French authors beginning in the 1960s. [...] The term is indeed an American creation »²⁷⁵ – signale que la catégorie de « *French Theory* », comme le terme « parasite », relève d'un « kind of labelling for the Other in the "land of empiricism" »²⁷⁶ – d'où le fait qu'on retrouve des représentations du « French poststructuralism as a dangerous parasite threatening the vitality of science. »²⁷⁷ Cette menace adressée à la vérité et au sérieux de l'esprit scientifique s'étend à un paradigme organiciste simultanément constitué et fragilisé par une métaphoricité relative au parasitisme et à la contamination. Ce paradigme, selon Richard Shusterman, est (avec la *mimesis*) au fondement des notions traditionnelles de connaissance et de vérité – « organic unity provides one of the two classical theories of art [...], so it furnishes one of the two most fundamental models of truth and

²⁷⁴ Pour une synthèse historique des débats et phénomènes institutionnels relatifs à la notion de « *French Theory* », voir l'ouvrage de François Cusset (François Cusset, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*, Paris, Éditions La Découverte, 2003).

²⁷⁵ Che Mahzan Ahmad, « From Noise to Bruit in Organization Communication : Roaming with French Knowledge/Theory », *Middle-East Journal of Scientific Research*, vol. IX, n. 9, p. 1226-1234, 2014, p. 1226. Traduction proposée : « système d'idées visant à expliquer quelque chose tel que présenté ou suggéré par les auteurs français à partir des années 60. [...] Le terme est effectivement une invention américaine ».

²⁷⁶ *Ibid.* Traduction proposée : « une sorte d'étiquetage de l'Autre dans la "contrée de l'empirisme" ».

²⁷⁷ Bernard Dionysus Geoghegan, « From Information Theory to French Theory : Jakobson, Lévi-Strauss, and the Cybernetic Apparatus », *Critical Inquiry*, n° 38, automne 2011, p. 96-126, p. 125. Traduction proposée : « le poststructuralisme français comme parasite dangereux menaçant la vitalité de la science. »

knowledge – that of a systematic unity or coherence of belief »²⁷⁸, et la conception organiciste serait, comme la métaphore du parasite, un lieu de confrontation entre une tradition de pensée analytique et l'intrusion parasitique (par le biais de la « *French Theory* ») d'une pensée étrangère, continentale:

organic unity has recently come under an intense attack in which the whole idea of unity is radically challenged. The powerful phalanx of this attack is formed by poststructuralist thinkers in the Continental (and particularly French) tradition. [...] But probably the most radical and rigorous attempts to discredit and overthrow the notion of organic unity in aesthetic theory come from deconstruction. [...] [Deconstruction] provides not only the most penetrating indictment of this notion [of organic unity] in aesthetics but also the most powerful challenge and alternative to the analytic philosophy of language on which much of the Anglo-American aesthetics of unity rests.²⁷⁹

Les métaphores relatives à la contamination et au parasitisme, appliquées à la déconstruction et la « *French Theory* », permettent donc à la fois de désigner et de contenir ce qui s'attaque aux valeurs de sérieux et de vérité qui fondent la spécificité identitaire du discours spéculatif, tout en indiquant des relations plus ou moins conflictuelles entre approches/institutions philosophiques analytiques (sérieuses, « solides », univoques, axées sur la vérité) et continentales (citationnelles, parasitaires, menaçantes). D'autre part, si la métaphore du parasite (avec celles de l'infection, de la contagion et de la contamination) souligne des tensions conceptuelles langagières/discursives, notamment entre discours littéraire et philosophique, littéral et figuré, sérieux et non-sérieux, elle apparaît comme étant doublée de considérations aussi bien interlinguistiques (entre les « Anglo-American[s] » et les « French ») que territoriales/nationales (entre le « land of empiricism » et

²⁷⁸ Richard Shusterman, « Organic Unity: Analysis and Deconstruction », dans Reed Way Dasenbrock (dir.), *Redrawing the Lines. Analytic Philosophy, Deconstruction, and Literary Theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1989, p. 92-115, p. 92. Traduction proposée : « l'unité organique nourrit une des deux théories classiques de l'art [...], et permet donc un des deux modèles fondamentaux de la vérité et de la connaissance – celui d'une unité systématique ou d'une cohérence des croyances ».

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 92-94. Pour la traduction, voir l'annexe 22.

une « French theory [conceived] as a foreign parasite »²⁸⁰), et peut ainsi être envisagée comme relevant d'un rapport général à l'étranger, que ce dernier soit langagier, textuel, théorique, linguistique, culturel, etc.

Le modèle binaire, qui oppose, à un niveau discursif, une lecture déconstructive (ou continentale) et une lecture « obvious » (ou analytique), est toutefois contré par l'ambiguïté de l'exclusion et la réversibilité des rôles qui structurent la relation hôte-parasite. D'une part, il est possible d'aborder la relation même entre les deux approches théoriques, soit le texte lu/cité/analysé, comme tiers exclu par le modèle oppositionnel notamment posé par Wayne Booth :

Both readings, the "univocal" one and the "deconstructive" one, are fellow guests "beside the grain", host and guest, host and host, host and parasite, parasite and parasite. The relation is a triangle, not a polar opposition. There is always a third to whom the two are related, something before them or between them, which they divide, consume, or exchange, across which they meet.²⁸¹

Comme dans la logique antagoniste, l'inclusion du tiers engendre une indétermination identitaire²⁸² également manifeste dans l'optique d'une réversibilité structurelle des rôles hôte/parasite, qui brouille l'opposition non seulement entre les deux approches théoriques mais entre le discours spéculatif et le discours littéraire. Les deux types de discours spéculatif peuvent effectivement être conçus comme parasites liés, par la lecture et la citation, à leur hôte-tiers, le discours littéraire, qui est lui-même le parasite d'autres textes :

The poem, in my figure, is that ambiguous gift, food, host in the sense of victim, sacrifice, that which is broken, divided, passed around, consumed by the critics canny

²⁸⁰ Bernard Dionysus Geoghegan, « From Information Theory to French Theory : Jakobson, Lévi-Strauss, and the Cybernetic Apparatus », *Critical Inquiry*, n° 38, automne 2011, p. 96-126, p. 126. Traduction proposée : « la *French Theory* [conçue] comme parasite étranger ».

²⁸¹ J. Hillis Miller, « The Critic as Host », p. 444. Pour la traduction, voir l'annexe 23.

²⁸² « neither the "obvious" reading nor the "deconstructionist" reading is "univocal". Each contains, necessarily, the enemy within itself, is itself both host and parasite ». (*Ibid*, p. 444-447). Traduction proposée : « ni la lecture "évidente" ni la lecture "déconstructive" est "univoque". Chacune contient nécessairement l'ennemi en elle-même, est elle-même à la fois l'hôte et le parasite. »

and uncanny who are in that odd relation to one another of host and parasite. The poem, however, any poem, is, it is easy to see, parasitical in its turn on earlier poems, or contains earlier poems as enclosed parasites within itself, in another version of the perpetual reversal of parasite and host.²⁸³

Dans une perspective intertextuelle et citationnelle, la réversibilité structurelle des rôles hôte/parasite participe au démantèlement d'une identité discursive aussi bien spéculative (lectures deconstructive/univoque) que littéraire²⁸⁴, tout en venant, à la manière du parasitisme citationnel et figuratif, désamorcer la mise en opposition (sous-tendue par l'identification) de ces deux types de discours :

The inexorable law which makes the uncanny, "undecidable", or "alogical" relation of host and parasite, heterogeneity within homogeneity, enemy within the home, re-form itself within each separate entity which had seemed, on the larger scale, to be one or the other, applies as much to critical essays as to the texts they treat.²⁸⁵

Par la chaîne relationnelle qu'il importe, le parasite se présente donc comme perturbateur de la structure même dont il est issu, celle qui l'opposait à l'hôte et, au niveau du discours critique, ce phénomène défait doublement une notion d'univocité qui nous était apparue comme fondement d'une identité discursive spécifiquement spéculative. D'une part, le parasitisme de la citation, auquel vient s'ajouter celui du langage figuré, démantèle l'univocité énonciative que vise le discours philosophique et, d'autre part, la réinsertion du parasite comme tiers et la réversibilité structurelle des rôles hôte/parasite (par laquelle « each "single element", far from being unequivocally what it is, subdivides within itself to recapitulate the relation of parasite and host »²⁸⁶) font rupture avec une notion d'identité discursive purement théorique ou littéraire.

²⁸³ *Ibid.*, p. 446. Pour la traduction, voir l'annexe 24.

²⁸⁴ « [the new poem] is both parasitical on [old texts], feeding ungraciously on their substance, and at the same time it is the sinister host which unmans them by invading them into its home ». (*Ibid.*, p. 447). Traduction proposée : « [le nouveau poème] est à la fois le parasite de [vieux textes], se nourrissant ingratement de leur substance, et en même temps il est l'hôte sinistre qui les émascule en les invitant chez lui. »

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 447. Pour la traduction, voir l'annexe 25.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 444. Traduction proposée : « chaque "élément unique", loin d'être univoquement ce qu'il est, se subdivise en lui-même pour récapituler la relation du parasite et de l'hôte ».

L'article de Miller témoigne également d'un passage, identifiable dès la lecture derridienne d'Austin et poursuivie dans la polémique Searle/Derrida, d'un parasite métaphorique à un parasite compris comme philosophème qui, en ce qu'il implique une logique de réversibilité des rôles hôte/parasite et la possibilité d'une inclusion du tiers, tient lieu de modificateur général de systèmes relationnels fondés sur des oppositions polarisées elles-mêmes sous-tendues par une logique identitaire :

The uncanny antithetical relation exists not only between pairs of words in this system, host and parasite, host and guest, but within each word in itself. It reforms itself in each polar opposite when that opposite is separated out, and it subverts or nullifies the apparently unequivocal relation of polarity which seems the conceptual scheme appropriate for thinking over the system. [...] the relation in question is always a chain, that strange sort of chain without beginning or end in which no commanding element (origin, goal or underlying principle) may be identified, but in which there is always something earlier or something later to which any part of the chain on which one focuses refers and which keeps the chain open, undecidable. The relation between any two contiguous elements in this chain is that strange opposition which is of intimate kinship and at the same time of enmity. It is therefore not able to be encompassed in the ordinary logic of polar opposition, nor is it open to dialectical synthesis.²⁸⁷

Dans le cadre du discours théorique, la présence de la notion parasitisme apparaît donc comme irréductible à une métaphoricité ornementale et se présente plutôt comme articulation d'un modèle relationnel permettant de penser l'opposition – et le désamorçage de cette opposition – entre énoncé littéral et figuré, texte et citation/intertexte, lecture déconstructive et lecture univoque, philosophie continentale et approche analytique, discours théorique/critique et discours littéraire (ou autre).

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 443-444. Pour la traduction, voir l'annexe 26.

III. Style(s) : la théorie parasitée.

Jusqu'ici, plusieurs conséquences conceptuelles du parasite nous sont apparues. À partir de la riche histoire sémantique du terme, nous avons dégagé une structure par laquelle la frontière qui sépare une identité de son altérité est profondément flouée. Ce brouillage trouve sa réplique dans la définition du parasite comme tiers exclu à inclure, celle du bruit et de l'itérabilité comme conditions de possibilité de toute communication, ainsi que dans la notation d'une réversibilité des rôles dans la relation hôte-parasite (réversibilité qui participe à la dimension transformatrice du parasite). Irréductible à un domaine purement logique, la question du parasitisme s'est ainsi avérée indissociable de celle, éthique, de la tentative d'exclure un élément désigné comme altérité perturbatrice. Cette entreprise toujours échouée d'exclure le parasite répond à une recherche de pureté (du message, de l'hôte, du discours, du corps, etc.) qui, dans le discours spéculatif, se manifeste notamment par la manière dont ce dernier se situe par rapport à la métaphore, traditionnellement rattachée à une perturbation de l'univocité du discours. Cette univocité, en ce qu'elle sous-tend une valorisation du sérieux (lui-même rattaché à une certaine littéralité) et de la notion de vérité, nous est apparue comme étant constitutive de l'identité spéculative, et sa perturbation comme élément venant confronter le discours philosophique à la difficulté d'établir une frontière qui le distinguerait d'autres types de discours, et plus particulièrement de la littérature. Compte tenu de ces considérations, nous tenterons à présent d'examiner les conséquences formelles de la présence du parasitisme dans des discours spéculatifs tels que ceux d'Austin, de Derrida et de Serres, impact qui varie selon le statut de trope ou de philosophème que ces discours accordent au parasite, ainsi que selon l'accueil qu'ils réservent à une perturbation comprise à la fois comme destruction et renouvellement d'un système textuel et conceptuel.

3.1. « I must not be joking », ou l'humour parasite.

Le discours d'Austin adopte une stratégie d'exclusion où la notion de parasitisme permet de désigner métaphoriquement des éléments superflus et inessentiels à une théorie générale du langage, et par laquelle le théoricien cherche à situer son travail dans le registre du sérieux et de la vérité. Cette exclusion n'est toutefois pas absolue, non seulement par sa dimension explicite, mais parce qu'elle a recours à une métaphoricité qui fragilise l'univocité du discours et sa distinction d'une littéarité qu'Austin considère comme non-sérieuse. L'exclusion austinienne du parasite témoigne ainsi d'un processus par lequel « [l]a cure par le *logos* [...] doit faire appel à cela même qu'elle chasse, et au surplus qu'elle *met dehors* »²⁸⁸. Cette dynamique du retour, cohérente avec le rapprochement qu'établit Derrida entre parasitisme et inconscient du théorique, est également identifiée par Serres, qui y voit un élément constitutif du concept de parasite :

[l]e parasite est bien ce refoulé, ce chassé qui revient toujours [...]. Sans doute, je trouve là une définition forte de la fonction parasitaire. Elle est inéluctable et comme nécessaire. La force qui l'exclut se renverse aussitôt pour la ramener. Ce qu'on refoule est toujours là. [...] Théorie ou pratique, ensemble de discours parasites, et parasités.²⁸⁹

Il s'agira donc à présent d'examiner comment s'articule le retour de ce parasite exclu chez Austin, ainsi que les conséquences formelles et conceptuelles de ce retour sur un discours spéculatif qui, nous tenterons de le montrer, apparaît dès lors comme théorie parasitée. Pour ce faire, nous nous pencherons sur la question du non-sérieux et tenterons de montrer que, si Austin envisage le discours sérieux comme relevant d'un contexte énonciatif normal dans lequel il situe sa propre entreprise théorique, cette dernière reste traversée par un humour qui vient mettre en doute, en plus du statut de l'exclusion du parasite et de la littéarité, l'identité même de son propre discours.

²⁸⁸ Jacques Derrida, « La Pharmacie de Platon », p. 147.

²⁸⁹ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 107.

Tout comme la notion de parasitisme, l'idée de discours sérieux sous-tend le geste austinien par lequel certains types d'énoncés (littéraires, humoristiques) sont exclus d'une théorie générale du langage. L'exclusion du non-sérieux est effectivement annoncée comme « an important commonplace in discussing the purport of any utterance whatsoever »²⁹⁰, soit comme principe dont la généralité englobe le discours même qui le formule. À cette généralité du discours normal vient s'opposer un langage « used not seriously, but in ways *parasitic* upon its normal use »²⁹¹ et, tout comme l'association entre non-sérieux et parasitisme, la relation entre littérarité et non-sérieux (et, par extension, parasitisme) est explicitée d'emblée : « the words must be spoken "seriously" [...]. I must not be joking, for example, nor writing a poem »²⁹². Cette relation qu'établit Austin entre plaisanterie et littérarité n'est toutefois pas seulement due au fait qu'il considère ces deux types d'énoncés comme parasitiques – plutôt, le non-sérieux est vu comme élément constitutif du discours littéraire et de son anormalité contextuelle : « parasitic uses, etc., various "not serious" and "not full normal" uses. [...] Walt Whitman does not seriously incite the eagle of liberty to soar. »²⁹³ Si le non-sérieux est un élément qui, chez Austin, permet d'identifier une spécificité de l'énonciation littéraire, il situe également l'énoncé normal et le discours théorique dans l'ordre du sérieux, et souligne ainsi un enjeu relatif à la constitution de l'identité du discours spéculatif qui l'importe. Or ce dernier s'avère lui-même indissociable d'un certain humour, principalement manifeste dans les exemples que propose Austin :

Suppose, for example, I see a vessel on the stocks, walk up and smash the bottle hung at the stem, proclaim "I name this ship the *Mr. Stalin*" [...]: but the trouble is, I was not the person chosen to name it [...]. We can all agree (1) that the ship was not thereby named; (2) that it is an infernal shame.²⁹⁴

²⁹⁰ J.L. Austin, *How to Do Things with Words*, p. 9. Pour la traduction, voir l'annexe 15.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 22. Pour la traduction, voir l'annexe 14.

²⁹² *Ibid.*, p. 9. Pour la traduction, voir l'annexe 15.

²⁹³ *Ibid.*, p. 104. Pour la traduction, voir l'annexe 16.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 23. Pour la traduction, voir l'annexe 27.

L'effet humoristique de cet exemple est notamment dû à une hétérogénéité de registre, soit à l'insertion d'un élément incongru, « it is an infernal shame », au sein d'une démarche analytique visant à illustrer les possibilités d'infélicités performatives, et l'aspect comique de cet élément est d'autant plus marqué qu'il apparaît dans une liste numérique signalant une opération logico-déductive. De même, quand Austin demande « [c]an I baptize a dog, if it is admittedly rational ? »²⁹⁵, l'incongruité de l'exemple lui permet, par le biais de la plaisanterie, d'aborder la question du contexte approprié pour la réussite d'un énoncé performatif, et l'humour apparaît donc comme élément constitutif de son entreprise théorique. Cette dernière se rapproche ainsi, par l'humour, de ce qu'Austin lui-même considère être un usage littéraire, non sérieux, du langage, ce que suggère notamment le statut énonciatif ambigu de l'exemple, où, comme dans le cas du poème de Whitman, « [t]he normal conditions of reference may be suspended »²⁹⁶. Ceci est particulièrement frappant dans l'article « Pretending », où Austin tente de trouver des critères qui distingueraient le geste sérieux du faire-semblant :

On a festive occasion you are ordered, for a forfeit, to pretend to be a hyena : going down on all fours, you make a few essays at hideous laughter and finally bite my calf, taking, with a touch of realism possibly exceeding your hopes, a fair-sized piece right out of it. Beyond question you have gone too far. [...] There are limits, old sport.²⁹⁷

Ici, l'abondance de détails (« on all fours », « with a touch of realism », « a fair-sized piece ») et la convivialité familière du faux reproche (« There are limits, old sport ») permettent à Austin d'illustrer humoristiquement sa démarche théorique. L'humour de l'exemple de l'hyène est doublé par la note en bas de page (espace a priori sérieux, réservé aux références et aux précisions) qui l'accompagne, et qui vient nuancer le faux reproche d'une manière tout aussi

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 31. Traduction proposée : « [p]uis-je baptiser un chien si je le reconnais comme étant rationnel ? ».

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 104. Pour la traduction, voir l'annexe 16.

²⁹⁷ J.L. Austin, « Pretending », *Philosophical Papers*, Londres, Oxford University Press, 1961, p. 201-219, p. 204. Pour la traduction, voir l'annexe 28.

comique : « [i]n these circumstances. But if Nero ordered you, in the arena, to pretend to be a hyena, it might be unwisely perfunctory *not* to take a piece right out. »²⁹⁸ Ces éléments humoristiques rapprochent davantage l'exemple de la fiction, soit d'un discours non-sérieux et parasitaire, que du contexte « normal » ou « sérieux » du discours théorique – comme le note Shoshana Felman,

L'"exemple", chez Austin, est ainsi une "histoire", un récit de cas [...] trivialement et dérisoirement incongru. Or, le trivial n'est que ce qui est périphérique au centre [...]. L'humour austinien du choix des exemples produit, de la sorte, dans l'espace théorique, un effet de décentrement²⁹⁹.

Cet « effet de décentrement » est signalé par le titre même de *How to Do Things with Words*, qui renvoie aux ouvrages populaires de *self-help* de Dale Carnegie, tels *How to Win Friends and Influence People*³⁰⁰ et *How to Stop Worrying and Start Living*³⁰¹ : compte tenu du fait que la théorie d'Austin n'enseigne pas comment faire des choses avec des mots, l'humour du titre est ainsi « dirigé contre l'auteur, contre sa *promesse d'enseignant* »³⁰², et participe effectivement à une auto-subversion de l'autorité spéculative de son discours théorique. Outre les exemples et les titres, ce type d'humour auto-dérisoire apparaît dans certaines remarques qui se mêlent encore davantage à la démarche d'analyse d'Austin – c'est notamment le cas quand le théoricien, confronté à la difficulté d'identifier des critères d'infélicités propres aux énoncés performatifs, note que « we must at all costs avoid over-simplification, which one might be tempted to call the

²⁹⁸ *Ibid.* Traduction proposée : « [d]ans ces circonstances. Mais si Nero vous ordonne, dans l'arène, de faire semblant d'être une hyène, il serait imprudemment négligent de ne *pas* arracher le morceau. »

²⁹⁹ Shoshana Felman, *Le Scandale du corps parlant. Don Juan avec Austin ou la séduction en deux langues*, Paris, Seuil, 1980, p. 166.

³⁰⁰ Dale Carnegie, *How to Win Friends and Influence People*, New-York, Simon & Schuster, 1936.

³⁰¹ Dale Carnegie, *How to Stop Worrying and Start Living*, New-York, Simon & Schuster, 1948.

³⁰² Shoshana Felman, *Le Scandale du corps parlant. Don Juan avec Austin ou la séduction en deux langues*, p. 176.

occupational disease of philosophers if it were not their occupation. »³⁰³ La fonction de cette plaisanterie auto-dérisoire n'est pas tant d'illustrer un raisonnement philosophique que d'admettre un certain parasitage du discours spéculatif : en effet, l'humour participe ici à une mise en doute, par la reprise de la métaphore médicale, de l'identité spéculative et de sa séparation des discours non-sérieux/littéraires/parasitaires – si ces derniers sont ces « kinds of ill which infect *all* utterances »³⁰⁴, c'est la simplification du discours spéculatif, simplification qui sous-tend, par exemple, l'opposition binaire entre vrai et faux, sérieux et non-sérieux, discours normal et parasitaire, etc., qui est ici désignée comme « disease ». Au même titre que les énoncés parasitiques, cette simplification notamment binaire du discours philosophique finit ainsi, au cours de l'analyse austinienne, par être considérée comme anormale : « [i]n real life, as opposed to the simple situations envisaged in logical theory, one cannot always answer in a simple manner whether [a statement] is true or false. »³⁰⁵ Ce glissement, indiqué d'emblée par la présence hétérogène de l'humour dans le discours théorique d'Austin, n'aboutit toutefois pas à un simple retournement et implique plutôt une indétermination de l'identité spéculative qui se rapproche de ce que Derrida identifie comme la présence de style(s) dans le discours philosophique, écart irréductible à un renversement oppositionnel qui donnerait lieu, par exemple, à une défense du non-sérieux en opposition au sérieux :

Sans parodie discrète, sans stratégie d'écriture, sans différence ou écart de plumes, sans le style, donc, le grand, le renversement revient au même dans la déclaration bruyante de l'antithèse. D'où l'hétérogénéité du texte.³⁰⁶

³⁰³ J.L. Austin, *How to Do Things with Words*, p. 38. Traduction proposée : « nous devons à tout prix éviter une trop grande simplification, que nous pourrions être tentés de nommer la maladie professionnelle des philosophes, si ce n'était leur profession. »

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 21. Pour la traduction, voir l'annexe 14.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 143. Traduction proposée : « [d]ans la vie réelle, contrairement aux situations simples envisagées par la théorie logique, on ne peut pas toujours simplement dire si [un énoncé] est vrai ou faux. »

³⁰⁶ Jacques Derrida, *Éperons. Les Styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1978, p. 77.

C'est cette présence indéterminante de l'humour qui met en cause non seulement le statut du sérieux dans le discours d'Austin, mais le statut sérieux de son discours. D'où le fait que Felman se demande : « Austin est-il, ou n'est-il pas, en train de plaisanter lorsqu'il dit "je ne dois pas être en train de plaisanter, par exemple" ? »³⁰⁷ – question qu'elle laisse sans réponse, dans l'optique où l'humour austinien ne consiste justement pas en un renversement sérieux/non-sérieux qui, en prenant parti, ouvrirait la possibilité d'une lecture univoque et d'un contenu théorique déterminé, mais en un désamorçage de la structure conceptuelle qui sous-tend l'opposition sérieux/non-sérieux.

S'étant faite de part et d'autre par le biais d'une lecture sérieuse, la réception théorique d'Austin maintient toutefois cette opposition en excluant la possibilité du non-sérieux d'un discours spéculatif dont les énoncés seraient de l'ordre de la plaisanterie, forme austinienne de parasitisme et menace portée à la véridicité univoque du discours théorique, soit à l'autorité par laquelle cet hôte discursif cherche à constituer sa spécificité identitaire. C'est à la fois le cas chez Searle, qui explique l'opposition hiérarchisée entre sérieux et non-sérieux comme choix (méthodo)logique, et chez Derrida, qui y voit une défense du sérieux et l'exclusion reprochable d'un parasitage général. Si, au niveau des réceptions analytiques et continentales, le parasite austinien a été un lieu de confrontation entre des altérités aussi bien conceptuelles que culturelles³⁰⁸ et linguistiques (le rapport de Derrida à Austin et de Searle à Derrida étant situé entre le français et l'anglais), l'humour est ce qui, dans cet espace traductif, « demeure

³⁰⁷ Shoshana Felman, *Le Scandale du corps parlant. Don Juan avec Austin ou la séduction en deux langues*, p. 188-189.

³⁰⁸ Selon Raoul Moati, le débat Searle/Derrida aurait contribué à la perception d'une philosophie « massivement scindée en deux courants [...] divergents et indifférents l'un à l'autre, que sont la philosophie continentale et la philosophie analytique. » (Raoul Moati, *Derrida/Searle. Déconstruction et langage ordinaire*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophies », 2009, p. 5).

intraduisible »³⁰⁹ (ou, du moins, difficilement traduisible), et confirme selon Felman « la non-confrontation foncière, la rencontre essentiellement manquée ou le malentendu inhérent entre les langues. »³¹⁰ Or l'analyse de Felman s'inscrit dans le cadre des travaux de l'école de Yale, eux-mêmes rattachés à une « *French Theory* » américaine, et son identification de l'humour austinien comme enjeu de réception majeur s'inscrit dans un espace théorique situé à l'intersection de ces langues et de ces traditions de pensées – cette mixité, ou ambiguïté identitaire de son approche (entre le français et l'anglais, l'analytique et le continental) est ainsi envisageable comme condition de traduisibilité du parasitage théorique d'Austin.

3.2. Carte blanche : la théorie comme jeu et le parasite-joker.

Qu'il s'agisse des critiques qui contestent ou de celles qui défendent l'exclusion du non-sérieux chez Austin, la réception théorique de ce dernier serait avant tout fondée sur la présupposition de cette exclusion, présupposition qui a pour conséquence l'effacement du brouillage qu'effectue la plaisanterie austinienne entre sérieux et non-sérieux, discours "normal" et discours "parasité". Ce brouillage implique une redéfinition de la visée du discours spéculatif, qui, au fil de la réflexion d'Austin, se défait de l'ambition de « being true »³¹¹ pour se contenter de « play Old Harry with [...] the true/false fetish »³¹², soit de jouer au diable avec la vérité :

si, de toute évidence, Austin n'est *pas* un simple champion de la "cause" du "sérieux", il n'en est pas pour autant, en réalité [...], un simple champion ou un simple défenseur du "non-sérieux". Si Austin *déjoue le sérieux*, ce n'est pas pour *jouer le non-sérieux* mais – selon ses propres termes – pour *jouer le diable*. Le diable est-il "sérieux" ou est-il "non sérieux" ? Voilà ce qu'il est impossible, précisément, de *décider*. En général, la théorie, par définition étrangère à l'humour, est habituée, au contraire, à jouer Dieu : à *garantir*, de son autorité de "supposée savoir", les valeurs ou les thèses qu'elle propose. [...] Chez Austin, tout au moins, le propre du diable est précisément de *ne pas savoir* s'il joue sérieusement ou non, s'il est ou non en train de

³⁰⁹ Shoshana Felman, *Le Scandale du corps parlant. Don Juan avec Austin ou la séduction en deux langues*, p. 126.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 123.

³¹¹ J.L. Austin, *How to Do Things with Words*, p. 1. Traduction proposée : « d'être vrai ».

³¹² *Ibid.*, p. 151. Traduction proposée : « jouer au Diable avec le fétiche vrai/faux ».

jouer ou de plaisanter. [...] Le propre de la performance austinienne n'est pas de retourner le "sérieux" sur le "non-sérieux", mais de *brouiller*, plutôt, la frontière qui les sépare l'un de l'autre.³¹³

La notion de théorie comme jeu, qui s'ajoute à la dimension de la plaisanterie, participe avec cette dernière à une indétermination du statut et de l'autorité du discours spéculatif. Si Austin finit par abandonner la distinction qu'il proposait d'établir entre énoncés constatifs et performatifs, c'est par sa performance humoristique que, selon Felman, son entreprise théorique ne se réduit pas au constat d'un échec : « [l]'acte de *manquer* aboutit [...] à un *excès* d'énonciation : manifeste par sa jouissance, [...] [c]et excès d'énergie est, précisément, ce qui sans cesse se décharge par l'humour. »³¹⁴ En effet, si Austin note que les cas d'infélicités ou de parasitages font qu'une énonciation est « *in a particular way hollow or void* »³¹⁵, il précise toutefois que ce « being void or without effect [...] does not mean [...] to say that we won't have done anything : lots of things will have been done [...] but we shall *not* have done the purported act »³¹⁶. Malgré l'abandon d'une visée de vérité initiale, l'humour articule, au-delà des distinctions entre constatif et performatif, sérieux et non-sérieux, vérité et fausseté, le brouillage de ces catégories mêmes dans le discours théorique. C'est en effet par le biais de la plaisanterie et de la métaphore qu'Austin admet un certain parasitage du discours spéculatif : si les parasites austiniens sont ces « kinds of ill which infect *all* utterances »³¹⁷, l'entreprise philosophique serait marquée par une « over-simplification, which one might be tempted to call the occupational disease of philosophers if it were not their occupation »³¹⁸. Cette simplification/abstraction

³¹³ Shoshana Felman, *Le Scandale du corps parlant. Don Juan avec Austin ou la séduction en deux langues*, p. 189-190.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 160.

³¹⁵ J.L. Austin, *How to Do Things with Words*, p. 22. Pour la traduction, voir l'annexe 14.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 17. Traduction proposée : « être vide ou sans effet [...] ne veut pas [...] dire que nous n'aurons rien fait : plusieurs choses auront été faites [...] mais nous n'aurons *pas* effectué l'acte voulu ».

³¹⁷ *Ibid.*, p. 21.

³¹⁸ *Ibid.*, p. 38.

excessive, considérée comme maladie du philosophique, est envisageable comme élément sous-tendant ces oppositions binaires (sérieux/non-sérieux, normal/parasite, littéral/figuré, etc.) simultanément construites et défaites par la performance théorique. Si la plaisanterie engendre chez Austin une indétermination de l'identité du spéculatif, cette indétermination a été, de part et d'autre, exclue de sa réception théorique afin d'assurer la préservation, que ce soit pour la défendre ou pour la contredire, d'une série d'oppositions binaires et de concepts univoques. Cette exclusion d'éléments indéterminants n'est pas sans rappeler le principe logique du tiers exclu, dont l'inclusion engendrait un désamorçage des identités absolues – d'où le fait que Felman rapproche l'entreprise austinienne des développements du domaine de la physique, où « l'unité de "matière à soi" est désormais un concept périmé »³¹⁹, dans l'optique où le ratage et la plaisanterie austinienne correspondraient à une

négativité radicale [...] [qui] ne relève ni de la *négation*, ni de l'*opposition*, ni de la *correction* ("normalisation"), ni de la contradiction (du positif et du négatif, du normal et de l'anormal, du "sérieux" et du "non-sérieux", de la "clarté et de l'obscurité") – elle relève, précisément, du *scandale* : du scandale de leur non-opposition. [...] ce scandale, précisément, de la radicalité inclassable, d'une force négative telle qu'elle fait éclater la structure même de l'alternatif négatif/positif, est ce que l'histoire ne peut assimiler.³²⁰

Les éléments humoristiques du discours d'Austin se présentent ainsi comme parasites théoriques, tiers dont l'inclusion engendre un démantèlement de l'opposition entre sérieux et non-sérieux, soit de l'identité même du discours dans lequel ils s'immiscent :

[l]a contradiction est en effet le scandale même pour la logique identitaire, puisqu'elle introduit la non-identité dans l'identité, l'appartenance et la non-appartenance d'un même attribut à un sujet, et qu'elle établit une relation simultanée d'exclusion et d'inclusion entre deux termes, ce qui viole le principe alternatif du tiers exclu.³²¹

³¹⁹ Shoshana Felman, *Le Scandale du corps parlant. Don Juan avec Austin ou la séduction en deux langues*, p. 214.

³²⁰ *Ibid.*, p. 206-207.

³²¹ Edgar Morin, « Logique et contradiction » [en ligne], texte rédigé à l'occasion des ateliers sur la contradiction de l'École nationale supérieure des mines et du Musée d'art moderne de Saint-Étienne, 19-

C'est à partir d'une telle indétermination entre sérieux et non-sérieux que le discours spéculatif d'Austin, jusqu'alors axé sur l'énonciation d'une vérité, peut être reformulé selon une perspective autre que celle d'une autorité constative qui se constituerait par l'institution d'une série d'oppositions. Selon Derrida, « [s]i la forme de l'opposition, la structure oppositionnelle, est métaphysique, le rapport de la métaphysique à son autre ne peut plus être d'opposition »³²² et, au-delà de la contradiction, cette altérité indéterminante et parasitaire du spéculatif est envisageable comme jeu du théorique – il ne s'agit plus chez Austin de dire la vérité, mais de resituer son discours dans « l'amusement ou la jouissance du *jeu*. »³²³ Le phénomène par lequel un discours spéculatif tente d'exclure un parasite littéraire/non-sérieux tout en restant parasité (par la plaisanterie, la métaphoricité, l'idée de théorie comme jeu) se rapporte, selon Philippe Sabot, à une dynamique générale où s'articule le rapport du discours philosophique au discours littéraire, qui le renvoie à sa condition de jeu langagier :

La philosophie tend [...] à se prémunir contre toute contamination de ses théories par le littéraire, le fictionnel ou, plus généralement, par l'écriture qui pourtant font retour sur elle, et ouvrent en elle un espace de "jeu" où la valeur de vérité des énoncés philosophiques se trouve sinon suspendue, du moins rapportée à leurs conditions de production.³²⁴

L'indétermination propre au parasitage (plaisanterie, métaphoricité, etc.) théorique n'apparaît toutefois comme obstacle, bruit ou « jeu de subversion vers le versant littéraire »³²⁵ que dans la perspective où la théorie vise à énoncer une vérité par le biais d'un discours univoque. Or s'il s'agit pour la théorie de « play Old Harry » avec la vérité, le ratage, l'humour et autres parasites

21 mars 2009, page consultée le 5 janvier 2015, p. 3. [url : <http://www.emse.fr/aslc2009/pdf/Logique%20et%20contradiction%20E%20MORIN.pdf>]

³²² Jacques Derrida, *Éperons. Les Styles de Nietzsche*, p. 96.

³²³ Shoshana Felman, *Le Scandale du corps parlant. Don Juan avec Austin ou la séduction en deux langues*, p. 144-145.

³²⁴ Philippe Sabot, *Philosophie et littérature. Approches et enjeux d'une question*, p. 29.

³²⁵ Frédéric Cossutta, « Discours philosophique, discours littéraire : le même et l'autre ? », *Rue Descartes*, 2005/4, n°50, p. 6-20, p. 11.

émergent comme conditions de possibilité du jeu – jeu du théorique, mais aussi jeu d'indétermination des identités (de la vérité, du théorique, du sérieux, etc.), de leurs oppositions³²⁶ (au faux, au littéraire, au parasitique, etc.), et de la distinction même entre un discours philosophique et une « littérature [où] la pensée est de l'ordre du *jeu*, [...] introduit du "jeu" dans nos certitudes et dans nos savoirs constitués »³²⁷. Cette indétermination du discours spéculatif ne se réduit pas à un retournement qui rendrait la théorie absolument non-sérieuse – plutôt, la notion de jeu théorique instaure, chez Austin comme chez Derrida, une logique autre que celle de la contradiction entre sérieux et non-sérieux, discours normal et parasité :

Même niaiserie, même stérilité du "pas sérieux" et du "sérieux". Le supplément de lecture ou d'écriture doit être rigoureusement prescrit mais par la nécessité d'un *jeu*, signe auquel il faut accorder le système de tous ses pouvoirs.³²⁸

Dans ce jeu théorique, « the parasite is really a joker, or wild card, who takes on different values depending on its position in a system »³²⁹ – selon Derrida, l'écriture-parasite « n'est ni un roi ni un valet; une sorte de *joker* plutôt, un signifiant disponible, une carte neutre, donnant du jeu au jeu. »³³⁰ De même, pour Michel Serres, « le modèle de méthode le plus général est le jeu »³³¹ et, dans la perspective où « [l]'introduction d'un parasite dans un système équivaut à celle d'un bruit »³³², le parasite permet à ce jeu, comme c'était le cas chez Austin, « de bifurquer, de prendre

³²⁶ Cette relation entre la conception du discours théorique comme jeu et l'indétermination des oppositions conceptuelles est également théorisée par Derrida, qui propose un passage d'une notion de structure/système fixe, où « [l]'opposition fait système avec la réduction », à un principe non-totalisant de « *jeu* de la structure ». Ce passage découle de la notation de la théorie comme discours constitué par un « langage [qui] [...] exclut la totalisation : ce champ est en effet celui d'un *jeu* ». (Jacques Derrida, « La Structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines », *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1967, p. 409-428, p. 413, p. 409 et p. 423).

³²⁷ Philippe Sabot, *Philosophie et littérature. Approches et enjeux d'une question*, p. 123.

³²⁸ Jacques Derrida, « La Pharmacie de Platon », p. 72.

³²⁹ Paul Kockelman, « Enemies, Parasites, and Noise : How to Take Up Residence in a System Without Becoming a Term in It », p. 412. Traduction proposée : « le parasite est en fait un joker, ou une carte blanche, qui adopte différentes valeurs selon sa position dans un système ».

³³⁰ Jacques Derrida, « La Pharmacie de Platon », p. 105.

³³¹ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 214.

³³² *Ibid.*, p. 248.

une autre allure, une autre direction, un nouvel ordre »³³³ – ainsi, « [l]e bruit est un joker. Il a au moins deux valeurs, comme le tiers : une valeur de destruction, une valeur de construction. Il faut l'exclure, il faut l'inclure. »³³⁴ Cette conception du parasite comme joker, ou comme perturbation qui est aussi l'ouverture imprévisible d'un système à la transformation, est présente dès les travaux de Shannon et Weaver, qui notent que, dans le cas du bruit parasite, « [i]t is [...] clear where the *joker* is in saying that the received signal has more information. Some of this information is spurious and undesirable and has been introduced via the noise »³³⁵. Si le parasite-bruit-joker, dans un tel schéma classique, est défini par une volonté d'exclusion, il est présenté, dans les critiques de ce schéma communicationnel, comme perturbation nécessaire et génératrice de nouveauté :

The last morphing for noise is to be the joker, the wild card. The joker is necessary to the system. It takes on any value, becomes unpredictable and turns the system into instability. [...] Whenever we expect certain things to happen, a joker may be responsible for producing a bifurcation or deviation, a singularity, which not only runs counter these expectations but creates new ones. The joker interrupts by creating [a] new link.³³⁶

3.3. De la marge à la marque : la polyphonie graphique comme éthique de l'écoute.

Afin de mieux situer l'utilisation de la notion musicale de polyphonie pour désigner des phénomènes textuels, il importe de revenir à certains éléments définitionnels proposés par Bakhtine dans le cadre de sa théorie du roman. La polyphonie textuelle est, chez Bakhtine, caractérisée par la présence d'une multiplicité de « voix [qui] restent autonomes et se combinent

³³³ *Ibid.*

³³⁴ *Ibid.*, p. 90.

³³⁵ Claude E. Shannon et Warren Weaver, *The Mathematical Theory of Communication*, p. 19. Nous soulignons. Traduction proposée : « [l]e lieu du *joker* est évident quand on dit que le signal reçu contient davantage d'information. Une partie de cette information est inutile et indésirable, et a été introduite via le bruit. »

³³⁶ Che Mahzan Ahmad, « From Noise to Bruit in Organization Communication: Roaming with French Knowledge/Theory », p. 1229. Pour la traduction, voir l'annexe 29.

en tant que telles »³³⁷. Cette pluralité énonciative implique que la polyphonie textuelle est marquée par une combinaison d'éléments hétérogènes venant contrer « la conception monologique [...] de l'unité de style et du ton »³³⁸ qui informe la notion de discours/d'écriture philosophique. En effet, la polyphonie bakhtinienne s'articule en opposition au « cadre monologique rigide et immuable »³³⁹ qui sous-tend la spécificité identitaire du discours philosophique : dans une perspective conceptuelle, la pluralité de voix qu'elle implique ne mène pas à « un achèvement *philosophique, monologique* »³⁴⁰, ne pouvant « être réduit[e] aux rapports thèse-antithèse-synthèse »³⁴¹ qui caractérisent le modèle argumentatif hégélien, tout en faisant rupture avec l'univocité ou « monologisation philosophique »³⁴² qui sous-tend la constitution et l'identification d'une écriture spécifiquement spéculative. L'hétérogénéité propre à la polyphonie bakhtinienne comporte ainsi, à un niveau conceptuel, une dimension subversive relative à la visée de vérité du discours spéculatif, dont le contenu est « remis en question, contesté, diversement interprété »³⁴³ par « plusieurs points de vue, entiers et autonomes »³⁴⁴, et apparaît également comme indissociable d'une perturbation, par le biais d'une « *pluralité des voix* [...] *indépendantes et distinctes* »³⁴⁵, de l'univocité énonciative qui caractérise l'écriture philosophique. Si la notion bakhtinienne de polyphonie émerge dans le cadre d'une réflexion socio-historique sur le roman, la multiplicité énonciative qu'elle importe engendre une fragilisation double de la frontière qui distingue une littérature romanesque d'une univocité

³³⁷ Mikhaïl Bakhtine et Isabelle Kolitcheff (trad.), « Le roman polyphonique de Dostoïevski et son analyse dans la critique littéraire », *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1970, p. 33-86, p. 56.

³³⁸ *Ibid.*, p. 47.

³³⁹ *Ibid.*, p. 49.

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 69.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 62.

³⁴² *Ibid.*, p. 69.

³⁴³ Mikhaïl Bakhtine et Daria Olivier (trad.), *Esthétique et théorie du roman*, p. 150.

³⁴⁴ Mikhaïl Bakhtine et Isabelle Kolitcheff (trad.), « Le roman polyphonique de Dostoïevski et son analyse dans la critique littéraire », p. 48.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 35.

spéculative : d'une part, par sa reprise et sa juxtaposition de voix considérées comme externes (non-romanesques, non-littéraires), elle mène à un déplacement qui est aussi une altération des discours qu'elle resitue en les intégrant, si bien que, dans un contexte polyphonique, « tous les genres commencent à résonner autrement. »³⁴⁶ D'autre part, puisqu'elle se constitue par le biais de discours autres, la polyphonie désamorce la notion même de spécificité littéraire, soit de l'opposition (entre discours littéraire et discours spéculatif/monologique) à partir de laquelle elle s'articule :

le roman souvent franchit les bornes de l'art littéraire spécifique [...]. Car enfin les frontières entre ce qui est art et ce qui ne l'est pas, entre littérature et non-littérature, n'ont pas été fixées par les dieux une fois pour toutes. [...] Le devenir de la littérature, ce n'est pas sa croissance et ses transformations dans les seules limites immuables de sa spécificité; elle dérange même ces frontières.³⁴⁷

Quoique ce pouvoir indéterminant ne se retrouve pas toujours dans les reprises théoriques³⁴⁸ de la notion de polyphonie textuelle, cette dernière s'avère utile pour désigner un brouillage des identités énonciatives et génériques ainsi que des oppositions par lesquelles elles se constituent, et il nous semble ainsi justifiable de l'appliquer à des phénomènes non-romanesques. En distinguant notre approche de celle, générique et socio-historique, que pose Bakhtine, nous proposons, dans le cadre de notre analyse de textes philosophiques, de désigner par le terme « polyphonie » des phénomènes textuels marqués par une multiplicité de voix énonciatives autonomes signalant un processus de démantèlement de la visée de vérité et de l'univocité autoritaire à partir desquelles se constitue l'identité spéculative.

³⁴⁶ Mikhaïl Bakhtine et Daria Olivier (trad.), *Esthétique et théorie du roman*, p. 472.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 467.

³⁴⁸ Ces reprises héritent souvent de la distinction générique à partir de laquelle la notion de polyphonie se formule chez Bakhtine. Par exemple, selon Aleksandra Nowakowska, « si l'on veut rester fidèle à la lettre du texte de Bakhtine, il convien[t] de réserver le terme de polyphonie au domaine littéraire, et plus précisément à un certain type de roman ». (Aleksandra Nowakowska, « Dialogisme, polyphonie : des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine », Jacques Bres *et al.* (éd.), *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques : actes du colloque de Cerisy*, Bruxelles, De Boeck. Duculot, coll. « Champs linguistiques », 2005, p. 19-32, p. 26).

Il s'agira désormais comprendre la manière dont la polyphonie derridienne indique un désamorçage possible de la frontière hiérarchisante qui sépare la philosophie d'une altérité notamment littéraire, révélant ainsi une dynamique de parasitage théorique. Pour ce faire, nous nous pencherons sur « Tympan »³⁴⁹, texte inaugural de *Marges – de la philosophie* – quoique ce texte ne fasse pas explicitement mention des notions de polyphonie ou de parasitisme, il questionne, à un niveau aussi bien conceptuel que formel et énonciatif, la frontière à partir de laquelle la philosophie cherche à se distinguer des discours qu'elle considère être ses autres :

un discours qui *s'est appelé* philosophie [...] a toujours, y compris la sienne, voulu dire la limite [...], ce discours a toujours tenu à s'assurer la maîtrise de la limite, [...] il a cru dominer la marge de son volume et penser son autre.³⁵⁰

Derrida propose ici d'aborder la frontière entre philosophie et altérité par le biais d'une notion de marge dont la portée simultanément éthique et textuelle, puisqu'elle désigne un processus d'exclusion (et la possibilité d'une inclusion) d'altérités discursives, participe à une mise en doute de l'identité philosophique en resituant cette dernière comme texte ou écriture plutôt que discours. La notion de discours, tout comme la frontière identitaire à partir de laquelle elle s'articule, sous-tend une valeur de pureté relative à la délimitation d'un domaine spécifique, un « *proprius*, présupposé dans tous les discours »³⁵¹, par lequel la philosophie cherche à exclure et à dominer des textes identifiés comme non-philosophiques. Si cette exclusion dominante par/à la marge informe la valorisation d'une « rigidité univoque »³⁵² (et donc d'une certaine homogénéité énonciative) et d'une visée de vérité³⁵³ qui sous-tendent la spécificité de l'identité philosophique,

³⁴⁹ Jacques Derrida, « Tympan », *Marges – de la philosophie*, p. I-XXV.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. I.

³⁵¹ *Ibid.*, p. XVIII.

³⁵² *Ibid.*, p. XX.

³⁵³ La philosophie « surveillant ses marges comme un espace vierge, homogène [...]. Cette interprétation aura été *vraie*, l'histoire même de la vérité. » (*Ibid.* p. XXIV).

une remise en question du lieu propre au discours philosophique déstabilise la notion même de discours et, avec elle, les hiérarchisations et distinctions identitaires qu'elle engendre :

toutes les questions sollicitant l'être et le propre dérangent l'ordre qui soumet les champs déterminés [...] à la juridiction philosophique. Elles sont donc en droit préalables à la constitution, dans ces domaines (qui ne sont donc plus simplement des *domaines*, des régions circonscrites, délimitées et assignées du dehors et de plus haut), d'un discours théorique rigoureux, systématique et conséquent.³⁵⁴

L'énoncé spéculatif est donc compris non comme discours mais comme écriture prise dans un phénomène textuel qui précède et permet la division (et donc les liens d'hospitalité et d'hostilité) entre « domaines » discursifs : « au-delà du texte philosophique, il n'y a pas une marge blanche, vierge, vide, mais un autre texte »³⁵⁵ et, quoique la notion d'« autre texte » indique une certaine homogénéité conceptuelle, Derrida souligne l'altérité plurielle de la marge, ainsi que la déstabilisation de l'identité spéculative qu'elle engendre – « [s]'il y a *des* marges, y a-t-il encore *une* philosophie, *la* philosophie ? »³⁵⁶ La mise en doute conceptuelle de la marge/frontière à partir de laquelle la philosophie constitue son identité discursive ne suffit toutefois pas à la déstabiliser, étant elle-même prise dans les « deux types de maîtrise appropriante, la hiérarchie et l'enveloppement »³⁵⁷, que Derrida identifie comme caractéristiques de la manière dont la philosophie aborde les discours/textes qu'elle considère comme non-philosophiques et qui constituent sa marge. Cette altérité (envisageable comme multiplicité ou hétérogénéité) est également signalée par le terme même de « marge », qui désigne non seulement la frontière (*margo*) à partir de laquelle le discours philosophique constitue son identité en opposition à des discours autres (marginiaux), mais la *démarche* relative à son démantèlement, ainsi qu'un élément

³⁵⁴ *Ibid.*, p. XIV.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. XIX.

³⁵⁶ *Ibid.*, p. IX.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. XV.

visuel de l'écrit imprimé, espace qui *démarque* un lieu textuel³⁵⁸. Par la notion de marge, la perturbation de la frontière discursive dont il est question se rattache ainsi à celle, formelle, d'une « déformation générale de l'espace »³⁵⁹ philosophique, et la démarche visant à interroger la marge du discours et de l'écriture spéculative se révèle d'emblée indissociable de « l'inscription de marques qui n'appartiennent plus à l'espace philosophique [...]. Écrire autrement. »³⁶⁰

La matérialité de la marge, qui lie l'écriture spéculative à sa forme et l'exclusion/pureté identitaire du discours philosophique à l'immaculation de son cadrage visuel, trouve résonance dans la métaphoricité spatiale et organiciste par laquelle Derrida propose d'aborder le discours à partir du « corps même des énoncés »³⁶¹ et la perturbation de la frontière/identité philosophique comme « mouvement d'elle inouï, [il s'agirait] d'un autre qui ne serait plus *son autre*. [...] Cela ne peut s'écrire que selon une déformation du tympan philosophique. »³⁶² Compte tenu des implications éthiques d'une marge spéculative envisagée comme frontière hostile (procédant par l'exclusion, la subordination, la purification/homogénéité de la marge comme de l'énoncé), la violence d'une démarche visant à « [m]anger la marge en luxant le tympan »³⁶³ s'inscrit dans une logique de l'accueil où l'hospitalité et la déstabilisation de la frontière hôte/autre sont comprises comme écoute (ouverture à l'« inouï ») permise par la dislocation perturbatrice (graphique, métaphorique, conceptuelle) d'une frontière identitaire et discursive : le tympan luxé. La métaphore organiciste du tympan est aussi sonore et musicale, et la notion de polyphonie apparaît dès lors propice à l'analyse des stratégies formelles qu'adopte Derrida pour « luxer [une] oreille

³⁵⁸ Quoiqu'il ne nomme pas l'étymologie (*marka*) commune à ces termes, Derrida associe effectivement « [l]a marge, la marche, la démarcation ». (*Ibid.*, p. XVII).

³⁵⁹ *Ibid.*, p. XV.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. XX.

³⁶¹ *Ibid.*, p. XX.

³⁶² *Ibid.*, p. V-VI.

³⁶³ *Ibid.*, p. XXI.

philosophique »³⁶⁴ notamment marquée par la valorisation d'une univocité énonciative. Dans la perspective où le tympan est conçu comme marge, la rupture de l'univocité spéculative est indissociable d'une marque visuelle d'emblée signalée par la présence d'une citation de Michel Leiris³⁶⁵ qui côtoie l'entièreté de l'énoncé derridien. L'intervention du texte de Leiris, texte marginal à un niveau à la fois graphique (encadrant) et générique (non-spéculatif), provoque un effet polyphonique de voix à la fois distincte et simultanées qui déstabilise la pureté d'une identité discursive reposant sur la mise en lieu d'une marge visuelle et identitaire exempte d'éléments (notamment discursifs) considérés comme autres. Loin d'être un phénomène périphérique, cette perturbation polyphonique et citationnelle va jusqu'à occuper l'entièreté de l'espace énonciatif : c'est notamment le cas d'une page de « Tympan », où l'espace graphique est partagé entre la prolongation d'une note en bas de page reproduisant la définition que propose le Littré du conduit vestibulaire, et le texte de Leiris, qui fait renvoie au fait de se « casse[r] la voix »³⁶⁶.

Cette déstabilisation (polyphonique mais aussi citationnelle et intertextuelle) informe dans « Tympan » l'indissociabilité d'une altérité énonciative et d'une altération visuelle/graphique du texte philosophique, dynamique notamment manifeste quand, à propos des philosophes, Derrida suggère qu'« il faudra leur crever, leur casser les oreilles [...], à coup de cymbales ou de tympanons, instruments, toujours, de quelque dionysie. Pour leur apprendre aussi à "ouïr avec les yeux ". »³⁶⁷ Ici, le principe zarathoustrien³⁶⁸ consistant à « crever les oreilles » des philosophes en

³⁶⁴ *Ibid.*, p. VII.

³⁶⁵ Il s'agit d'une citation tirée de *Biffures*. (Michel Leiris, *Biffures*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1975, p. 85-91). Notons que le terme même de « biffure » renvoie à la rature, geste graphique marquant une intervention sur le texte écrit, et le titre même de l'ouvrage de Leiris correspond ainsi à la démarche derridienne consistant à marquer la marge.

³⁶⁶ Michel Leiris, *Biffures*, p. 87. Cité par Derrida dans « Tympan », p. XI.

³⁶⁷ Jacques Derrida, « Tympan », p. IV.

leur apprenant à « ouïr avec les yeux » trouve simultanément résonance dans l'idée d'un luxage du tympan philosophique et dans le phénomène polyphonique et graphique du texte de Leiris, et ce passage témoigne ainsi d'une perturbation aussi bien énonciative que visuelle de l'énoncé spéculatif. Par ailleurs, l'indissociabilité entre, d'une part, la polyphonie intertextuelle et citationnelle de « Tympan » et, d'autre part, la nécessité d'une transformation graphique de l'énoncé philosophique, est soulignée par la correspondance entre les « instruments [...] de dyonisie » et la « vis sans fin de l'ivresse »³⁶⁹ de Leiris qui, présente en marge de ce passage, signale aussi un lien entre la métaphoricité musicale/sonore du tympan et l'intervention polyphonique/graphique du texte de Leiris, faisant de ce dernier un instrument nécessaire à la rupture de la marge tympanique du discours philosophique. La référence dionysienne ne se limite pas au phénomène de l'ivresse et répond aussi à une mise en scène étendue au texte philosophique – cette théâtralité (parasitaire et) dionysienne, ici envisagée comme écoute visuelle à partir de laquelle il est possible de lire la correspondance de l'ivresse³⁷⁰ entre les énoncés de Nietzsche, Derrida et Leiris, renforce la nécessité d'une dimension à la fois graphique et polyphonique/musicale du luxage philosophique, aspect qui, également présent chez Nietzsche (selon qui « l'esprit de la musique [...] lutte pour se trouver une manifestation plastique et [...] la

³⁶⁸ Comme l'idée de « casser [ou crever] les oreilles » des philosophes, le segment « ouïr avec les yeux » provient bien de la cinquième section du « Prologue de Zarathoustra ». (Friedrich Wilhelm Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre qui est pour tous est qui n'est pour personne*, Maurice de Gandillac (trad.), Paris, Gallimard, coll. « Folio / Essais », 1971, p. 28).

³⁶⁹ Michel Leiris, *Biffures*, p. 86. Cité par Derrida dans « Tympan », p. IV.

³⁷⁰ Mais aussi celle de l'éperon, terme suggérant le perçage (ici celui du tympan), qui apparaît sur la même page dans la citation de Leiris, et qui sera repris par Derrida dans son essai sur Nietzsche et le style (Jacques Derrida, *Éperons. Les Styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1978). La notion même de style provient du *stilus* latin, qui désigne un instrument pointu autrefois utilisé pour écrire sur des tablettes, et le terme participe ainsi à la conception derridienne de l'écriture comme perçage tympanique (voir « Style : étymologie de style », *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* [en ligne], page consultée le 15 juin 2015, url : <http://www.cnrtl.fr/etymologie/style>).

pensée dionysiaque née de cette lutte »³⁷¹ engendre une « rupture du principe d'individuation »³⁷²), s'inscrit dans une « complicité circulaire des métaphores de l'oeil et de l'ouïe »³⁷³.

Caractéristique de la polyphonie de « Tympan », cette « complicité » des stratégies énonciatives (liées à la voix, l'ouïe, le tympan) et graphiques (relatives la (dé)formation, l'espace et l'œil) est envisageable comme substituabilité parasitaire (des métaphores) de l'oeil et de l'ouïe, ainsi que comme métaphore (autre parasite du spéculatif) d'une réversibilité de la frontière entre discours/identité et marge/altérité, soit d'une fragilité fondamentale de l'identité discursive de l'écriture philosophique. De la même manière, le passage, chez Leiris, du « langage parlé [...] au langage chanté »³⁷⁴ répond par une juxtaposition visuelle et conceptuelle à une démarche derridienne axée sur la substitution d'une marge subordonnée et d'une marque parasitaire qui disloque le tympan, frontière simultanément graphique et énonciative, de l'écriture philosophique :

[c]e texte-ci peut-il devenir la marge d'une marge ? Où est passé le corps du texte quand la marge n'est plus une virginité secondaire mais une inépuisable réserve, l'activité stéréographique d'une tout autre oreille ?³⁷⁵

La subordination d'une altérité discursive/énonciative parasitaire exclue par une marge traditionnellement comprise comme « virginité secondaire » est ici désamorcée par une logique de réversibilité texte/marge qui fait de la marge-hôte une « tout autre oreille ». Cette dernière est envisageable comme polyphonie énonciative dont la nécessité d'un recours à la marque visuelle est soulignée par le terme « stéréographique » qui, tiré (et métaphoriquement dé-localisé) des

³⁷¹ Friedrich Wilhelm Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, Geneviève Blanquis (trad.), Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1949, p. 114-115.

³⁷² *Ibid.*, p. 29.

³⁷³ Jacques Derrida, « Tympan », p. IV.

³⁷⁴ Michel Leiris, *Biffures*, p. 89. Cité par Derrida dans « Tympan », p. XIX.

³⁷⁵ Jacques Derrida, « Tympan », p. XIX.

domaines géométriques/cartographiques/photographiques, apparaît à la même ligne que le « langage chanté » de Leiris, et renforce encore davantage l'indissociabilité oeil-ouïe du langage polyphonique visé par « Tympan ».

En ce qu'elle engendre une rupture de l'univocité philosophique et souligne une réversibilité de la frontière qui distingue un texte/discours-hôte d'une marge/altérité, la polyphonie de « Tympan » se présente comme parasite du discours philosophique. Cette réversibilité parasitaire de la frontière identitaire du discours philosophique relève d'un démantèlement lui-même indissociable d'une perturbation énonciative aussi bien métaphorique que graphique, qui fait de la notion de tympan le lieu d'une indétermination propre à la relation hôte/parasite. Envisageable comme éthique hospitalière de l'écoute, la polyphonie derridienne témoigne de la réhabilitation d'une altérité exclue à la marge-tympan, réhabilitation qui, par le désamorçage (également présent chez Nietzsche³⁷⁶) d'une pureté identitaire qu'elle implique, s'apparente aussi à une logique du tiers inclus. À ce parasitisme formel et énonciatif s'ajoute celui d'une notion de jeu théorique correspondant ici à une métaphoricité musicale qui, avec la polyphonie, participe à l'indétermination d'une identité spéculative en informant une conception de la philosophie comme texte, écriture ou musique, soit comme forme plutôt que discours. Dès les premières lignes de « Tympan », Derrida distingue son écriture d'une démarche spéculative ou argumentative relative au maintien d'une identité discursive : il ne s'agit pas d'« une proposition, encore moins [d]'un discours », mais bien de « phrases » qui, « pourvu qu'on en

³⁷⁶ En effet, chez Nietzsche, la rupture dionysiaque, musicale et théâtrale du principe d'individuation qui caractérise traditionnellement la philosophie comme « *conception théorique* » se rapproche de la polyphonie derridienne comme logique antagoniste : « la juxtaposition des divers mondes d'images engendrées par un morceau de musique présente un aspect incohérent, bigarré, voire contradictoire ». Friedrich Wilhelm Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, p. 115 et p. 48-49.)

joue »³⁷⁷, rendent possible une « fellure [sic] de l'identité philosophique »³⁷⁸ par une mise en doute de sa frontière. Cette notion parasitaire et musicale de « jeu de limite/passage »³⁷⁹ répond à la fois conceptuellement et formellement au brouillage polyphonique d'un texte visant à se défaire d'une univocité qui sous-tend une distinction identitaire et hiérarchisée entre discours, et ce en abordant ces derniers comme voix dont il s'agirait de « jouer [...] l'enchaînement »³⁸⁰ afin d'atteindre l'indétermination, indiquée par le texte de Leiris, d'un « parler musical [...], [...] un mystère »³⁸¹ pouvant, comme le signale au même lieu celui de Derrida, « faire basculer tout l'espace du corps propre »³⁸². Dans ce jeu de résonance polyphonique, « [l]e mystère [...] peut-être représenté comme une marge »³⁸³ dont le parasitisme, irréductible à un renversement maintenant la pureté des distinctions entre discours, « ne peut se [...] faire d'un geste simplement discursif ou théorique »³⁸⁴ et opère plutôt, à travers la juxtaposition d'une multitude de voix, « par un appel au sens de l'ouïe, mis en jeu »³⁸⁵. De par la brisure graphique et énonciative d'une linéarité argumentative qu'il implique, ce jeu des voix est marqué par une imprévisibilité parasitaire de la lecture, bifurcation relative au déplacement graphique des énoncés mais aussi à celui, contextuel, de la citation : « tout ceci renvoie, cite, répercute, propage son rythme sans mesure. Mais [cette marche] reste toute entière imprévisible »³⁸⁶. En tant que dislocation de l'univocité contextuelle et énonciative du texte, l'impact graphique de la polyphonie comme de la

³⁷⁷ Jacques Derrida, « Tympan », p. I (pour les trois citations). La phrase complète va comme suit : « *L'être à la limite* : ces mots ne forment pas encore une proposition, encore moins un discours. Mais il y a là, pourvu qu'on en joue, de quoi engendrer à peu près toutes les phrases de ce livre. »

³⁷⁸ *Ibid.*, p. XII.

³⁷⁹ *Ibid.*, p. IX.

³⁸⁰ *Ibid.*, p. XXV.

³⁸¹ Michel Leiris, *Biffures*, p. 90. Cité par Derrida dans « Tympan », p. XXI. Cette notion est également fortement présente chez Nietzsche, pour qui la conception dionysiaque « survit dans les mystères ». (Friedrich Wilhelm Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, p. 115).

³⁸² Jacques Derrida, « Tympan », p. XXI.

³⁸³ Michel Leiris, *Biffures*, p. 90. Cité par Derrida dans « Tympan », p. XVII-XVIII.

³⁸⁴ Jacques Derrida, « Tympan », p. XV-XVIII.

³⁸⁵ Michel Leiris, *Biffures*, p. 86. Cité par Derrida dans « Tympan », p. VII.

³⁸⁶ Jacques Derrida, « Tympan », p. XXV.

citation « porte la philosophie au contact enfin de quelque autre code, d'un tout autre type. Événement [...] illisible en tant que tel et sur le coup »³⁸⁷, faisant du lecteur un agent parasite qui participe à l'imprévisibilité du texte.

Stratégie parasitaire axée sur la dislocation de l'identité spéculative, la polyphonie derridienne est aussi le lieu d'articulation d'une écoute notamment poursuivie dans *De l'Hospitalité*³⁸⁸, où l'enjeu éthique qu'elle importe est d'emblée annoncé par le titre complet de l'ouvrage, *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre de l'hospitalité*. Les notions d'invitation, d'hospitalité et de réponse situent effectivement ce texte dans une dynamique relationnelle et parasitaire présentée comme indissociable d'une question éthique, « le problème de l'hospitalité éta[nt] coextensif au problème éthique »³⁸⁹. Celle-ci est également marquée par le fait que Derrida est invité à « répondre de », soit à se porter garant d'une hospitalité qui, en ce qu'elle est incorporée par l'invitation de Dufourmantelle, s'annonce comme irréductible à une conceptualisation abstraite et trouve d'emblée résonance dans la disposition graphique du texte : l'invitation de Dufourmantelle et la réponse de Derrida sont présentées en alternance, la première sur les pages de droite et la seconde sur celles de gauche, ce qui, par une juxtaposition de voix à la fois distinctes (à la lecture) et (visuellement) simultanées, engendre un effet polyphonique indissociable de la manière dont l'œuvre interroge les notions d'étrangéité, d'hospitalité et d'invitation. Comme dans « Tympan », cette polyphonie graphique perturbe l'univocité énonciative propre à l'identité du discours spéculatif en désamorçant l'antécédence autoritaire d'un discours hôte – elle correspond en cela à une éthique hospitalière qui, comprise comme réciprocité, fait du livre, comme du discours spéculatif même, ce « lieu qui [dans l'hospitalité]

³⁸⁷ *Ibid.*, p. XII.

³⁸⁸ Jacques Derrida et Anne Dufourmantelle, *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre de l'hospitalité*, Paris, Calman-Lévy, coll. « Petite bibliothèque des idées », 1997.

³⁸⁹ Jacques Derrida, *Ibid.*, p. 133.

n'appart[ient] originellement ni à l'hôte ni à l'invité, mais au geste par lequel l'un donne l'accueil à l'autre »³⁹⁰. L'hospitalité réciproque est ici comprise comme désamorçage d'une relation hiérarchisée qui situerait l'hôte (invité) comme élément subordonné – au niveau du discours spéculatif, cette subordination peut être envisagée comme théorisation conceptuelle d'une altérité, abstraction discursive à laquelle vient s'opposer l'impact sensoriel d'une polyphonie graphique témoignant d'un accueil réciproque :

Peut-on réellement parler d'altérité, qu'elle soit seulement dite ou perçue, sans que la pensée ne soit un instant éprouvée par cet acte ? Or, d'habitude elle n'est pas éprouvée, pas le moins du monde. Elle pense "l'autre", (l'hôte), souverainement³⁹¹.

À la conceptualisation « souveraine » d'une altérité théorisée vient s'opposer la perturbation d'une altérité « éprouvée », et la distinction entre ces deux éthiques s'apparente à l'antinomie que Derrida propose d'établir entre le « droit à l'hospitalité » et l'« éthique de l'hospitalité »³⁹². L'hospitalité de droit est permise par une frontière (territoriale, législative, identitaire) marquant une « souveraineté du soi sur le chez-soi, [...] [qui] ne peut s'exercer qu'en filtrant, choisissant, donc en excluant et en faisant violence »³⁹³, et c'est à partir de cette souveraineté qu'il est possible de penser l'invitation et de

distinguer entre un hôte (*guest*) et un parasite [...]. Sans ce droit, [l'arrivant] ne peut s'introduire "chez moi", dans le "chez-soi" de l'hôte (*host*), que comme parasite, hôte abusif, illégitime, clandestin, passible d'expulsion ou d'arrestation.³⁹⁴

L'hospitalité de droit dévoile ainsi un rapport à une altérité d'emblée subordonnée par la délimitation du lieu à partir duquel se constitue l'identité de l'hôte comme celle de « l'étranger (*hostis*) accueilli comme hôte ou comme ennemi. Hospitalité, hostilité, *hostipitalité* »³⁹⁵. Si cette

³⁹⁰ Anne Dufourmantelle, *Ibid.*, p. 60-62.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 34.

³⁹² Jacques Derrida, *Ibid.*, p. 63 (pour les deux citations).

³⁹³ *Ibid.*, p. 53.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 57.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 45.

hospitalité apparaît comme indissociable d'une hostilité préalable qui permet un rapport souverain à l'autre, elle vient s'opposer à celle qui

exige que j'ouvre mon chez-moi et que je donne non seulement à l'étranger [...] mais à l'autre absolu, inconnu, anonyme, et que je lui *donne lieu*, que je le laisse venir, que je le laisse arriver, et avoir lieu dans le lieu que je lui offre [...]. La loi de l'hospitalité absolue commande de rompre avec l'hospitalité de droit.³⁹⁶

L'hospitalité absolue est ainsi relative au démantèlement d'un lieu envisageable comme « espace de propriété contrôlé et circonscrit, [...] cela même qui ouvre à l'intrusion »³⁹⁷ par l'identification d'un domaine propre et d'une altérité qui lui serait externe. Dans le contexte relationnel et langagier où elle s'inscrit (puisque « [l']invitation, l'accueil, [...] passent par la langue ou bien par l'adresse à l'autre »³⁹⁸), et en tant que rapport « éprouvé » à l'autre, cette éthique hospitalière s'annonce doublement perturbatrice. Elle engendre, d'une part, un désamorçage identitaire qui trouve sa réplique dans la polyphonie graphique et la quantité notable de citations qui traversent l'ouvrage et « donnent lieu » à une multiplicité de voix : en effet, dès ses premières lignes, l'invitation de Dufourmantelle indique un brouillage énonciatif dont témoigne en exergue une citation attribuée à Derrida, « [u]n acte d'hospitalité ne peut être que poétique »³⁹⁹, exergue qui informe également une logique de réversibilité par laquelle l'invitation est défaite d'une antécédence potentiellement hiérarchisante marquant un lieu d'accueil. Par ailleurs, en ce qu'elle se rattache à une notion de « poétique » envisageable comme littéarité polyphonique/musicale⁴⁰⁰ et graphique, l'hospitalité dont il est ici question se situe d'emblée comme étrangère à la souveraineté de l'identité spéculative dont elle se fait l'épreuve. Or la poéticité perturbatrice de

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 29.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 57.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 119.

³⁹⁹ Jacques Derrida cité par Anne Dufourmantelle, *Ibid.*, p. 10.

⁴⁰⁰ Comme la catégorie générique de poésie, la notion de poétique s'apparente effectivement aux notions de musique et de voix sur lesquelles se fonde l'idée de polyphonie : présente dès les troubadours, cette spécificité musicale est ravivée au XIX^{ème} siècle lors de la revendication (à travers, notamment, les figures de Verlaine et de Mallarmé) d'une spécificité de l'écriture poétique.

cet accueil ne consiste pas seulement en une mise à l'épreuve : comme dans « Tympan », l'éprouvé relève aussi d'une *esthesis* de l'écriture, expérience sensible (notamment visuelle) qui, comprise comme mise en scène ou polyphonie graphique, se révèle indissociable d'une visée éthique relative à une altérité énonciative.

Axés sur une altérité (celle d'un discours ou d'un hôte) qu'ils refusent d'envisager uniquement comme concept, « Tympan » et *De L'hospitalité* se rejoignent par une hospitalité polyphonique qui, en décentrant l'énonciation spéculative, désamorce l'autorité d'une pensée univoque et se présente comme parasite perturbateur de l'identité spéculative des discours qui l'accueillent. Irréductible à une notation théorique, cette mise à l'épreuve énonciative et identitaire s'articule avant tout par la disposition matérielle d'une écriture, qui pousse le discours philosophique à revenir aux conditions langagières qu'il partage avec ses autres, conditions qui sont simultanément celles de sa constitution (par l'univocité qui sous-tend, par exemple, le concept d'altérité comme celui de parasite) et de son démantèlement (notamment polyphonique/graphique) :

[L]e parasite problématise le désir du philosophe de dire quelque chose [...]. La philosophie ne s'en trouve pas éradiquée ; elle est en revanche déviée et contrainte de prendre en compte sa propre situation d'énonciation.⁴⁰¹

Cette indétermination de l'identité spéculative par un retour aux conditions langagières et matérielles de son écriture désamorce par sa polyphonie graphique une notion d'univocité conceptuelle qui sous-tend la visée de vérité propre au discours philosophique. Par la juxtaposition énonciative non-hiérarchisée qu'elle implique, la polyphonie peut donc être conçue comme symptôme d'une théorie d'autant plus parasitée qu'elle est marquée, à la lecture, par l'interruption d'une linéarité discursive/communicationnelle traditionnellement constitutive d'une

⁴⁰¹ Myriam Roman, « Parasites philosophes », dans Myriam Roman et Anne Tomiche *et al.* (dir.), *Figures du parasite*, p. 133-154, p. 154.

démarche argumentative. Cette hétérogénéité graphique et énonciative fait obstacle à une conceptualisation univoque de notions telles l'altérité et l'hospitalité, qui se dessinent plutôt dans l'interférence réciproque et indéterminante des énoncés présents – elle vient ainsi défaire une quête fondamentale du discours philosophique, soit la notation d'une universalité envisageable comme homogénéité dominante : « [v]oix plurielle, le parasite dialogise la quête philosophique de la sagesse et la prétention du discours à circonscrire un universel. Sa polyphonie [...] produit un relativisme des idées. »⁴⁰² Cette perturbation est toutefois plus frappante dans le cas de « Tympan », où la multiplicité des voix et la mise en page irrégulière du texte engendrent une fragmentation, voire une disparition, de l'énoncé spéculatif, tandis que la polyphonie de *De l'hospitalité* apparaît plutôt comme coexistence régulière de voix qui s'invitent et se répondent mutuellement. Cette différence, explicable par les visées respectives des deux textes, souligne l'indissociabilité du parasite textuel et de son hôte discursif : en effet, dans « Tympan », le parasite polyphonique répond à la thématization d'un discours philosophique univoque en participant au démantèlement de ce dernier – il se présente ainsi comme brouilleur communicationnel, tandis que la polyphonie de *De l'hospitalité* instaure une structure plus harmonieuse de renvois réciproques correspondant à une indétermination des identités hôte/parasite, invitant/invité. Cet écart peut être pensé selon la distinction entre une hospitalité de droit fondée sur un chez-soi préalable (il s'agit dans « Tympan » d'une notion de lieu/identité/discours philosophique) à partir duquel certains éléments peuvent apparaître comme étrangers et parasites, et une hospitalité absolue qui, puisqu'elle vise à accueillir une altérité « avant toute détermination, avant toute anticipation, avant toute *identification* »⁴⁰³, vient défaire la notion même de parasitisme au profit d'une indétermination qui, présentée comme structure

⁴⁰² *Ibid.*, p. 144.

⁴⁰³ Jacques Derrida, *Ibid.*, p. 71.

éthique, touche aussi bien le lieu du livre que la notion d'identité discursive et la spécificité énonciative qui s'y rattache. Si la polyphonie graphique consiste, dans les deux cas, en l'interruption d'une linéarité argumentative et d'une homogénéité conceptuelle, elle se présente, dans la perspective où la division des identités discursives relève d'une expulsion à la frontière, comme interruption d'une interruption préalable qui sous-tend la constitution d'un discours par l'exclusion d'éléments compris comme lui étant étrangers :

Meaning can only be "fixed" by an act of will wherein epistemic violence cuts off the other text, point of view, person, or group, and permits closure to be imposed. Polyphony or un-subjugated text is [...], at best, an "interception"⁴⁰⁴.

3.4. Interruption : « ce bruit soudain » / « je parle à plusieurs voix ».

Cette relation entre la réversibilité des rôles hôte-parasite et une perturbation graphique de l'écriture spéculative instaure une dynamique par laquelle le discours théorique apparaît à la fois comme hôte interrompu par un parasite (celui, chez Derrida, d'une polyphonie visuelle) et comme parasite venant interrompre un réseau compris comme condition de possibilité des distinctions entre identités discursives. Cette logique indéterminante de l'interruption graphique est particulièrement manifeste dans *Le Parasite* de Michel Serres, où elle informe la notation d'une réversibilité⁴⁰⁵ des fonctions de message (ou d'hôte) et de bruit (ou de parasite), réversibilité elle-même indissociable d'une pensée en réseau venant s'opposer à la fixité d'une logique identitaire, et où « [l]e système est ouvert, c'est le seul réel, il y a toujours des relations, et des parasites. »⁴⁰⁶ D'un point de vue discursif et communicationnel, l'exclusion du parasite se présente comme condition de possibilité d'une univocité caractéristique de la conceptualisation

⁴⁰⁴ Hugo Letiche, « Polyphony and its Other », *Organization Studies*, vol. XXI, n° 3, 2010 p. 261-277, p. 265.

⁴⁰⁵ Tous les éléments d'une chaîne parasitaire peuvent effectivement, selon Serres, être caractérisés de parasites, l'hôte étant toujours le parasite d'un autre : « [l]'écornifleur n'est pas toujours celui qu'on pense. C'est l'invité, c'est l'inviteur, c'est l'éleveur », « [hôtes et parasites] échangent leur rôle dans un espace à définir. » (Michel Serres, *Le Parasite*, p. 87 et p. 26.)

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 115.

spéculative – parallèlement, c’est le retour inéluctable du parasite (« [c]hassez le parasite, il revient au galop »⁴⁰⁷) qui s’annonce chez Serres comme condition perturbatrice du renouvellement de tout système comme de tout processus communicationnel :

[i]l n’y a pas de système sans parasite. [...] L’erreur, le tremblé, le confus, l’obscur sont de la connaissance, le bruit est de la communication, il est de la maison. Mais, plus encore, est-il la maison elle-même ?⁴⁰⁸

Sous-tendue par une logique identitaire, la constitution d’un système fixe (qu’il soit discursif, identitaire ou autre) apparaît dès lors comme interruption d’une chaîne relationnelle réversible – dans la perspective où l’approche serrienne ne vise pas l’établissement d’un tel système, la réversibilité des rôles hôte-parasite (ou bruit-communication) ne consiste pas en un embarras logique et témoigne plutôt d’un processus dynamique de reconfigurations et de transformations parasitaires qui participent à la constitution et à la reformulation (impliquant une certaine destruction) d’un système donné, ainsi qu’à la réhabilitation du (bruit) parasite comme lieu-hôte (ou « maison ») plutôt que comme élément accidentel, indésirable et subordonné :

Le bruit, le hasard, la pluie, la circonstance ont produit un nouveau système [...]. Cette logique est nouvelle et forte [...], nous libère enfin des chaînes trop simples des contradictions, dont on voit rarement les applications. Elle ouvre des espaces de transformation.⁴⁰⁹

Bien distinct d’une logique de l’opposition, le pouvoir transformateur (bifurcation/réversibilité) du parasite fait de ce dernier « l’être de la relation »⁴¹⁰, dont la notation est chez Serres indissociable d’une métaphoricité spatiale : en effet, « [I]e parasite est le lieu et le sujet de la transformation »⁴¹¹, il est ce joker indéterminant qui parvient à

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 30.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 31.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 107.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 284.

[j]ouer la position, [...] jouer le lieu, [...] c'est là le sens du préfixe para dans le mot parasite : il est à côté, il est auprès, il est décalé, il n'est pas sur la chose, mais sur sa relation. Il a des relations, comme on dit, et en fait un système.⁴¹²

Cette métaphoricité spatiale trouve résonance dans la multitude d'interruptions graphiques, marqueurs rythmiques qui traversent le texte de Serres et participent à sa théâtralisation – si le parasite peut être considéré comme notion centrale de ce dernier, l'impact de sa structure sur l'écriture spéculative qui cherche à l'aborder est effectivement admis d'emblée :

Nous allons parcourir, pour comprendre une seule chose, des paysages différents, plusieurs épistémologies. Peut-être faudra-t-il parler à plusieurs voix. Ce langage à maintes entrées, je l'appelle philosophique.⁴¹³

L'idée de multiplicité des voix, ici présentée comme reformulation d'un énoncé philosophique qui, dans une logique parasitaire, « parle à plusieurs voix »⁴¹⁴, s'inscrit dans une conception du parasite comme « brouillage du sens ou des voix »⁴¹⁵, conception qui s'articule entre autres par le biais d'une spatialité permettant d'aborder l'« épistémologie » et le « langage [...] philosophique ». Indiquée ici par les termes « lieu », « à-côté », « décalé », « parcourir » et « paysages », cette spatialité est irréductible à une notation théorique et se manifeste à plusieurs reprises par une interruption graphique de l'énoncé :

La théorie des relations amène au parasite.

L'introduction d'un parasite dans un système équivaut à celle d'un bruit. Premier cas. Je parle à plusieurs voix. Le message plonge dans le non-sens, dans le bruit pur, dans le désordre, le système s'écroule, tout meurt.⁴¹⁶

L'espace graphique participe ici à une mise en scène de l'écriture théorique, procédé qui informe un démantèlement de l'assimilation habituelle du silence et d'un espace blanc compris comme

⁴¹² *Ibid.*, p. 55.

⁴¹³ *Ibid.*, p. 12.

⁴¹⁴ *Ibid.*, p. 178.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 258.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 248. Sauf indication contraire, tout espace graphique dans les citations renvoie aux sauts de lignes présents dans le texte, que nous tentons ici de rétablir.

« bruit » (bruit qui, nous le verrons, est aussi une forme de plurivocité⁴¹⁷ contrée par le fait de « parle[r] à plusieurs voix »), ainsi que la réversibilité des rôles hôte-parasite : en effet, si l'interruption est ici relative à l'« introduction d'un parasite dans un système », cette identité parasitaire peut également être attribuée au discours même de Serres, qui vient interrompre l'indétermination de cet espace bruisant dont l'élimination permet traditionnellement la constitution d'un discours spéculatif, dans l'optique où « l'acte d'éliminer la cacographie, la tentative d'éliminer le bruit est à la fois la *condition de l'appréhension de la forme abstraite* et la *condition de la réussite de la communication* »⁴¹⁸. La mise en scène de l'énoncé dont témoigne l'espace blanc est donc envisageable comme interruption perturbatrice et parasitaire d'une communication/conceptualisation univoque, ainsi que comme lieu d'articulation d'un bruit ou réseau plurivoque qui se voit interrompu par la reprise du discours de Serres, dont l'identité discursive est, tout comme la fixité conceptuelle et l'univocité énonciative sur laquelle elle se fonde, mise en doute :

l'assignation d'un point fixe n'est possible que par cette opération épistémologique fondamentale qu'on pourrait nommer la circonscription d'un espace en général, la limitation, la fermeture, la définition, l'interruption, l'arrêt de quelque chose en général.⁴¹⁹

Si l'espace blanc peut, de par son intrusion/interruption du discours spéculatif et l'effet dramaturgique de mise en scène qu'il engendre, être compris comme phénomène doublement parasitaire, il est également, selon un principe de réversibilité, ce qui se voit interrompu par la reprise d'un énoncé dès lors envisageable comme réplique/bruit parasite – d'où le fait que Serres

⁴¹⁷ Nous proposons le terme « plurivocité » plutôt que « polyphonie » pour aborder le phénomène serrien de multiplicité énonciative : si le discours de Serres est bien marqué par une pluralité de voix, ces dernières ne semblent pas autonomes et témoignent plutôt d'une réécriture ou réappropriation subversive et maîtrisée d'autres textes.

⁴¹⁸ Michel Serres, *Hermès I. La Communication*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1968, p. 43.

⁴¹⁹ Michel Serres, *Hermès II. L'Interférence*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1972, p. 138.

situe son propre discours à la fois comme théorie et comme parasite d'un discours théorique généralement compris comme établissement d'un système ordonné et univoque, proposant simultanément une mise à distance critique de l'identité spéculative (avec la notion autoritaire de son antécédence) et une reformulation de cette dernière comme bruit parasite : « [l]'invité devient maître et il produit un bruit terrible. Nous y sommes, je suis cet invité. [...] Le parasite désaccorde, il bruisse. [...] Pas de théorie, je vous prie »⁴²⁰. La réversibilité d'un espace blanc par lequel l'énoncé philosophique devient à la fois parasite et hôte parasité sous-tend la critique générale d'une fixité (comprise comme « bruit terrible » du maître) notamment discursive et disciplinaire : « [t]héorie ou pratique, ensemble de discours parasites, parasités »⁴²¹. Notamment informée par l'interruption graphique de l'espace blanc, la conception du discours théorique comme parasite s'inscrit ainsi dans la mise en doute d'une frontière venant interrompre un réseau relationnel par l'établissement d'un système délimité, que ce dernier soit discursif, disciplinaire, géographique ou autre :

Dans les sciences humaines, au moins, le vieux modèle mécanique est toujours dominant, même chez ceux dont le discours bruit de le rejeter.

La guerre n'a pas lieu.

Il mange chez un grand – et le plus grand possible. Il nourrit en retour sa grandeur. Il jouit de l'appartenance. Il vit dans une secte, il pense dans une opinion, une idéologie, une règle. La vérité l'entoure comme d'un bouclier, il ne craint plus les terreurs nocturnes. Il est enfin spécialisé, il a une méthode. Il ne livrera plus bataille. [...] La division du travail, des partis, des idées, de la science, des religions, des pays mêmes, de tout espace en général, produit de petits roitelets locaux qui tiennent table ouverte et qui mangent, entre amis, ceux qui militent à longueur de pensée sans se battre jamais. [...] C'est le réseau du risque minimum Il est assez stable. Sclérose.⁴²²

⁴²⁰ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 109.

⁴²¹ *Ibid.*, p. 107.

⁴²² *Ibid.*, p. 261.

Ici comme ailleurs, la métaphoricité spatiale (signalée par les termes « lieu », « entoure », « espace » et « locaux ») répond à un espace graphique venant contrer l'« espace [...] général » d'identités disciplinaires et discursives, lieux hostiles d'une « appartenance » exemplifiée par une identité spéculative que la « vérité [...] entoure comme d'un bouclier », et dont l'interruption parasitaire (ou « division ») d'un système relationnel en fait un « discours [qui] bruit ». Cette critique de la division est aussi celle de la hiérarchisation autoritaire qu'elle implique et que signalent ces « petits roitelets locaux » apparentés au maître de la table : dans le cadre de l'énoncé spéculatif, c'est la délimitation d'une spécificité discursive qui permet l'établissement d'une univocité sous-tendant des oppositions conceptuelles hiérarchisées, et cette interruption d'un réseau où « la chose même n'est rien d'autre qu'une tête de relations, ce carrefour, ou ces passages »⁴²³ fait du discours théorique cet « invité dev[enu] le maître », et qui cherche à se protéger d'éléments (tels la polyphonie, l'interruption, le non-sérieux) venant faire rupture avec cette univocité identitaire et énonciative.

À ce phénomène graphique et dramaturgique de l'interruption s'ajoute la perturbation parasitaire d'une plurivocité qui, envisageable comme marqueur d'un réseau débordant la frontière hostile d'une univocité théorique, participe à l'indétermination identitaire du discours de Serres :

La relation parasitaire est intersubjective. Elle est l'atome de nos relations. Essayons de voir cela face à face, comme la mort et le soleil. Ce coup nous atteint tous ensemble.

Quel est donc ce bruit soudain, hasardeux, à la porte, qui m'empêche toujours de finir et me conduit à d'autres gestes ?⁴²⁴

⁴²³ *Ibid.*, p. 55.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 16.

L'espace blanc informe ici le passage d'une logique plurielle à un principe identitaire abordé comme processus perturbé par une bifurcation imprévisible (« hasardeu[se] », « condui[san]t à d'autres gestes ») et parasitaire. Le parasitisme est effectivement rattaché à une interruption (par l'espace graphique et la notion de « bruit soudain ») correspondant à un réseau pluriel indiqué, en plus que par la conjugaison au « nous » et les notions de « relation [...] intersubjective », de « face à face » et de « tous ensemble », par une intertextualité renvoyant à la maxime notoire, quoique subvertie, de la Rochefoucauld⁴²⁵. Le parasite implique ainsi une collectivité qui inscrit l'espace subséquent dans une conception en réseau toutefois interrompue par la reprise de l'énoncé de Serres, qui souligne la réversibilité des fonctions interrupteur/interrrompu en présentant le blanc qui précède comme parasite intrusif (« bruit soudain ») faisant obstacle à l'établissement d'un système stable (il « empêche toujours de finir »), et dont la délimitation fragile est à la fois représentée par l'espace graphique et la métaphore spatiale, « à la porte », frontière de la « maison » (métaphore serrienne de la communication comme des domaines discursifs), lieu-hôte sous-tendant l'appartenance comme l'exclusion. Si l'espace blanc est simultanément le bruit interrompant l'énoncé de Serres et l'espace pluriel interrompu par ce dernier, il apparaît par ailleurs comme procédé de théâtralisation trouvant ici sa réplique dans la disposition graphique du texte et l'ironie d'une forme interrogative (simulacre, parole double mettant en scène la surprise devant l'intrusion) face à un parasite qu'il s'agit pourtant de regarder « face à face ».

L'écriture serrienne du parasite témoigne donc d'une inséparabilité entre, d'une part, une plurivocité relative à un réseau relationnel contrant une logique identitaire et, d'autre part, une

⁴²⁵ Pour qui « [l]e soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement. » François duc de La Rochefoucauld, *Maximes et réflexions morales du duc de la Rochefoucauld*, Londres, A. Dulau et Co., 1799, p. 8.

interruption envisageable comme marque graphique et théâtralisation de l'énoncé spéculatif, ce qui est également manifeste dans le recours au *Banquet* de Platon :

Or donc le jour de la naissance d'Aphrodite, les dieux donnent un festin. Non, ce n'est pas Socrate qui parle, c'est Diotime, non c'est Apollodore, enfin c'est Diotime, l'étrangère de Mantinée [...]. Enfin, nous y sommes, nous sommes enfin à la porte du festin des dieux. [...] Point de référent, de pain, de vin ni de tendresse, dans cette galerie d'ombres et de lumière. Pas un morceau, pas une miette, le désert de la chose même.

Attention ! Alcibiade rentre, complètement soûl, à son tour.⁴²⁶

Ce passage témoigne effectivement de la mise en scène d'une plurivocité dont la théâtralité parasitaire est, comme chez Derrida, simultanément indiquée par un espace graphique et par une notion d'ivresse apparentée au dionysiaque, ainsi que par les marqueurs d'oralité que sont les reprises venant ajuster le récit tout en participant à une indétermination de l'énoncé (« [n]on, ce n'est pas [...], non c'est [...], enfin c'est [...]. Enfin, nous y sommes, nous sommes enfin »). La forme exclamative (« [a]ttention ! ») et l'indication « Alcibiade rentre [...] », qui rapprochent l'énoncé serrien d'une intervention didascalique, participent également à cette théâtralité d'autant plus parasitaire qu'elle annonce, par une interruption graphique, l'arrivée d'Alcibiade, parasite qui interrompt, en « heurta[nt] à la porte de la cour »⁴²⁷, le banquet auquel il n'était pas invité. Le parasitisme se rattache aussi à une multiplicité énonciative qui, indiquée par un « nous » regroupant les voix de Serres, Socrate, Diotime et Appollodore, lie le parasite à une notion de collectivité présentée comme lui étant indissociable (« [l]a construction du collectif se fait avec des jokers »⁴²⁸), ainsi qu'au statut antique d'invité au « festin des dieux », figure par ailleurs

⁴²⁶ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 322-325.

⁴²⁷ Platon et Léon Robin (trad.), *Le Banquet*, 212c.

⁴²⁸ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 307.

soulignée par la présence de l'étrangère Diotime qui, dans les propos que relate Socrate⁴²⁹ dans *Le Banquet*, importe une définition de l'amour semblable à celle du parasite antique :

un intermédiaire, dit-elle, entre le mortel et l'immortel [...]. Un grand démon, Socrate. Et en effet tout ce qui est démonique est intermédiaire entre le dieu et le mortel. [...] [Son rôle est] de traduire et de transmettre aux dieux ce qui vient des hommes et, aux hommes, ce qui vient des dieux : les prières et sacrifices de ceux-là, les ordonnances de ceux-ci et la rétribution des sacrifices; et d'autre part, puisqu'il est à mi-distance des uns et des autres, de combler le vide : il est ainsi le lien qui unit le Tout à lui même.⁴³⁰

En tant qu'intermédiaire entre dieux et mortels, l'amour tel qu'envisagé par Diotime se rapproche non seulement de la fonction antique du parasite mais de celle, plus générale, que propose Serres, pour qui « [l]a position du parasite est de se trouver entre. »⁴³¹ L'importance du statut intermédiaire/relationnel du parasite est effectivement soulignée à la fois par le discours de Diotime (où il est présenté en tant que « lien qui unit le Tout à lui même ») et par celui de Serres, qui en fait un principe originel : « [l]'écart est de la chose même et peut-être la produit-il. Peut-être l'origine radicale des choses est-elle cela même que le rationalisme classique jetait aux enfers. Au commencement est le bruit. »⁴³² Ici, la réécriture du prologue de *L'Évangile selon Jean* participe, comme dans le cas de la maxime de La Rochefoucauld, à une plurivocité qui est aussi un procédé de subversion ou de détournement transformateur (parasitaire) d'une autorité préalable – d'autre part, la substituabilité du *Verbum* (verbe ou parole) théologique et du bruit défait une subordination traditionnellement rattachée au bruit parasite, réversibilité qui fait du verbe ce parasite venant interrompre un bruit fondateur. Ce parasite « jeté aux enfers » par le

⁴²⁹ Le fait que ces propos, uniquement présents à titre d'allusion dans le texte de Serres, soient, dans *Le Banquet* de Platon, rapportés par Socrate, souligne encore davantage la structure parasitaire du réseau plurivoque.

⁴³⁰ Platon et Léon Robin (trad.), *Le Banquet, Œuvres complètes*, t. IV, 2^{ème} partie, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", coll. « Collection des Universités de France », 1966, 202c-202e.

⁴³¹ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 309.

⁴³² *Ibid.*, p. 23. Notons ici l'intertextualité biblique qui remplace le verbe/parole par le bruit, indiquant un lien entre plurivocité et subversion parasitaire d'une autorité énonciative.

rationalisme répond également à la conception, présente chez Diotime comme chez Serres, de l'intermédiaire comme entité démoniaque : « [l]e parasite est toujours là, inévitable. Il est en tiers [...]. Le tiers est toujours là, dieu ou démon, raison, rumeur. [...] Il y a toujours un médiat, un milieu, un intermédiaire. »⁴³³ Si le démon parasitaire s'apparente au *daímôn* socratique, voix intermédiaire venant doubler celle du philosophe, son altérité langagière peut également être comprise comme musicalité ou oralité dont témoigne ici une série d'association sonores (dieu et démon en /d/, raison et rumeur en /r/) qui marque l'écriture philosophique d'une dimension non-conceptuelle. Par ailleurs, le rapprochement que Serres propose d'établir entre le démon/Diable et le parasite comme joker ou tiers intermédiaire s'inscrit dans une conception (signalée plus tôt) du discours théorique comme jeu dont les frontières se trouvent indéterminées par la présence du parasite : tout comme le joker, « [d]ans le carré de jeu, [...] la place du Diable reste blanche et vacante »⁴³⁴. Ce lien entre parasite, jeu et démon/Diable est aussi présent chez Austin, dont le discours initialement axé sur la vérité (« being true »⁴³⁵) finit par se résoudre à un jeu indéterminant, qualifié de diabolique (« play Old Harry with [...] the true/false fetish »⁴³⁶). Qu'il soit humoristique, joueur, polyphonique ou interrupteur, si le « parasite est associé au refus du système et de l'univocité de la vérité »⁴³⁷, c'est en tant qu'élément indéterminé et indéterminant dans le cadre d'un jeu théorique qu'il « devient alors le *daimon* du philosophe »⁴³⁸. Par la perturbation d'une communication linéaire et univoque qu'elles impliquent, la plurivocité et l'interruption graphique/théâtralisante se manifestent ainsi, tout au long du *Parasite* de Serres, comme bruits/brouillages parasitaires au sein d'un discours philosophique, ainsi que comme

⁴³³ *Ibid.*, p. 85.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 335.

⁴³⁵ J.L. Austin, *How to Do Things with Words*, p. 2.

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 151.

⁴³⁷ Myriam Roman, « Parasites philosophes », p. 139.

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 154.

phénomènes transformateurs permettant la reformulation de ce discours comme bruit interrupteur. Dans l'optique d'une réversibilité parasitaire, l'interruption par laquelle un espace (discursif ou autre) définit simultanément ses frontières et ses parasites est à la fois une condition de possibilité et de vulnérabilité identitaires, permet à la fois la constitution et la perturbation d'une univocité spéculative comprise comme rupture d'un réseau ouvert de relations. C'est ainsi que le discours de Serres, en se situant, par le biais d'une multiplicité de marqueurs parasites, comme écriture parasit(é)e, cherche à se distinguer de la constitution traditionnelle d'identités (discursives ou autres) et de systèmes cybernétiques qui procèdent par l'exclusion des parasites venant mettre en cause l'identité même d'un hôte. Loin d'aboutir à un simple renversement conceptuel de notions telles le bruit (ou le parasite) et la communication (ou l'hôte), la dimension graphique/matérielle de ce parasitage apparaît plutôt comme mise en scène d'un tiers indéterminant, opérant au niveau de l'écriture même du philosophique :

[à] quoi bon opposer mot pour mot, article pour article, et antithèse contre thèse, [...] idée contre sens, alors qu'en se glissant dans le canal, on perturbe à loisir le son, le sens, la thèse et le système ?⁴³⁹

Dans le cadre de discours spéculatifs, les phénomènes de l'humour, de la plurivocité (polyphonique, citationnelle ou intertextuelle) et de la perturbation graphique et théâtralisante peuvent ainsi être rattachés à la question syncrétique du style telle que la soulève Derrida dans sa lecture de Nietzsche :

la question du style comme question de l'écriture, la question d'une opération éperonnante plus puissante que tout contenu, toute thèse et tout sens. L'éperon stylé traverse le voile, ne le déchire pas seulement pour voir ou produire la chose même, mais défait l'opposition à soi, l'opposition pliée sur soi du voilé/dévoilé, la vérité comme production, dévoilement/dissimulation du produit en présence. Il ne soulève pas plus qu'il ne laisse tomber le voile, il en dé-limite le suspens⁴⁴⁰

⁴³⁹ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 262.

⁴⁴⁰ Jacques Derrida, *Éperons. Les Styles de Nietzsche*, p. 86.

La notion de style est ici comprise comme relation ou « opération » d'indétermination, élément venant démanteler l'idée de vérité ainsi que la pureté d'oppositions conceptuelles et de contenu spéculatif (« toute thèse et tout sens »), et la « question du style » consiste ainsi non seulement en une interrogation sur le style, mais en une question adressée par le style, qui interpelle la vérité. Ce phénomène est particulièrement significatif dans le cadre du discours spéculatif, où le style apparaît comme élément venant parasiter l'univocité énonciative par laquelle un discours théorique/philosophique cherche à articuler un système de pensée et, ce faisant, à professer sa visée (de vérité) et son identité (notamment sérieuse et univoque). L'identité spéculative est effectivement indissociable de la valorisation d'une spécificité traditionnellement établie en opposition⁴⁴¹ (toujours hiérarchisée) avec d'autres types de discours – littéraires, non-sérieux, etc. – qui ne seraient pas axés sur la vérité. Tout comme celle de l'hôte, l'identité du discours théorique n'est toutefois pas absolue, étant toujours plus ou moins interrompue par le phénomène perturbateur du style, qui la renvoie aux conditions langagières qu'elle partage avec les discours notamment littéraires dont elle cherche à se distinguer. Elle est, pourtant, irréductible à ces derniers :

Non qu'il faille passivement prendre son parti de l'hétérogène ou du parodique (ce qui serait encore les réduire). [...] Ce serait, pour l'éviter à coup sûr, retomber aussi sûrement dans le piège. Ce serait faire de la parodie ou du simulacre un instrument de maîtrise au service de la vérité⁴⁴².

Le style englobe ici plusieurs éléments que nous avons identifiés comme indiquant un parasitage de l'écriture spéculative : la parodie s'apparente effectivement à un humour tel qu'on le retrouve chez Austin, tout en désignant, dans sa définition ancienne, un « [t]exte composé pour être chanté

⁴⁴¹ Selon Stanley Fish, « [t]he very words "pretense", "serious" and "fictional" have built upon them [this] absolute opposition ». (Stanley Fish, « How to Do Things with Austin and Searle », *Is There a Text in this Class ? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge et Londres, Harvard University Press, 1980, p. 197-245, p. 243. Traduction proposée : « [l]es termes mêmes de "simulacre", de "sérieux" et de "fictionnel" sont au fondement de [cette] opposition absolue ».

⁴⁴² Jacques Derrida, *Éperons. Les Styles de Nietzsche*, p. 80.

sur une musique connue »⁴⁴³, et la notion peut dès lors renvoyer au phénomène du non-sérieux comme à celui, musical et graphique, d'une polyphonie également indiquée par le terme « hétérogène », qui implique une altérité non seulement énonciative (polyphonique, plurivoque, citationnelle) mais langagière, la musique et l'image étant bien des langages autres, non-discursifs. Dès Bakhtine, la polyphonie est effectivement présentée comme « assemblage de styles »⁴⁴⁴, combinaison hétérogène « à *styles multiples* »⁴⁴⁵ par laquelle un texte « parodie les autres genres (justement, en tant que genres); il dénonce leurs formes et leur langage conventionnels [...] dans sa propre structure »⁴⁴⁶, et la polyphonie comme la parodie sont ainsi relatives à la pluralité d'un style indéterminant à un niveau aussi bien générique qu'énonciatif. Par ailleurs, le terme « simulacre », qui renvoie notamment à une « [a]pparence qui se donne pour une réalité. [...] Action par laquelle on feint d'exécuter quelque chose »⁴⁴⁷, suggère une structure doublement parasitaire. D'une part, la question de l'apparence et de la représentation (l'exécution feinte) peuvent être liées au phénomène graphique de la mise en scène (ou théâtralisation) de l'énoncé philosophique tel qu'on le retrouve chez Derrida et Serres, ainsi qu'à une ironie ou « [i]gnorance simulée »⁴⁴⁸ que l'on retrouve chez Austin comme chez Socrate. D'autre part, la notion de simulacre renvoie chez Shannon et Weaver à un parasitage faisant obstacle à la transmission inaltérée (ou copie conforme) d'un message, dans la perspective où « [w]ith no errors from noise [...] the received signals would *correspond precisely* to the message symbols

⁴⁴³ « Parodie : Définition de parodie », *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* [en ligne], page consultée le 6 juin 2015. (url : <http://www.cnrtl.fr/definition/parodie>)

⁴⁴⁴ Mikhaïl Bakhtine et Daria Olivier (trad.), *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 88.

⁴⁴⁵ Mikhaïl Bakhtine et Isabelle Kolitcheff (trad.), « Le roman polyphonique de Dostoïevski et son analyse dans la critique littéraire », p. 47.

⁴⁴⁶ Mikhaïl Bakhtine et Daria Olivier (trad.), *Esthétique et théorie du roman*, p. 443.

⁴⁴⁷ « Simulacre : Définition de simulacre », *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* [en ligne], page consultée le 6 juin 2015. (url : <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/simulacre>)

⁴⁴⁸ « Ironie : Définition de Ironie », *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* [en ligne], page consultée le 6 juin 2015. (url : <http://www.cnrtl.fr/definition/ironie>)

sent »⁴⁴⁹, tandis que dans un cas de parasitage, « where the signal is perturbed by noise during transmission [...] the received signal is *not necessarily the same* as that sent out by the transmitter. »⁴⁵⁰ Tout comme l'inévitabilité du *noise* parasite dévoile le problème de la communication comme « *reproducing at one point either exactly or approximately* a message selected at another point »⁴⁵¹, le style compris comme simulacre hétérogène renvoie l'énoncé spéculatif à des conditions langagières qui, relatives à un phénomène d'écriture plutôt qu'à une notion de discours, mettent à l'épreuve les notions de pureté identitaire et d'univocité énonciative en dévoilant une vulnérabilité aussi bien parasitaire qu'inéluctable.

⁴⁴⁹ Claude E. Shannon et Warren Weaver, *The Mathematical Theory of Communication*, p. 19. Nous soulignons. Traduction proposée : « [s]ans les erreurs du bruit [...] le signal reçu *correspondrait précisément* aux symboles du message envoyé ».

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 65. Nous soulignons. Traduction proposée : « là où le signal est perturbé par un bruit durant la transmission [...] le message reçu n'est *pas nécessairement le même* que celui émis par le transmetteur. »

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 31. Traduction proposée : « *la reproduction exacte ou approximative*, en un lieu, d'un message sélectionné en un autre lieu ».

Conclusion : « désarmés, [...] *il n’y a plus de problème* », ou l’aporie éthique.

« Fuck the system, do it, do it, do it, yeah / [...] À quoi je joue ? »⁴⁵²

Afin de questionner l’opposition conceptuelle entre l’identité d’un discours dit « philosophique » et celle d’un discours dit « littéraire », nous avons choisi, plutôt que de nous en tenir à une analyse monographique, d’adopter une approche théorique qui nous permettrait de répondre à la réflexion double qu’un tel travail nous a paru exiger : il s’agissait, d’une part, de situer l’enjeu éthique que suppose l’établissement de la frontière identitaire du discours philosophique dans son versant aussi bien analytique que continental et, d’autre part, d’analyser la manière dont s’effectue l’articulation souvent fragile de cette frontière au niveau du texte dit « philosophique ». Par la dynamique éthique et langagière qu’il importe, et en tant qu’élément textuel dont la présence métaphorique dans l’énoncé philosophique est pour le moins perturbatrice (l’identité spéculative se constituant entre autres par l’exclusion du langage figuré), le parasite nous est apparu comme notion révélatrice et phénomène communicationnel pertinent pour mener cette interrogation.

Un survol historique et lexicographique de l’évolution du terme « parasite » nous a permis de mettre au jour une structure relationnelle qui, quoiqu’elle renvoie habituellement à un rapport de dépendance nocive, inutile, intrusive et unilatérale, s’articule selon une logique de réciprocité immunitaire par laquelle les définitions du parasite et de l’hôte sont non seulement relatives l’une à l’autre, mais témoignent d’une réversibilité des rôles qu’indique la notion même d’« hôte ». Malgré l’interdépendance inéluctable qu’elle implique, la relation hôte-parasite se trouve généralement inscrite dans une logique binaire qui oppose intrusion et invitation, hostilité et hospitalité, identité et altérité, distinctions éthiques relatives à l’établissement d’une frontière

⁴⁵² Jean Leloup, « Je joue de la guitare », *Les Fourmis* [disque compact], Montréal, Audiogram, 1998, 4 minutes 35.

rigide à partir de laquelle s'articule l'exclusion traditionnellement souhaitable du parasite. Par ailleurs, qu'il s'agisse du personnage dramaturgique, du bouffon divertissant, du flatteur intéressé, de la redondance rhétorique ou de l'interférence acoustique, nous avons vu que l'enjeu éthique souligné par cette exclusion est également déterminé par l'identification du parasite comme altérité langagière et perturbation ou bifurcation communicationnelle. À partir de l'ambiguïté fondamentale de la frontière hôte/parasite et de l'identification qui sous-tend l'exclusion d'une altérité selon la spécificité de son rapport au langage, nous avons proposé d'envisager la relation parasitaire comme phénomène textuel et cadre conceptuel propice à penser la relation qu'entretient un discours dit « philosophique » à une altérité littéraire. Quoique l'exclusion oppositionnelle et hiérarchisée de cette dernière soit nécessaire à la constitution d'une identité spéculative axée sur l'énonciation littérale et univoque d'un système conceptuel, le discours philosophique est également (menacé d'être) indéterminé par la relation fondamentale qu'est la condition langagière qu'il partage avec le discours littéraire. Les exclusions théoriques (et métaphoriques) d'une métaphoricité inévitable et attachée à une certaine littéarité témoignent de cette dynamique simultanément éthique et langagière.

Nous avons choisi de nous pencher sur l'utilisation, dans *How to Do Things with Words* de J.L. Austin, de la métaphore du parasite pour justifier l'exclusion théorique d'une littéarité fictionnelle/dramaturgique/poétique et, avec elle, de phénomènes qui, tels la plaisanterie et la citation, engendrent une indétermination conceptuelle et contextuelle comprise comme menace à l'établissement d'une théorie énonciative « générale » fondée sur la notion de « langage ordinaire ». Cette exclusion, qui se fait pourtant par le biais d'un langage figuré, témoigne d'un processus par lequel un énoncé philosophique cherche à se situer comme discours sérieux, littéral et axé sur la théorisation univoque d'une série de dichotomies conceptuelles du type sérieux/non-

sérieux, littéral/figuré, énoncé normal/parasitaire. Par ailleurs, si la fonction théorique de la métaphore du parasite n'est pas explicitement affirmée dans le discours d'Austin, où elle se présente plutôt comme trope, elle apparaît, dans la reprise qu'en propose Jacques Derrida dans « Signature événement contexte », comme ayant une portée véritablement conceptuelle, en ce qu'elle permet de désigner une itérabilité comprise comme structure langagière fondamentale, nécessité d'un parasitage possible qui fait advenir le discours spéculatif lui-même. Cette tension entre le statut métaphorique et la fonction conceptuelle du parasite est particulièrement manifeste dans le débat notoire qui oppose, d'une part, la lecture proposée par John Searle de l'exclusion austinienne, qu'il envisage comme choix méthodologique dont la métaphoricité est négligeable et, d'autre part, la réplique de Derrida à Searle, dans laquelle le parasite désigne non seulement une citationnalité générale du langage, mais la démarche déconstructive même en tant que parasite d'une approche analytique fondée sur l'opposition hiérarchique des notions de sérieux et de non-sérieux, de littéralité et de métaphoricité, de fiction et de vérité. Ces trois textes témoignent ainsi du passage d'un parasite métaphorique à un parasite-philosophème permettant d'aborder non seulement le langage dans sa structure, mais les rapports entre diverses approches théoriques, dont la confrontation institutionnelle, interlinguistique et interculturelle entre une tradition analytique et une méthode déconstructive apparentée à la tradition continentale. Or c'est l'ambiguïté identitaire importée par la structure relationnelle hôte-parasite qui nous aura permis, au-delà de l'opposition entre ces deux approches, de penser le discours philosophique dans une logique de réversibilité où les traditions analytiques et continentales sont tour à tour l'hôte et le parasite l'une de l'autre, tout en étant toutes deux, ne serait-ce que par le phénomène de la citation, parasites de discours « autres », notamment littéraires ou identifiés comme non-spéculatifs.

Suite à cette analyse de la fonction conceptuelle possible du parasite dans le cadre de discours philosophiques, nous nous sommes proposés d'examiner les conséquences formelles engendrées par sa présence au niveau de l'écriture théorique même plutôt qu'à celui de la pensée argumentative, dans l'optique où le parasite se définit entre autres comme perturbation communicationnelle pouvant tour à tour être envisagée comme distance humoristique et/ou théâtrale, bifurcation dans un système cybernétique et brouillage d'une univocité énonciative, contextuelle et conceptuelle. Nous avons ainsi pu mettre au jour une dynamique par laquelle l'indétermination de l'identité philosophique du discours d'Austin et, avec elle, le désamorçage de l'opposition entre énoncé sérieux et non-sérieux, est indissociable d'un humour fondé sur l'auto-dérision, et ce malgré l'identification de la plaisanterie comme parasite à exclure. Cette perturbation identitaire, qui s'inscrit dans une conception générale de la théorie comme jeu, fait du parasite un joker qui engendre une indétermination irréductible à un renversement conceptuel des oppositions qu'il démantèle. Si le discours d'Austin indique, de par son exclusion théorique d'énoncés non-sérieux/figurés/littéraires, une certaine hostilité (constitutive) du discours philosophique face à la possibilité d'un parasitage énonciatif, le retour inévitable de ce dernier semble déterminé par la vulnérabilité qu'indique cette hostilité. Ainsi, afin de mieux comprendre les formes possibles du parasite textuel, nous avons cherché à nous attarder à des textes qui témoignaient d'une hospitalité relative à un tel démantèlement non-conceptuel de la frontière à partir de laquelle un discours donné revendique une identité philosophique. Nous avons vu que, dans le « Tympan » de Derrida, cette hospitalité prend la forme d'une polyphonie énonciative, visuelle et musicale, perturbation d'une marge comprise comme frontière simultanément graphique et identitaire du discours philosophique. Cette polyphonie graphique, qui correspond à une volonté de défaire le texte spéculatif de la valorisation hiérarchisée d'une univocité

énonciative et argumentative, informe par ailleurs une réversibilité des rôles texte/marge, situant le discours théorique et sa marge traditionnellement vierge comme interruption d'un réseau textuel plurivoque qui précède et rend possible la constitution d'identités discursives et disciplinaires. L'indissociabilité de cette polyphonie parasitaire et de cette perturbation graphique est également présente dans *De l'hospitalité*, où elle apparaît comme stratégie simultanément éthique et esthétique correspondant à une notion d'hospitalité absolue comprise comme « poétique »⁴⁵³ et « éprouvée »⁴⁵⁴. Enfin, nous avons vu que, dans le *Parasite* de Michel Serres, cette perturbation visuelle prend la forme d'une interruption graphique (l'espace blanc) qui, si elle informe comme chez Derrida une notion de réseau plurivoque et une réversibilité des rôles interrupteur/interrrompu et message/bruit, participe par ailleurs à une mise en scène de l'énoncé serrien, dont l'identité spéculative dès lors indéterminée s'apparente à celle du parasite dramaturgique. Nous avons proposé d'envisager cette série de phénomènes à partir de la notion syncrétique de style, qui, en ce qu'elle ramène le discours philosophique à la « question de l'écriture »⁴⁵⁵, nous a semblé utile pour penser l'hétérogénéité d'un parasite aussi bien humoristique que polyphonique, musical et visuel. Irréductible à une notation théorique, ce type de parasite stylistique nous est apparu comme nécessaire à la mise en doute effective de la frontière entre le discours philosophique et l'altérité qu'il cherche à exclure pour établir sa spécificité identitaire.

Stratégie d'indétermination subversive, le style parasitaire s'est notamment présenté, au cours de notre analyse, comme phénomène non-verbal mais visuel et musical/sonore. Cette dimension non-nominative s'est avérée fondamentalement éthique, étant relative à une

⁴⁵³ Jacques Derrida et Anne Dufourmantelle, *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre de l'hospitalité*, p. 10.

⁴⁵⁴ Anne Dufourmantelle, *Ibid.*, p. 34.

⁴⁵⁵ Jacques Derrida, *Éperons. Les Styles de Nietzsche*, p. 86.

« réception toujours ouverte, l'ouïe »⁴⁵⁶, qui provoque, et ce particulièrement dans le contexte d'un texte spéculatif, une « aporia of indeterminacy [...], destabilizing any assumption of truth, order, or stability. »⁴⁵⁷ L'éthique de l'écoute qu'indique le parasitage stylistique peut effectivement être qualifiée d'aporétique, au sens où « l'aporie se définit comme ce qui écoute exemplairement »⁴⁵⁸. L'aporie désigne un rapport aux frontières (ou à une frontière en particulier, qu'elle soit esthétique, biologique, nationale, géographique, morphologique, etc.) pouvant être envisagé, au-delà de la traversée impossible ou interdite d'une délimitation donnée, comme « non-passage, un évènement de venue ou d'avenir qui n'a plus la forme du mouvement consistant à passer, traverser »⁴⁵⁹, approche par laquelle il s'agirait de « [s]e mouvoir non pas contre ou à partir de l'impasse mais, d'une autre manière »⁴⁶⁰. Envisageable selon diverses toponymies, la frontière est, dans tous les cas, impliquée dès le morphème; elle nomme, sépare, organise et hiérarchise par son tracé même – réflexe de nomination identificatoire, elle engendre le lieu et, avec lui, le hors-lieu, le non-lieu, l'autre lieu. La notion d'aporie se révèle ainsi propice à penser une éthique de l'hospitalité irréductible à une synthèse abstraite ou à un renversement conceptuel qui maintiendrait la frontière fondamentalement hostile d'une opposition entre identités préalables :

[l]e grain de bruit, le petit élément au hasard, transforme un système ou un ordre en un autre. Ramener cette altérité à la contradiction, c'est tout réduire à la violence et à la guerre. [...] L'autre est parfois tout autre.⁴⁶¹

⁴⁵⁶ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 169.

⁴⁵⁷ Hugo Letiche, « Polyphony and its Other », p. 267.

⁴⁵⁸ Jean Bessière, *Dire le littéraire. Points de vue théoriques*, Liège et Bruxelles, Éditions Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1990, p. 47-48.

⁴⁵⁹ Jacques Derrida, *Apories. Mourir – s'attendre aux « limites de la vérité »*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1996, p. 25.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 32.

⁴⁶¹ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 34.

Ce refus de l'opposition est relatif au désamorçage d'identités (discursives, conceptuelles, etc.) « pures » que l'on retrouve chez Serres comme chez Derrida et Austin, pour qui le parasitage général démantèle « the notion of the purity of performatives : this was essentially based upon a belief in the dichotomy of performatives and constatives, which we see has to be abandoned. »⁴⁶² L'irréductibilité de l'aporie éthique à un renversement oppositionnel correspond par ailleurs à la dynamique d'une réversibilité parasitaire, qui fait obstacle à l'établissement et à la stabilité d'un système donné : « [e]xclusion, inclusion ? La thèse ou l'antithèse ? La réponse est un spectre, une bande, un continuum. Nous ne répondrons plus jamais par oui ou par non aux questions de l'appartenance. »⁴⁶³ Cette indétermination conceptuelle et discursive est indissociable d'un contact avec une altérité comprise comme « tout[e] autre » ou « arrivant absolu [qui] n'a pas encore de nom et d'identité »⁴⁶⁴ plutôt que comme élément qu'une frontière antérieure permettrait d'opposer à une identité donnée. L'aporie éthique s'apparente ainsi à une hospitalité absolue qui s'effectue par-delà les distinctions de type hôte/parasite ou philosophie/littérature – distinctions avant tout nominatives/topologiques dont le désamorçage exige l'expérience non-discursive d'une écoute qui accueille sans nommer,

sans savoir quoi ou qui attendre, ce qui ou qui j'attends – et c'est l'hospitalité même, l'hospitalité à l'évènement. [...] le nouvel arrivant, s'il arrive et s'il est le nouveau, la nouvelle, on doit s'attendre – sans l'attendre, sans s'y attendre –, qu'il ne passe pas seulement un seuil donné. Tel arrivant affecte jusqu'à l'expérience du seuil dont il fait ainsi apparaître la possibilité avant même qu'on sache s'il y a eu invitation, appel, nomination, promesse (*Heissen, Verheissung, etc.*). [...] l'arrivant par excellence, c'est cela, celui-là ou celle-là même qui, en arrivant, ne passe pas un seuil qui séparerait deux lieux identifiables, le propre et l'étranger, le propre de l'un et le propre de l'autre [...], je parle de l'arrivant absolu qui n'est même pas un hôte (*guest*). Il surprend assez l'hôte qui n'est pas encore un hôte (*host*) ou une puissance invitante pour remettre en question, jusqu'à les annihiler ou les indéterminer, tous les signes distinctifs d'une identité préalable, à commencer par la frontière même qui délimitait un chez-soi légitime et assurait les filiations, les noms et la langue [...].

⁴⁶² J.L. Austin, *How to Do Things with Words*, p. 150.

⁴⁶³ Michel Serres, *Le Parasite*, p. 78.

⁴⁶⁴ Jacques Derrida, *Apories. Mourir – s'attendre aux « limites de la vérité »*, p. 67.

Comme l'arrivant n'a pas encore d'identité, son lieu d'arrivée s'en trouve aussi désidentifié, on ne sait pas encore ou on ne sait plus *comment nommer*, quel est le pays, le lieu, la nation, la famille, la langue, le chez-soi général qui accueille l'arrivant absolu.⁴⁶⁵

Si l'aporie parasitaire opère par l'indétermination identitaire et relationnelle d'un « chez-soi » discursif ou autre, ce démantèlement implique une écoute double, relative aux conditions qui permettent la constitution d'une identité mais aussi, à travers elle, d'une altérité qu'une frontière hostile situerait comme perturbatrice et menaçante pour l'établissement de cette identité. Dans le contexte de la frontière philosophie/littérature qui nous intéresse, cette condition est avant tout discursive, et l'altérité qu'elle situe comme parasite à exclure correspond donc à des éléments qui, tels le bruit, l'interruption, la musicalité ou la disposition visuelle d'un texte donné, impliquent une perturbation langagière autre. Par sa dimension non-nominative, cette dernière peut être envisagée comme vulnérabilité immunitaire :

[i]l y a *problème* dès que la ligne de bordure se laisse menacer. Or elle se laisse menacer dès son premier tracé. [...] Il devrait y aller de ce qui en somme paraît nous barrer la route ou nous séparer en ce lieu où *il ne serait même plus possible de constituer un problème*, un projet ou une protection, quand le projet même où la tâche problématique devient impossible et quand nous sommes absolument exposés sans protection, sans problème et sans prothèse, sans substitution possible, singulièrement exposés dans notre unicité absolue et absolument nue, c'est-à-dire désarmés, livrés à l'autre, incapables même de nous abriter derrière ce qui pourrait encore protéger l'intériorité d'un secret. Là, en somme, en ce lieu d'aporie, *il n'y a plus de problème*. Non pas [...] que les solutions soient données mais parce qu'un problème ne se trouve même plus à se constituer comme ce qu'on garderait devant soi, un objet ou un projet présentables, [...] quelque frontière encore à passer ou derrière laquelle se protéger.⁴⁶⁶

La vulnérabilité « désarmé[e], livré[e] à l'autre », d'un discours parasité qu'une aporie éthique renvoie à son statut d'écriture apparaît donc simultanément comme condition de possibilité de la constitution et du démantèlement d'une frontière identitaire donnée. La mise en cause de cette frontière, dont la hiérarchisation inéluctable est aussi bien impliquée par la notion de discours

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 66-68.

⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. 30-31.

théorique que par le présent contexte de « maîtrise », se révèle ainsi indissociable d'une vulnérabilité de l'écriture à laquelle vient répondre un parasitage stylistique dès lors envisageable comme écriture de cette vulnérabilité.

Annexe – traductions proposées.

1. Han-liang Chang, « Notes towards a semiotics of parasitism », p. 435.

« L'échange de valeur peut d'abord sembler unilatéral, l'hôte ayant uniquement le rôle d'expéditeur et le parasite celui de destinataire; il est toutefois possible d'étendre le domaine de la valeur de manière à inclure d'autres informations-contenus ou messages, comme l'immunité, et la communication devient dès lors bilatérale ou réciproque. En fait, la relation entre expéditeur et destinataire peut être inversée [...] dans l'interface de deux *Umwelten*, où elle est performée par deux *actants* dans une opération réciproque. »

2. J. Hillis Miller, « The Critic as Host », p. 441.

« "Para" est un préfixe étrange, double et antithétique, signifiant d'emblée la proximité et la distance, la ressemblance et la différence, l'intériorité et l'extériorité, quelque chose qui est à la fois inclus et externe à une économie domestique, quelque chose qui est simultanément de ce côté-ci et au-delà de la frontière, du seuil ou de la marge. Une chose en "para" est [...] aussi la frontière même, l'écran, membrane perméable liant l'intérieur et l'extérieur, les confondant l'un à l'autre, [...] formant une transition ambiguë entre l'un et l'autre. »

3. Paul Kockelman, « Enemies, Parasites, and Noise : How to Take Up Residence in a System Without Becoming a Term in It », p. 406.

« Les théories classiques des canaux, des infrastructures et des institutions sont sinistrement convergentes. Chacun de ces éléments est compris comme une sorte de pont qui délimite un paysage, facilite un passage, et prévient une perte. [...] En délimitant le paysage, chacun participe à la constitution des pôles reliés : émetteurs et destinataires, producteurs et consommateurs, identités et altérités. Enfin, en empêchant la perte, chacun assure l'endurance d'un médium donné. »

4. Claude E. Shannon et Warren Weaver, *The Mathematical Theory of Communication*, p. 19.

« Si un bruit est introduit, alors le message reçu contient certaines distorsions, certaines erreurs, certains matériaux étrangers, ce qui pourrait porter à croire que le message reçu présente, à cause des effets du bruit, une incertitude augmentée. »

5. Che Mahzan Ahmad, « From Noise to Bruit in Organization Communication: Roaming with French Knowledge/Theory », p. 1227.

« Le bruit, dans le domaine du "vieux" paysage de la connaissance, est une erreur de relation entre le transmetteur et le destinataire, introduite par le canal dans le système. [...] Dans le domaine de la vieille connaissance, le bruit est tout simplement une donnée additionnelle, indésirable, dénuée de sens dans le système; le bruit est une force contre la vie et un "ennemi" de l'information ».

6. Paul Kockelman, « Enemies, Parasites, and Noise : How to Take Up Residence in a System Without Becoming a Term in It », p. 412.

« le canal devrait être compris selon sa capacité à échouer, comme étant exposé à une variété de parasites (i.e., l'interférence et l'interception, entre autres). Ainsi, pour en revenir à Shannon, la présence d'ennemis et de bruit était la condition de possibilité pour la conception et le fonctionnement du canal. »

7. Che Mahzan Ahmad, « From Noise to Bruit in Organization Communication: Roaming with French Knowledge/Theory », p. 1229.

« le *noise* i.e. le bruit = parasite = [...] l'ouverture de nouveaux passages où un nouveau type d'échange est possible [...], le *noise* i.e. bruit redirige le flux de production et crée une direction nouvelle pour un système. La turbulence crée un lieu où les flux locaux sont défaits de leurs chemins uniformes. »

8. Paul Kockelman, « Enemies, Parasites, and Noise : How to Take Up Residence in a System Without Becoming a Term in It », p. 418.

« La circulation et l'interprétation ont trop souvent été réduites au statut de seconds (comme "codes" et les "canaux") plutôt que de tiers, [...] la circulation et l'interprétation sont elles-mêmes seulement deux facettes du tiers qui se font diviser pour faciliter un cadrage analytique [...]. De telles réductions sont déterminées, sinon concomitantes avec cette séparation. »

9. *Ibid.*, p. 413.

« Un objet (action ou signe) considéré comme moyen d'atteindre une fin (ou une infrastructure considérée comme chemin vers une destination) est un second (ou intermédiaire) mais, dans la mesure où il implique (incorpore ou indexe) d'autres fins, il peut être dévié de sa fonction, ou du moins implique chaque manière dont il pourrait échouer à atteindre une fin (originelle ou déviée), il est un tiers (ou médiateur). Le parasite est tout ce qui habite ces implications. »

10. Han-liang Chang, « Notes towards a semiotics of parasitism », p. 431.

« Le Tiers est probablement une stratégie conceptuelle d'un niveau plus élevé, que le nom soit mutualisme, commensalisme, symbiose, parasitage, ou même Umwelt, qui permet de définir la relation hôte/parasite. »

11. Charles S. Peirce, « The Architecture of Theories », p. 175.

« Trois conceptions apparaissent perpétuellement en chaque lieu de chaque théorie de logique, et dans les systèmes les mieux tournés elles adviennent connectées les unes aux autres. [...] Je les nomme les conceptions du Premier, Second, Tiers. Première est la conception d'être indépendant de quoique ce soit d'autre. Seconde est la conception d'être relatif à, la conception de réaction avec autre chose. Tierce est la conception de la médiation, par laquelle un premier et un second sont amenés à la relation. [...] Une philosophie qui met l'emphase sur l'idée de l'Un est généralement une philosophie dualiste où une attention exagérée est accordée à la conception du Second. »

12. Charles S. Peirce, « Letters to Lady Welby », p. 388.

« Le Second ne peut contenir le Tiers. [...] Analysez par exemple la relation impliquée par "A donne B à C." Maintenant, qu'est-ce que donner ? Cela ne consiste pas en A qui place B loin de lui et C qui, subséquemment, prend B. [...] Cela consiste en A qui fait de C le possesseur selon la Loi. Il doit y avoir une sorte de loi avant qu'il puisse y avoir n'importe quelle sorte de don. »

13. Olli Pyyhtinen, *The Gift and its Paradoxes : Beyond Mauss*, p. 74 et p. 76.

« la communauté dépend significativement non seulement de l'inclusion permise par la circulation du cadeau et l'obligation à donner qui s'y apparente – *munus* – mais aussi également de l'exclusion. »

« le cadeau est posé au début de chaque relation, comme son initiative. [...] Le système des parasites ne diffère pas beaucoup du système du cadeau. »

14. J.L. Austin, *How to Do Things with Words*, p. 21-22.

« en tant qu'*énoncés* nos performatifs sont *aussi* les héritiers d'un autre type de mal qui infecte *tous* les énoncés. Et ceux-ci [...], quoiqu'ils puissent être intégrés à une recherche plus générale, nous les excluons délibérément. Je veux dire, par exemple, ceci : un énoncé performatif sera creux ou vide *d'une manière particulière* s'il est dit par un acteur sur la scène, ou s'il est introduit dans un poème, ou parlé en soliloque. Ceci s'applique de façon semblable à tout type d'énoncé – un changement de cap dans des circonstances spéciales. Le langage est, dans de telles

circonstances et de manières spéciales – intelligiblement – utilisé non d'une façon sérieuse, mais de manières *parasitaires* par rapport à son usage normal – manières qui sont comprises par la doctrine des *étiolements* du langage. Tout ceci, nous l'excluons de nos considérations. »

15. *Ibid.*, p. 9.

« Assurément les mots doivent être dits "sérieusement" pour être pris "sérieusement"? Ceci est, quoique vague, généralement vrai – il s'agit d'un lieu commun important pour débattre de la teneur de n'importe quel énoncé. Je ne dois pas blaguer, par exemple, ou écrire un poème. »

16. *Ibid.*

« on peut parler de [...] "l'utilisation du langage en poésie". [...] Par exemple, si je dis, "Va et cueilles l'étoile qui tombe" [...]. Ceci sont des *étiolements*, *des usages parasitaires*, etc., *une série d'usages "non-sérieux" et "pas vraiment normaux"*. *Les conditions de référence normales peuvent être suspendues*, ou bien il peut n'y avoir aucune tentative de vous faire faire quelque chose, étant donné que Walt Whitman *n'incite pas sérieusement* l'aigle de la liberté à jaillir. »

17. *Ibid.*, p. 228.

« nous pourrions émettre n'importe lequel de ces énoncés, comme nous pouvons émettre un énoncé de n'importe quel type, par exemple, en *jouant dans une pièce de théâtre ou en faisant une blague ou en écrivant un poème* – auquel cas il ne serait évidemment pas *signifié de manière sérieuse* et nous ne pourrions pas dire que nous avons sérieusement performé l'acte en question. [...] *Les considérations de ce genre s'appliquent à tout type énoncé*, pas seulement aux performatifs. »

18. Constantine V. Nakassis, « Para-s/cite. Part I. The Parasite. », p. 3-4.

« [L]a citation est déjà anticipée par l'événement cité qui la précède; c'est-à-dire que le parasite est toujours déjà *dans* l'hôte. C'est précisément cette extériorité-dans-le-dedans qui provoque et justifie la surveillance de cette frontière, [...] le besoin anxieux de protéger et de reconstituer ce qui est toujours impossible, l'hôte sans ses parasites. »

19. John R. Searle, « Reiterating the Differences : a Reply to Derrida », p. 205.

« ces énoncés "parasitent" les cas standards [...]. L'existence des formes simulées d'actes de langage dépend logiquement de la possibilité de formes non-simulées [...], et en ce sens les formes simulées *parasitent* les formes non-simulées. »

20. *Ibid.*

« La manière dont, par exemple, la fiction parasite la non-fiction renvoie à la manière dont la définition des nombres rationnel, dans la théorie des nombres, peut être dite parasite de la définition des nombres naturels, ou encore la notion d'une constante logique dans un système peut être dite parasite d'une autre, puisque la première est définie selon la seconde. »

21. J. Hillis Miller, « The Critic as Host », p. 440.

« les tristes histoires d'affection domestique qui introduisent néanmoins l'inquiétante étrangeté, l'ennemi, le parasitaire dans l'économie fermée de la maison, le *Unheimlich* dans le *Heimlich*, décrivent assez bien sans doute ce que certains ressentent face à la relation qu'entretient une interprétation "déconstructive" à une "lecture évidente et univoque". Le parasite est en train de détruire l'hôte. L'ennemi a envahi la maison ».

22. Richard Shusterman, « Organic Unity: Analysis and Deconstruction », p. 92-94.

« l'unité organique a récemment subi une attaque intense par laquelle toute l'idée d'unité est radicalement mise à l'épreuve. La puissante phalange de cette attaque est formée par les penseurs poststructuralistes de la tradition continentale (et particulièrement de la tradition française). [...] Or les tentatives les plus radicales et rigoureuses de délégitimer et de démanteler la notion d'unité organique en théorie esthétique vient de la déconstruction. [...] [La déconstruction] fournit non seulement l'inculcation la plus pénétrante de la notion [d'unité organique] en esthétique mais la mise à l'épreuve et l'alternative la plus puissante à la philosophie du langage sur laquelle repose une grande part de l'esthétique anglo-américaine d'unité organique. »

23. J. Hillis Miller, « The Critic as Host », p. 444.

« Les deux lectures, l'"univoque" et la "déconstructive", sont convives "à côté du grain", hôte et invité, hôte et hôte, hôte et parasite, parasite et parasite. La relation est un triangle et non une opposition polarisée. Il y a toujours un tiers auquel les deux sont liés, quelque chose d'antérieur ou de situé entre les deux, qu'ils divisent, consomment ou échangent, à travers laquelle ils se rencontrent. »

24. *Ibid.*, p. 446.

« Le poème est, dans mon schéma, ce cadeau ambigu, nourriture, hôte au sens de victime, sacrifice, ce qui est rompu, divisé, distribué, consommé par les critiques prudentes et étranges qui sont liées l'une à l'autre selon la relation curieuse de l'hôte et du parasite. Le poème, tout poème est toutefois, c'est facile à voir, à son tour le parasite de poèmes antérieurs, ou bien il contient des poèmes antérieurs comme parasites enfermés en lui-même, dans une autre version du renversement perpétuel du parasite et de l'hôte. »

25. *Ibid.*, p. 447.

« La loi inexorable par laquelle l'étrange, l'"indécidable" ou l'"illogique" relation de l'hôte et du parasite, de l'hétérogénéité dans l'homogénéité, de l'ennemi dans la maison, se reformule à l'intérieur de chaque entité séparée qui, dans une perspective plus large, semblait être l'un ou l'autre, s'applique aussi bien aux essais critiques qu'aux textes qu'ils abordent. »

26. *Ibid.*, p. 443-444.

« L'étrange relation antithétique n'existe pas uniquement entre les paires de termes dans ce système, hôte et parasite, hôte et invité, mais à l'intérieur même de chaque terme. Elle se reformule dans chaque opposition polarisée quand l'opposé est séparé, et corrompt ou annule la relation polarisée apparemment non-équivoque qui semble être le schéma approprié pour repenser le système. [...] la relation en question est toujours une chaîne, une étrange sorte de chaîne sans début ni fin, dans laquelle aucun élément maître (origine, but ou principe sous-jacent) ne peut être identifié, mais où il y a toujours un élément qui précède ou qui suit, auquel se réfère toute partie de la chaîne sur laquelle on se penche, et qui garde cette opposition étrange qui est simultanément une parenté intime et une inimitié. Elle ne peut donc pas être comprise dans une logique ordinaire d'oppositions polarisées, et n'est pas non plus ouverte à une synthèse dialectique. »

27. J.L. Austin, *How to Do Things with Words*, p. 23.

« Supposons, par exemple, que je voie un vaisseau à la cale, m'approche, brise la bouteille accrochée à la proue et proclame : "Je nomme ce bateau *Mr. Staline*" [...] : mais le problème, c'est que je n'étais pas la personne choisie pour le nommer [...]. On peut tous être d'accord en disant que (1) le bateau n'a pas de ce fait été nommé; (2) que c'est une honte infernale. »

28. J.L. Austin, « Pretending », p. 204.

« Lors d'une occasion festive on vous ordonne, pour un jeu de gage, de faire s'emblant d'être une hyène : à quatre pattes, vous tentez quelques rictus horribles et finissez par mordre mon mollet en y arrachant, avec une touche de réalisme inespéré, un morceau de taille considérable. Sans doute avez-vous été trop loin. [...] Il y a des limites, mon vieux. »

29. Che Mahzan Ahmad, « From Noise to Bruit in Organization Communication: Roaming with French Knowledge/Theory », p. 1229.

« La dernière forme du bruit est d'être le joker, la carte blanche. Le joker est nécessaire au système. Il prend n'importe quelle valeur, devient imprévisible et mène le système à l'instabilité.

[...] Quand nous nous attendons à ce qu'une chose donnée se produise, le joker peut être tenu responsable de la production d'une bifurcation ou d'une déviation, une singularité, qui va non seulement à l'encontre de ces attentes mais en crée de nouvelles. Le joker interrompt en créant [un] nouveau lien. »

30. Hugo Letiche, « Polyphony and its Other », p. 265.

« Le sens peut seulement être "fixé" par un acte de volonté dans lequel une violence épistémique coupe l'autre texte, point de vue, personne ou groupe, et permet à une fermeture d'être imposée. La polyphonie ou le texte non-assujetti est [...], au mieux, une "interception". »

Bibliographie

(a) Corpus primaire

AUSTIN, J.L. *How to Do Things with Words*, Cambridge, Harvard University Press, coll. « William James lectures », 1962, 168 p.

AUSTIN, J.L. « Performative Utterances », *Philosophical Papers*, Londres, Oxford University Press, 1961, p. 220-239.

AUSTIN, J.L. « Pretending », *Philosophical Papers*, Londres, Oxford University Press, 1961, p. 201-219.

DERRIDA, Jacques. *Limited Inc. : a, b, c...*, [supplément à *Glyph 2*], Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press, 1977, 81 p.

DERRIDA, Jacques. « Signature événement contexte », *La Communication. Actes du XVe congrès de l'association des sociétés de philosophie de langue française. Université de Montréal*, Montréal, Éditions Montmorency, 1973, p.49-76.

DERRIDA, Jacques. « Tympan », *Marges – de la philosophie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1972, p. I-XXV.

DERRIDA, Jacques et Anne DUFOURMANTELLE. *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre de l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Petite bibliothèque des idées », 1997, 137 p.

HILLIS MILLER, Joseph. « The Critic as Host », *Critical Inquiry*, vol. III, n° 3, printemps 1977, p. 439-447.

SEARLE, John R. « Reiterating the Differences : a Reply to Derrida », *Glyph I. John Hopkins Textual Studies*, Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press, 1977, p. 198-208.

SERRES, Michel. *Le Parasite*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1980, 348 p.

(b) Corpus secondaire

AHMAD, Che Mahzan. « From Noise to Bruit in Organization Communication : Roaming with French Knowledge/Theory », *Middle-East Journal of Scientific Research*, vol. XIX, n. 9, 2014, p. 1226-1234.

AUGÉ, Claude (dir.). *Larousse universel en 2 volumes*, Paris, Larousse, 1922, t. II, 1304 p.

AUGÉ, Claude (dir.). *Nouveau Larousse illustré*, Paris, Larousse, 1898, t. VI, 1068 p.

BARNETT, Clive. « Deconstructing Context : Exposing Derrida », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. XXIV, n° 3, septembre 1999, p. 277-293.

BENVENISTE, Émile. *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969, t. I, 376 p.

BERLIN, Isaiah (dir.). *Essays on J.L. Austin*, Oxford, Clarendon Press, 1973, 190 p.

BOOTH, Wayne C. « M.H. Abrams : Historian as Critic, Critic as Pluralist », *Critical Inquiry*, vol. II, n° 3, printemps 1976, p. 411-445.

BOURDIEU, Pierre. *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, 244 p.

BRILLANT, Abbé. *Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux, Contenant la Signification & la Définition des mots de l'une & de l'autre Langue ; avec leurs différens ufages ; les termes propres de chaque Etat & de chaque Profession ; La Description de toutes les choses naturelles & artificielles ; leurs figures ; leurs espèces, leurs propriétés ; L'Explication de tout ce que renferment les Sciences & les Arts, foit Libéraux, foit Mécaniques, &c. Avec des remarques d'érudition et de critique, le tout tiré des plus excellents Auteurs, des meilleurs Lexicographes, Etymologiftes & Gloffaires, qui ont paru jufqu'ici en différentes Langues*, Paris, Compagnie des libraires associés, 1771, t. VI [Mithridate-Proféides], 1016 p.

BROWN, Steven D. « Michel Serres. Science Translation and the Logic of the Parasite », *Theory, Culture & Society*, vol. XIX, n° 3, 2002, p. 1-27.

BRUIT ZAIDMAN, Louise. « Ritual Eating in Archaic Greece : Parasites and *Paredroi*, dans John Wilkins, David Harvey et Mike Dobson (dir.), *Food in Antiquity*, Exeter, University of Exeter Press, 1995, p. 196-203.

BUTLER, Judith. « On Linguistic Vulnerability », *Excitable Speech : a Politics of the Performative*, New-York, Routledge, 1997, p. 1-41.

CARNEGIE, Dale. *How to Stop Worrying and Start Living*, New-York, Simon & Schuster, 1948, 306 p.

CARNEGIE, Dale. *How to Win Friends and Influence People*, New-York, Simon & Schuster, 1936, 291 p.

CAVELL, Stanley. « Austin and Examples », *The Claim of Reason : Wittgenstein, Skepticism, Morality, and Tragedy*, Oxford et New York, Clarendon Press et Oxford University Press, 1979, p. 49-64.

CAVELL, Stanley. « What did Derrida Want of Austin ? », *Philosophical Passages : Wittgenstein, Emerson, Austin, Derrida*, Cambridge et Oxford, Blackwell Publishers, coll. « The Bucknell Lectures in Literary Theory », 1995, p. 42-90 [en incluant la transcription du séminaire qui suit l'article].

CHANG, Han-liang. « Notes towards a semiotics of parasitism », *Sign System Studies*, vol. XXXI, n° 2, 2003, p. 421-439.

COUSIN-DESPRÉAUX, Louis. *Histoire générale et particulière de la Grèce, contenant l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c. Précédée d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c. ; & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes*, Londres, Cox, Fils et Baylis, 1801, t. XI, 420 p.

CULICOVER, Peter W. et Paul M. POSTAL (dir.). *Parasitic Gaps*, Cambridge et Londres, The MIT Press, coll. « Current studies in linguistics », 2001, 447 p.

CULLER, Jonathan. « Philosophy and Literature : The Fortunes of the Performative », *Poetics Today*, vol. XXI, n° 3, automne 2000, p. 503-519.

Dictionnaire de l'Académie française, huitième édition, <http://atilf.atilf.fr/academie.htm>, page consultée le 17 mars 2015.

Dictionnaire de l'Académie française, septième édition, dans laquelle on a reproduit pour la première fois les préfaces des six éditions précédentes, Paris, F. Didot et C^{ie}, 1879, t. II [I-Z], 967 p.

Dictionnaire de l'Académie Française, dédié au Roy, Paris, Veuve Coignard et J.B. Coignard, 1694, t. II [L-Z], 718 p.

Dictionnaire de l'Académie Française, quatrième édition, Paris, Veuve Brunet, 1762, t. II [L-Z], 967 p.

DIGIOVANNA, Joseph J. *Linguistic Phenomenology. Philosophical Method in J.L. Austin*, New York, Peter Lang, coll. « American University Studies », 1989, 211 p.

« Définitions : parasite », *Dictionnaire français Larousse*, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/parasite/58023>, page consultée le 17 mars 2015.

DÖRGE, Friedrich Christoph. *Illocutionary Acts. Austin's account and what Searle made out of it*, thèse de doctorat, Tübingen, Universität Tübingen, 2004, 280 p.

ENGDAHL, Elisabet. « Parasitic Gaps », *Linguistics and Philosophy. An International Journal*, vol. VI, n°1, Reidel Publishing Company, Dordrecht (Hollande) et Boston (USA), février 1983, p. 5-34

« etiolate, v. » *Oxford English Dictionary. The definitive record of the English language*, <http://www.oed.com/view/Entry/64847> [abonnement requis], page consultée le 17 novembre 2014.

EUZET, Louis, Claude COMBES et Georges MANGENOT, « Parasitisme », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 2002, vol. XVII [orogénèse-phonation], p. 355-360.

FELMAN, Shoshana. *Le Scandale du corps parlant. Don Juan avec Austin ou la séduction en deux langues*, Paris, Seuil, 1980, 218 p.

FERRER, Carolina. « Data Mining the Humanities : The Impact of "French Theory" on Literary Studies », *International Journal of Information and Education Technology*, vol. II, n° 4, août 2012, p. 374-377.

FISH, Stanley. « How to Do Things with Austin and Searle », *Is There a Text in this Class ? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge et Londres, Harvard University Press, 1980, p. 197-245.

GASCHÉ, Rodolphe et Georges Leroux (trad.). « L'expérience aporétique aux origines de la pensée », *Études françaises*, vol. XXXVIII, n° 1-2, 2002, p. 103-121.

GEOGHEGAN, Bernard Dionysus. « From Information Theory to French Theory : Jakobson, Lévi-Strauss, and the Cybernetic Apparatus », *Critical Inquiry*, n° 38, automne 2011, p. 96-126.

Grand Larousse encyclopédique, Paris, Larousse, 1963, t. VIII [Ormaie-Ralstonite], 1018 p.

GULLESTAD, Anders M. « Literature and the Parasite », *Deleuze Studies*, vol. V, n° 3, 2011, p. 301-323.

HILL, Leslie. « Jacques Derrida. Addressing the Future », *Radical Indecision : Barthes, Blanchot, Derrida, and the Future of Criticism*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2010, p. 233-332.

HILLIS MILLER, Joseph. *Speech Acts in Literature*, Stanford, Stanford University Press, coll. « Meridian, crossing aesthetics », 2001, 238 p.

HUGHES, Dennis, D. « The Pharmakos and Related Rites », *Human Sacrifice in Ancient Greece*, Londres et New York, Routledge, 1991, p. 139-165.

JAKOBSON, Roman et Moris HALLE, *Fundamentals of Language*, La Haye, Mouton & Co., 1956, 87 p.

KOCKELMAN, Paul. « Enemies, Parasites, and Noise : How to Take Up Residence in a System Without Becoming a Term in It », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. XX, n°2, 2010, p. 406-421.

KRONICK, Joseph G. *Derrida and the Future of Literature*, Albany, State University of New York Press, coll. « Intersections : Philosophy and Critical Theory », 1999, 216 p.

LA ROCHEFOUCAULD, François duc de. *Maximes et réflexions morales*, Londres, A. Dulau et Co., 1799, 164 p.

LAROUSSE, Pierre. *Grand dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle*, Paris, Administration du grand dictionnaire universel, 1874, t. XII, 1556 p.

LEIRIS, Michel. *La Règle du jeu I. Biffures*, Paris, Gallimard, 1948, 278 p.

LITTRÉ, Émile. *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette et C^{ie}, 1874, t. III [I-P], 1396 p.

LUPASCO, Stéphane. *La Tragédie de l'énergie. Philosophie et sciences du 20^e siècle*, Tournai, Casterman, coll. « Mutations. Orientations. », 1970, 141 p.

LUPASCO, Stéphane. *L'Énergie et la matière vivante. Antagonisme constructeur et logique de l'hétérogène*, Paris, Julliard, 1962, 353 p.

MARSEN, Sky. « The Winner's Game : Out in About in Austin's World », *Narrative Dimensions of Philosophy. A Semiotic Exploration in the Work of Merleau-Ponty, Kierkegaard and Austin*, Basingstoke et New York, Palgrave Macmillan, 2006, p. 163-177.

MARTIN, Jean-Clet. « Des parasites entre les pages », *Derrida. Un démantèlement de l'Occident*, Paris, Max Milo, coll. « L'Inconnu », 2012, p. 138-141.

MARTIN, Jean-Clet. « La Mythologie blanche ou le transport des métaphores », *Derrida. Un démantèlement de l'Occident*, Paris, Max Milo, coll. « L'Inconnu », 2012, p. 75-81.

MLADENOV, Ivan. *Conceptualizing Metaphors. On Charles Peirce's marginalia*, Londres et New York, Routledge, coll. « Routledge Studies in Linguistics », 2006, 189 p.

MOATI, Raoul. *Derrida/Searle. Déconstruction et langage ordinaire*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophies », 2009, 153 p.

MORIN, Edgar. « Logique et contradiction », [texte rédigé à l'occasion des ateliers sur la contradiction de l'École nationale supérieure des mines et du Musée d'art moderne de Saint-Étienne du 19 au 21 mars 2009], <http://www.emse.fr/aslc2009/pdf/Logique%20et%20contradiction%20E%20MORIN.pdf>, page consultée le 5 janvier 2015.

NAIDEN, F. S. « Blessèd are the parasites », dans Christopher A. FARAONE et F.S. NAIDEN (dir.), *Greek and Roman Animal Sacrifice. Ancient Victims, Modern Observers*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 55-83.

NAKASSIS, Constantine. « Para-s/cite. Part I. The Parasite. » [16 pages en ligne], *Semiotic Review*, vol. I, mai 2013, http://www.semioticreview.com/pdf/parasites/nakassis_theparasite.pdf, 16 p., page consultée le 17 mars 2015.

NAUCRATIS, Athénée de et Benoît Loyest (trad.), *Mots de poissons. Le banquet des sophistes, livres 6 et 7*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Cahiers de philologie », vol. XXVI, série *Les Textes*, 2009, 373 p.

NIETZSCHE, Friedrich Wilhelm. *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne*, Maurice de Gandillac (trad.), Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1971, 544 p.

NIETZSCHE, Friedrich Wilhelm. *La Naissance de la tragédie*, Geneviève Blanquis (trad.), Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1949, 312 p.

NICOT, Jean. *Dictionnaire françois-latin, avgmente outre les precedentes impreffions d'infinies Dictions Françoises, fpecialement des mots de Marine, Venerie, & Faulconnerie. Recueilli des obfervations de plufieurs hommes doctes, entre autres de M. Nicot Confeiller du Roy, & Maifre*

des Requestes de l'hofel, & reduit à la forme & perfection des Dictionnaires Grecs, & Latins, Paris, J. Du Puys, 1584, 781 p.

NICOT, Jean. *Thresor de la langve françoise, tant Ancienne que Moderne. Avquel entre avtres choses sont les mots propres de marine, venerie, & Faulconnerie, cy devant ramaffez par Aimar de Ranconnet, vivant Conffeiller & Prefident des Enquestes en Parlement. Revev et avgmente en cette derniere impreffion de plus de la moitié ; par Jean Nicot vivant Confeillier du Roy, & Maifre des Requestes extraordinaire de fon Hofel. Avec vne grammaire françoise et latine & le Recveil des vieux Proverbes de la France. Enfemble le Nomenclator de Junius, mis en ordre alphabétic, & creu d'une Table particuliere de toutes les dictions*, Paris, David Douceur, 1606, 190 p.

PEIRCE, Charles Sanders. « Letters to Lady Welby », dans Charles S. PEIRCE et Philip P. Wiener (dir.), *Selected Writings. Values in a Universe of Chance*, New York, Dover Publications, 1958, p. 381-432.

PEIRCE, Charles Sanders. « The Architecture of Theories », *The Monist*, vol. I, janvier 1891, p. 161-176.

Petit Robert de la langue française, <http://www.lerobert.com/dictionnaires-generalistes/dictionnaire-le-petit-robert-2015.html>, page consultée le 17 mars 2015 [abonnement requis].

PETREY, Sandy. *Speech Acts and Literary Theory*, New York et Londres, Routledge, 1990, 175 p.

PLATON et Émile CHAMBRY (trad.). *La République, livres XVIII-X, Œuvres complètes*, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", coll. « Collection des Universités de France », 1967 [1934], t. VII [2^{ème} partie], 240 p.

PLATON et Léon ROBIN (trad.). *Le Banquet, Œuvres complètes*, Paris, Société d'édition "Les Belles Lettres", coll. « Collection des Universités de France », 1966 [1929], t. IV [2^{ème} partie], 301 p.

PYYHTINEN, Olli. *The Gift and its Paradoxes : Beyond Mauss*, Farnham, Ashgate Publishing, coll. « Classical and Contemporary Social Theory », 2014, 181 p.

RAFFOUL, François. « Derrida et l'éthique de l'im-possible », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 53, 2007, p. 73-88.

RICHELET, Pierre. *Dictionnaire François, contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française : Ses Exprefions Propres, Figurées & Burlefques, la Prononciation des Mots les plus difficiles, le Genre des Noms, le Regime des Verbes : avec les Termes les plus connus des Arts & des Sciences. Le tout tire de l'usage et des bons auteurs de la langue française*, Genève, J-H Widerholt, 1680, 561 p.

ROBERT, Paul et Alain REY (dir.). *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 1985, t. VII [P-Raisi], 1025 p.

ROBERT, Paul, Alain REY et Josette REY-DEBOVE (dir.). *Nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaires le Robert, 2003, 2949 p.

ROMAN, Myriam, Anne TOMICHE *et al.* (dir.). *Figures du Parasite*, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise Pascal, 2001, 292 p.

RONELL, Avital et Anne DUFOURMANTELLE. « French Theory », *American Philo*, Paris, Stock, 2006, p. 179-208.

ROUBAUD, Abbé. *Nouveaux synonymes françois*, Paris, Moutard, 1785, t. III, 585 p.

SAMOSATE, Lucien de et Eugène TALBOT (trad.), « Le Parasite ou que le métier de parasite est un art », *Œuvres complètes de Lucien de Samosate*, Paris, Hachette, 1912, t. II, p. 172-194.

SAUSSURE, Ferdinand de. « Les Formes du nom de nombre "six" en indo-européen », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, Paris, Émile Bouillon, 1892, t. VII, p. 73-93.

SERRES, Michel. *Hermès I. La Communication*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1968, 248 p.

SERRES, Michel. *Hermès II. L'Interférence*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1972, 232 p.

SERRES, Michel. *Hermès III. La Traduction*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1974, 272 p.

SHANNON, Claude E. et Warren WEAVER, *The Mathematical Theory of Communication*, Urbana, The University of Illinois Press, 1964 [1949], 125 p.

SHUSTERMAN, Richard. « Organic Unity: Analysis and Deconstruction », dans Reed Way DASENBROCK (dir.), *Redrawing the Lines. Analytic Philosophy, Deconstruction, and Literary Theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1989, p. 92-115.

SISCAR, Marcos. *Jacques Derrida. Rhétorique et philosophie*, Paris et Montréal, L'Harmattan, coll. « La philosophie en commun », 1998, 411 p.

TRAN, Dat. *Austin and Derrida : Problems with the Literary Use of Performatives*, mémoire de maîtrise, Ottawa, Carleton University, 2005, 85 p.

TRIFONAS, Peter Pericles. *The Ethics of Writing : Derrida, Deconstruction and Pedagogy*, Lanham, Rowman & Littlefield, coll. « Culture and education series », 2000, 200 p.

WEINSTEIN, Arnold. « Afterword : Infection as Metaphor », *Literature and Medicine*, vol. XXII, n° 1, printemps 2003, p. 102-115.

(c) Corpus théorique

BAKHTINE, Mikhaïl et Isabelle KOLITCHEFF (trad.). « Le roman polyphonique de Dostoïevski et son analyse dans la critique littéraire », *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1970, p. 33-86.

BAKHTINE, Mikhaïl et Daria OLIVIER (trad.). *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, 488 p.

BERNADET, Arnaud. « Philosophie, langue, valeur : poétique et rationalité », *Polart – poétique et politique de l'art*, http://polartnet.free.fr/textes/textes_polart/Philosophie_langue_valeur_%28A_Bernadet%29.pdf, 25 p., texte mis en ligne le 23 décembre 2005, consulté le 20 mars 2015.

BESSIÈRE, Jean. *Dire le littéraire. Points de vue théoriques*, Liège et Bruxelles, Éditions Margada, coll. « Philosophie et langage », 1990, 338 p.

BLUMENBERG, Hans et Didier Gammelin (trad.). *Paradigmes pour une métaphorologie*, Paris, J. Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2006, 203 p.

CAREL, Marion et Oswald DUCROT. « Mise au point sur la polyphonie », *Langue française*, vol. IV, n° 164, décembre 2009, p. 33-43.

COSSUTTA, Frédéric. « Discours philosophique, discours littéraire : le même et l'autre ? », *Rue Descartes*, 2005/4, n° 50, p. 6-20.

COSSUTTA, Frédéric. « Fonction des métaphores dans les textes philosophiques », *Éléments pour la lecture des textes philosophiques*, Paris, Bordas, 1989, p. 99-134.

COSSUTTA, Frédéric. « Littérature, philosophie, dire la différence ? », *La Quinzaine littéraire*, n° 997, août 2009, p. 18-19.

CULLER, Jonathan. *The Literary in Theory*, Stanford, Stanford University Press, coll. « Cultural Memory in the Present », 2007, 276 p.

CUSSET, François. *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*, Paris, Éditions La Découverte, 2003, 367 p.

DERRIDA, Jacques. *Apories. Mourir – s'attendre aux « limites de la vérité »*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1996, 141 p.

DERRIDA, Jacques. *De la grammatologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1967, 445 p.

DERRIDA, Jacques. *Éperons. Les Styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1978, 123 p.

DERRIDA, Jacques. « La Pharmacie de Platon », *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972, p. 72-197.

DERRIDA, Jacques. « La Structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines », *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1967, p. 409-428.

DERRIDA, Jacques. *L'Université sans condition*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 2001, 78 p.

DERRIDA, Jacques. *Marges – de la philosophie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1972, 396 p.

DERRIDA, Jacques. *Sauf le nom*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1993, 116 p.

DUCROT, Oswald *et al.* (dir.). *Les Mots du discours*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Sens commun », 1980, 241 p.

FOUCAULT, Michel. *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 2006, 82 p.

GIRARD, René. *Celui par qui le scandale arrive*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001, 193 p.

GIRARD, René. *La Violence et le Sacré*, Paris, Grasset, coll. « Pluriel » 1972, 534 p.

LELOUP, Jean. « Je joue de la guitare », *Les Fourmis* [disque compact], Montréal, Audiogram, 1998, 4 minutes 35.

LETICHE, Hugo. « Polyphony and its Other », *Organization Studies*, vol. XXI, n° 3, 2010 p. 261-277.

LHOMME, Alain. « Entre concept et métaphore : existe-t-il une écriture spécifiquement philosophique ? », *Rue Descartes*, 2005/4, n° 50, p. 58-72.

MAINGUENEAU, Dominique. « Code langagier et scène d'énonciation philosophique », *Rue Descartes*, 2005/4, n° 50, p. 22-33.

MITCHELL, Peta. *Contagious Metaphor*, Londres et New York, Bloomsbury Academic, 2012, 208 p.

NOWAKOWSA, Aleksandra. « Dialogisme, polyphonie : des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine », dans Jacques BRES *et al.* (dir.), *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques : actes du colloque de Cerisy*, Bruxelles, De Boeck. Duculot, coll. « Champs linguistiques », 2005, p. 19-32.

KRISTEVA, Julia. « Le Mot, le dialogue et le roman », *Σημειωτική. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1969, p. 143-173.

RICOEUR, Paul. « Métaphore et discours philosophique », *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », p.323-399.

SABOT, Philippe. *Philosophie et littérature. Approches et enjeux d'une question*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophies », 2002, 128 p.

SPIVAK, Gayatri Chakravorty. « More on Power/Knowledge », *Outside in the Teaching Machine*, New York et Londres, Routledge, 1993, p. 25-51.